

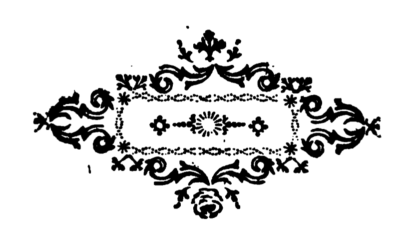


LETTRES SUR L'ÉGYPTE,

Où l'on offre le parallèle des mœurs anciennes & modernes de ces habitans, où l'on décrit l'état, le commerce, l'agriculture, le gouvernement du pays, & la descente de St. Louis à Damiette, tirée de Joinville & des Auteurs Arabes, avec des Cartes Géographiques.

PAR MR. SAVARY.

TOME SECOND.



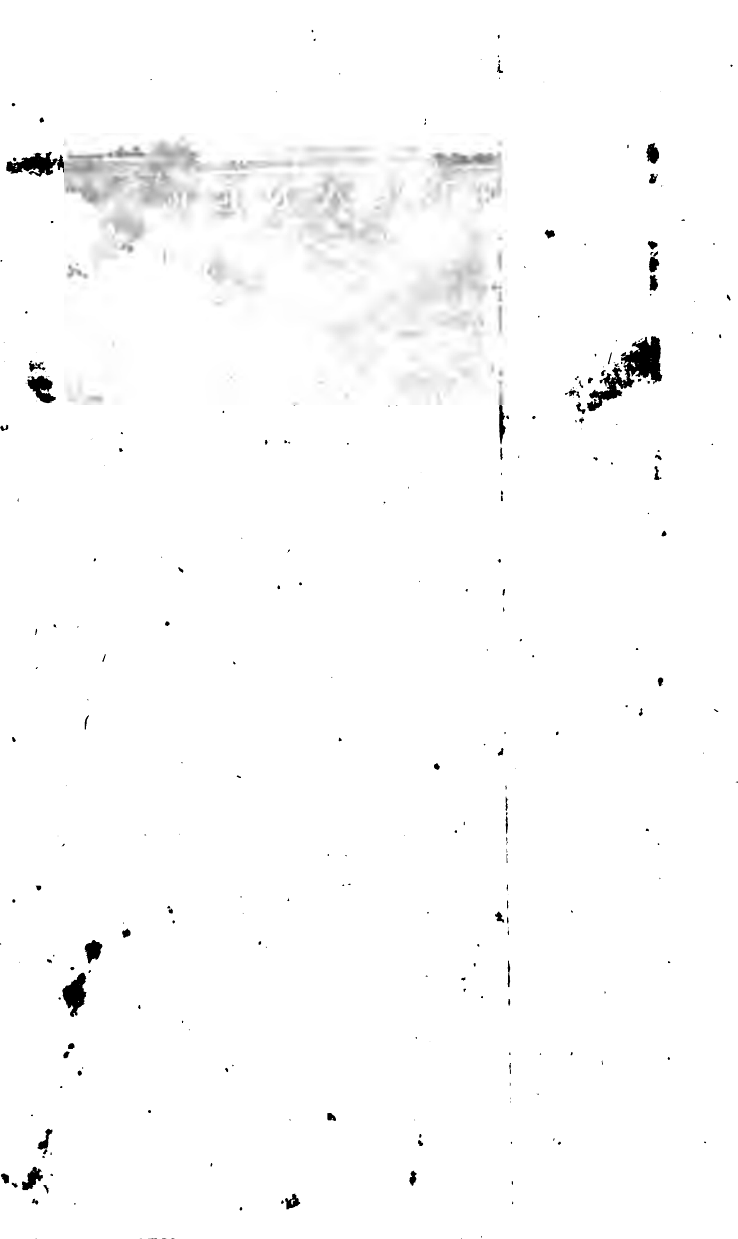


A PARIS,

Et se trouve chez EM. FLON, Imp. Libraire, rue des Fripiers, à Bruxelles.

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



Tom. 2

CARTE

Page 1

46 47 48 52

32

MER

Bouche Canopique

GOLPHE de PLINTHINE

Abouker

Canope

Alexandrie

Taposiris

31

Paretonium

...lexandre au Temple d'Ammon

Ancien Lit du Nil fermé et dont on Suit encore la tr...

Lac de ...

DESERTE

DESERT

25

Route des Caravannes d'Abyssinie

Vallée Fertile avec de Grandes ruines

24

chacun

l'Armée de Cambise p...

en passant de cette Vallée dans

46 47 48 52



LETTRES SUR L'EGYPTE.



LETTRE PREMIERE.

A M. L. M.

Route du vieux Caire à Tamieh, dans la province de Faïoum.

Au grand Caire.

VOUS me marquez, Monsieur, que le public a favorablement accueilli les lettres que je vous ai adressées, & vous m'en demandez la suite. Vous désirez qu'après vous avoir donné la description de la basse Égypte, je vous serve de guide dans la haute. Vous voulez parcourir avec moi cette contrée si vantée, dont Alexandre, Jules César, Adrien, Sévère, & tant d'autres Rois allèrent admirer les antiquités. Je me rends à vos instances, & je tâcherai de répondre à la confiance que vous me témoignez. Mais sou-

venez-vous qu'au lieu des Egyptiens célèbres par leur ſageſſe & leurs lumières, vous ne verrez qu'une nation plongée dans les ténèbres de l'ignorance. Rappellez-vous auſſi qu'à la place des édifices fameux, vous ne trouverez ſouvent que des mâſures ou des ruines. Le contraſte eſt ſi frappant, que ſi tous les grands ouvrages de l'ancienne Egypte avoient péri comme ceux de tant d'autres nations, ſa gloire ſeroit enſevelie avec eux. Oui, Monſieur, ſi cette contrée, peuplée actuellement de Turcs & d'Arabes, étoit abſolument dépouillée de ſes merveilles, on la regarderoit comme le pays des fées, embelli par le pinceau brillant des Grecs. Mais l'orgueil du doute vient ſe briſer contre la maſſe inébranlable des pyramides; & l'obſervateur curieux, qui, non content d'en meſurer la hauteur, obſerve le ſecret des canaux, conſidère les moyens que l'art a mis en uſage pour en défendre l'entrée, ne peut s'empêcher de reconnoître l'effort du génie humain, & de lui payer un tribut d'admiration. Nous allons contempler des travaux non moins ſurprenans; &, comme la conſtruction de pluſieurs d'entr'eux joignoit à la grandeur de l'entrepriſe, le bonheur des peuples, ils ont encore plus de droits à votre curioſité.

Nous ſommes dans le mois de Novembre, c'eſt le moment favorable pour remonter dans le Saïd (a). La chaleur eſt tempérée, & les canaux remplis nous permettront de naviguer dans l'intérieur des terres. Embarquons-nous donc ſur ce fleuve qui dans ſes circuits nombreux, fertiliſe pendant deux cens lieues cette vallée où les ſavans & les princes vont admirer depuis près de trois mille ans les ruines d'un peu-

(a) Les Arabes appellent Saïd toute la haute Egypte, depuis le vieux Caire juſqu'à Aſſouan ou Siene.

ple qui s'étoit efforcé de fixer l'immortalité sur ses ouvrages.

Nous partons du port du vieux Caire. Le vent de nord nous pousse avec vîtesse contre la rapidité du courant. Les eaux ont quitté le pied des collines Les lieux bas sont encore inondés. Mais le Nil majestueux rentre peu-à-peu dans son lit. La verdure & les moissons suivent ses pas, & prennent la place qu'il vient d'abandonner. Ici on sème les concombres & les melons d'eau. Là, on laboure la terre avec la charrue dont le soc en sillonne légèrement la surface. Les bœufs la traînent avec facilité conduits par un seul homme. Près des montagnes où le terrein est plus élevé, on voit déja paroître le bled & le dourra.

Nous passons devant Geziret Dahab, l'île d'or, qui présente aux regards une prairie couverte de troupeaux, avec un petit village. Nous laissons à notre gauche la grande mosquée d'Atar Ennabi, située sur le bord du fleuve. Ce temple très-fréquenté des habitans du Caire, est l'objet d'un pélerinage fameux. Il possède une pierre où les musulmans croyent que sont empreintes les marques d'un des pieds de Mahomet. C'est pourquoi ils l'ont nommé *Atar Ennabi*, les vestiges du prophète. Le Scheik qui le dessert a soin d'accréditer cette pieuse croyance, & de publier les merveilles qui s'y opèrent. Comme cette prétendue relique fait toute sa richesse, il la conserve précieusement. Elle est couverte d'un voile très-riche qu'il lève en faveur des dévots dont il espère un léger présent. Voici ce que m'en a raconté une dame du Caire qui a épousé un négociant françois, établi depuis quarante ans dans le pays (*b*).

(*b*) L'épouse de Mr. Meynard, négociant, que sa probité & ses lumières font estimer des François, des Cophtes, des Turcs & des Arabes.

» J'avois souvent entendu parler d'Atar Ennabi,
» & des miracles qu'on en publioit. Je fus curieuse
» de voir cette pierre renommée. Notre habit abso-
» lument semblable à celui des musulmanes me per-
» mettant de me confondre avec elles, sans craindre
» d'être reconnue, je me rendis à la mosquée aux
» heures où je devois trouver peu de monde. Je priai
» le cheik de me montrer la relique. Deux Turques
» de considération, entrées au même instant, témoi-
» gnèrent le même désir. Il la découvrit. Après y
» avoir brûlé des essences précieuses en récitant quel-
» ques passages du Coran, il nous dit : Voyez cette
» empreinte sacrée ; admirez les vestiges du plus
» grand des prophètes. Ah ! c'est bien là le pied de
» Mahomet ! Les deux femmes répétoient avec en-
» thousiasme, oui c'est bien là le pied de Mahomet,
» le plus grand des prophètes ! Pour moi, ajoutoit
» la dame françoise, je vous assure que malgré l'at-
» tention la plus scrupuleuse, je ne vis qu'une pierre
» lisse, imbibée de parfums, où je ne pus découvrir
» ni traces de pied, ni rien de semblable ".

Etrange effet de la prévention sur l'homme ! elle enchaîne sa raison, & lui fait voir, sentir, toucher, tout ce que l'imagination a persuadé à son esprit préoccupé. C'est ainsi que Mr. Tournefort assistant dans une des îles de l'Archipel, à l'ouverture d'un tombeau où le peuple étoit convaincu qu'il devoit se trouver un vampire, n'apperçut qu'un cadavre livide, & à demi rongé de vers, tandis que les Grecs y voyoient un corps entier, vermeil, & qui selon eux ne répandoit aucune mauvaise odeur.

Mr. Norden, dans ses vues charmantes d'Egypte, a fort bien peint la mosquée d'Atar Ennabi & ses environs ; mais il s'est trompé en plaçant Memphis à l'endroit qu'occupe Gizé. On ne doit pas lui en

faire un reproche, car il avoue lui-même qu'il doute que ce soit la véritable position de cette ancienne ville. Je crois l'avoir fixée d'une manière certaine dans les lettres précédentes, & je ne releverois pas cette erreur dans laquelle plusieurs voyageurs sont tombés, si je ne craignois qu'elle n'égarât d'autres écrivains. Trompé par elle, le savant Jablonski (*c*) a vainement employé toute la sagacité de son esprit à la recherche d'une vérité qu'il ne pouvoit découvrir, parce qu'il l'établissoit sur un faux principe.

A peu de distance d'Atar Ennabi on découvre à travers des touffes de dattiers un petit village, où les Turcs ont une mosquée, & les Cophtes un couvent nommé *Der Ettin*, le monastère des figues, sans doute parce que ces fruits y croissent en abondance. On en trouve de deux espèces. La première naît des branches même du Sicomore. Elle est sèche & peu estimée. L'autre, la même que l'on cultive en France, est onctueuse, sucrée, & d'un goût exquis.

Sur la rive, orientale, on apperçoit des villages placés sur des éminences artificielles. Les cabanes occupent le sommet. Les hommes & les animaux s'y retirent pendant l'inondation. Déja la luzerne que l'on sème à mesure que le Nil rentre dans les canaux, forme une zône de verdure autour de ces petites îles. Des tribus d'Arabes errans ont dressé leurs tentes sur le penchant des collines sabloneuses, pour profiter des bienfaits du fleuve. Ils achètent pendant quelques mois le droit d'envoyer leurs troupeaux paître dans les prairies, & les quittent lorsque les pâturages sont épuisés. Ces peuples indomptables, martyrs

(*c*) Jablonski, trompé par la fausse position que plusieurs voyageurs ont donnée à Memphis, en la plaçant sur le terrein de Gizé, a écrit que le temple de Sérapis étoit bâti dans l'île de Raouda, où l'on voit aujourd'hui le Mékias. C'est une erreur.

de la liberté qu'ils aiment avec passion, préfèrent à tous les avantages de la société, l'horreur de leurs déserts. L'ombre de l'esclavage les fait fuir. Toujours en garde contre la tyrannie, au moindre mécontentement qu'on leur donne, ils plient leurs tentes, les chargent sur des chameaux, ravagent le plat pays, & chargés de butin, s'enfoncent dans les sables brûlans, où l'on ne peut les poursuivre, & qu'eux seuls osent habiter. Ces Bedouins (*d*), le fléau de l'Egypte, qu'ils regardent comme leur patrimoine, sont les ennemis irréconciliables des Turcs, qui les craignent & les abhorrent (*e*).

Nous avons passé le village de Bousir, & nous sommes en face des grandes pyramides, qui s'élèvent à six cens pieds de hauteur perpendiculaire. Tandis que notre bateau suit les sinuosités du fleuve, leurs sommets décrivent des portions de cercle dans l'horison. Avec quelle majesté ces montagnes, faites de main d'homme, s'élèvent dans les airs! Leur vétusté les rend encore plus imposantes. Combien de fois le soleil les a éclairées à son levant, brûlées à son midi, & colorées à son couchant! Depuis combien de siècles elles parcourent avec la terre le grand orbe qui forme l'année! Il est donc des édifices que l'homme a pu rendre durable! & ces édifices sont des tombeaux! Quelques auteurs, s'imaginant que les dégâts occasionnés par l'ouverture violente de la grande pyramide, étoient l'effet du tems, ont calculé combien de siècles elle dureroit encore; mais comme ils partoient d'un faux principe, ils sont infiniment loin

(*d*) Ce mot vient de *Bedaoui*, qui signifie habitant du désert.

(*e*) La haine qui subsiste entre ces deux nations, a donné naissance à cette expression familière: *traiter quelqu'un de Turc à More;* c'est-à-dire, avec la rigueur que le Turc exerce envers l'Arabe.

de la vérité. Il me ſemble impoſſible de fixer l'époque où elles ceſſeront de ſubſiſter. Dans des milliers d'années, à moins qu'il n'arrive quelque grande révolution, les voyageurs des peuples éclairés iront encore admirer ces grands monumens, & diront : l'Europe avoit à peine quelques ſauvages répandus dans ſes forêts, lorſqu'une nation ſavante dreſſa ces ſuperbes mauſolées vers les quatre points cardinaux du ciel, comme un monument de ſa piété & de ſes connoiſſances aſtronomiques.

Dans les villages qui les entourent, on cultive une eſpèce de melons particulière à l'Egypte. On les nomme *abd hellaoui*, eſclave de la douceur. Ils ont la chair ferme & caſſante, comme celle de la pomme. Quoique moins ſucrés que beaucoup d'autres, on les préfère, parce qu'ils fourniſſent, pendant les chaleurs, une nourriture très-ſaine & très-agréable. Un autre légume fort eſtimé eſt une laitue à feuilles larges, liſſes & élevées. On en voit des plaines couvertes. Le peuple en conſomme une quantité prodigieuſe, & ſa graine ſert à faire de l'huile. Vous, Monſieur, qui raſſemblez des bouts de l'univers, dans vos jardins, les différentes productions de la terre pour en enrichir votre patrie, & qui cultivez avec tant de ſuccès toutes les plantes, depuis le cèdre du Liban juſqu'à l'hyſope, vous me pardonnerez ces détails.

En avançant, on découvre à droite & à gauche des hameaux, dont les habitans s'occupent à remuer la terre, qui, dans quatre mois, leur donnera d'abondantes récoltes. Le bourg d'Halouan paroît ſur la rive orientale, entouré de dattiers. Le Mekias y étoit établi lorſque les Arabes conquirent l'Egypte. Memphis ſe trouvoit ſur la rive oppoſée, dans l'emplacement du village de Menph, qui en a conſervé le nom. Les témoignages de Strabon, de Pline &

d'Abulfeda, qui en a décrit les ruines, ne laissent aucun doute à cet égard. On y voit encore des monceaux de décombres; mais les Arabes en ont transporté au Caire les colonnes & les pierres remarquables, qu'ils ont placées sans goût & sans ordre dans leurs édifices & leurs mosquées. Cette ville s'étendoit jusques vers Saccara, & étoit presqu'entourée de lacs, dont une partie subsiste encore. Il falloit les traverser pour porter les morts dans la sépulture de leurs pères. Les tombeaux creusés dans le rocher, fermés avec une pierre d'une grandeur proportionnée, étoient recouverts de sable. Ces corps embaumés avec tant de soin, conservés avec tant de respect, les habitans de Saccara les arrachent des monumens où ils reposent, & les vendent sans pudeur aux étrangers. Ce lieu est nommé *la plaine des momies*. On y rencontre le puits des oiseaux, où l'on descend à l'aide d'une corde. Il conduit à des galeries souteraines, remplies de vases de terre, qui renferment des oiseaux-sacrés. Rarement on en trouve d'entiers, parce que les Arabes les brisent pour y chercher des idoles d'or. Ils ne mènent point les voyageurs dans les endroits où ils trouveroient des choses plus précieuses. Ils les bouchent même avec soin, & ils se réservent des issues secrètes par où ils y descendent.. Dans un voyage que Mr. le Duc de Chaulnes a fait en Egypte, il s'enfonça bien avant dans ces dédales tortueux, tantôt en rampant, tantôt en marchant sur les genoux. Instruit par le Lord Montaigu, qui a soigneusement visité l'Egypte, il parvint à un de ces canaux qui avoit une ouverture fermée par le haut, avec des branches de dattiers entrelacées & recouvertes de sable. Il y remarqua des hiéroglyphes en reliefs, exécutés avec la dernière perfection. Malgré ses offres, on ne lui permit

point de les dessiner ni de les mouler (*f*), pour en prendre les formes. Mr. le Duc de Chaulnes pense que ces hiéroglyphes sculptés avec tant d'art, qu'à leur simple aspect on reconnoît les objets qu'ils réprésentent, pourroient donner la clef de ceux dont les contours sont simplement exprimés, & former une espèce d'alphabet de cette langue inintelligible. Quoi qu'il en soit de cette idée ingénieuse, je vous proposerai, dans une lettre particulière, les moyens que l'on pouroit tenter pour expliquer ces carctères mystérieux, & lire sur les monumens égyptiens la plus ancienne histoire du monde.

Le long des montagnes qui bornent Saccara du côté du couchant, on distingue plusieurs pyramides, dont la plus grande paroît aussi élevée que celles de Gizé : à la vue de ces édifices sur lesquels mes regards s'attachent malgré moi, permettez encore quelques réflexions dont je ne puis me défendre. Ces mausolées sont-ils les fruits de l'orgueil des Pharaons ? Est-ce à leur vanité qu'on en doit attribuer la construction ? Je sais que plusieurs écrivains l'ont pensé; mais laissons-leur une opinion qui n'a point de fondement dans le cœur humain. Les Rois ne bâtissent point de palais pour les habiter après leur mort. Un sentiment plus impérieux, l'inquiétude de l'avenir, la persuasion de ce qui devoit arriver après cette courte vie, porta les Pharaons à construire ces magnifiques tombeaux (*g*). La religion leur apprenoit qu'aussi long-tems que leurs corps seroient conservés à l'abri de la corruption, leurs ames ne les quitteroient point, & qu'après trois mille ans elles les ranimeroient de

(*f*) Mémoire sur les hiéroglyphes du puits de Saccara, par Mr. le Duc de Chaulnes.

[*g*] Hérodote, Euterpe, livre second.

nouveau. Ce dogme leur a fait élever ces bâtimens que le génie des plus habiles architectes s'étoit efforcé de rendre inaccessibles. Ils leur donnèrent la forme pyramidale comme la plus durable. Elle tenoit aussi à leur culte, & rendoit hommage à l'astre dont elle imitoit les rayons (*h*). Ces édifices sont donc la preuve éclatante que ce peuple antique croyoit l'immortalité de l'ame. Les Rois se trouvent bien dans ce monde. Pour eux les fleurs & les moissons croissent sans effort. Toute la nature sourit, & s'ils avoient la croyance des Egyptiens, on les verroit enfanter des prodiges par lesquels ils tâcheroient de s'assurer le retour sur la terre. La religion de l'Egypte avoit passé dans la Grece, & Artemise éleva aux cendres de son époux un tombeau de forme pyramidale, l'une des sept merveilles de l'univers. Cette idée d'une ame immortelle née chez des insulaires séparés de toutes les nations policées par l'immensité des mers, a fait construire un monument qui doit bien nous surprendre. Les Otahitiens, sans le secours d'aucun métal, ont taillé des pierres très-dures, & formé une pyramide où le corps d'Oberea, leur Reine, repose. Ses parens & ses amis, pleins d'un recueillement religieux, vont autour de ce morrai verser de pieuses larmes, & l'esprit d'Oberea goûte quelque consolation en voyant leur douleur & leur tendresse (*i*).

Quittons les tristes déserts de Saccara, où l'on ne

[*h*] Pline, liv. 36, dit que les obélisques étoient consacrés au soleil, qu'ils répréſentoient ses rayons, ce qui étoit désigné par leur nom égyptien. En effet, ces monumens, ainsi que les pyramides se nommoient en égyptien *pyramué*, *rayons du soleil*. Voyez Jablonski, tome 3. Les Grecs ont donné aux premiers le nom d'*obélisques*, & ont laissé aux autres celui de *pyramis*, qui vient de pyros, feu, & dans lequel ils ont conservé l'ancienne étymologie. Les obélisques furent consacrés au soleil, parce qu'ils servirent d'abord de styles pour marquer les heures.

(*i*) Voyage de Cook.

marche que sur des tombeaux; & ces hautes pyramides, qui n'inspirent que des idées mélancoliques, & ce lac à travers lequel on portoit les corps, & qui rappelle la fable de Caron. Rentrons dans notre barque. Avec quel plaisir les yeux brûlés par l'aridité des sables se reposent sur la verdure! Avec quel contentement on revient du séjour de la mort dont ces lieux offrent l'image, pour jouir des trésors de l'abondance! Avec quelles délices on contemple un ciel pur, un fleuve majestueux, & une campagne qui se couvre à chaque pas de nouvelles richesses. C'est quand on a supporté l'affreux tableau de la stérilité, que l'on goûte avec un charme inexprimable le spectacle de la nature féconde; elle attend l'homme mourant au bord du désert qu'il a traversé, pour verser dans son cœur la source d'une nouvelle vie.

Nous sommes à sept lieues au-dessus du vieux Caire. C'est ici que le Nil, repoussé par les rochers qui s'avancent du côté de l'Orient, fuyoit vers l'Occident, & se répandoit dans les sables de la Libye. J'ai marqué par deux lignes ponctuées la route qu'il suivoit. Un des Pharaons, au rapport d'Hérodote (*k*), la ferma d'une digue, & le força de reprendre son cours entre les montagnes. Il se jetta dans le golphe, qui couvroit alors tout l'espace qu'occupe le Delta, & donna naissance à cette île célèbre qui s'avance à pas lens dans la Méditerranée. On suit encore actuellement la trace de l'ancien lit que les Arabes nomment *Bahr bela ma*, mer sans eau. Il est parsemé dans toute sa longueur des débris des bateaux, qui y naviguoient, & qui sont pétrifiés. J'en ai vu rapporter au grand Caire de superbes morceaux. On rencontre, en allant de Saccara à Dachhour, une lon-

(*k*) Hérodote, livre second. Voyez première lettre sur l'Egypte, où ce passage est discuté.

gue levée de terre, que l'on avoit construite pour défendre Memphis contre l'inondation du fleuve, s'il venoit à rompre sa digue, & contre les torrens de sables, que les vents chassent des monts libyens.

A quelque distance de ce coude est l'île de Tersaie, où l'on commence à planter les melons d'eau & les concombres. Les Egyptiens cultivent une espèce de concombre appellée *cousa*, qui est très-petite, & dont ils sont fort friands. La chair en est douce, tendre & très-délicate. On le mange en salade; mais la manière ordinaire de l'accomoder, est d'en ôter les pepins avec une tarrière, & de remplir le vide avec de la viande hachée, & du riz mêlé d'épices. Cuit ainsi dans son jus, il offre un excellent aliment.

Au-delà de cette île, on découvre, dans les terres, le bourg de Dachhour. Un canal, sur lequel on trouve un pont de pierre à plusieurs arches, y conduit les eaux du Nil. Strabon (*l*) & Ptolémée (*m*) placent Achantus dans l'intérieur du pays, à six lieues de Memphis, & du même côté. Cette situation convient parfaitement à Dachhour. On y admiroit un temple d'Osiris. Cet édifice est entièrement ruiné; mais on remarque à l'occident de ce village, & sur le penchant de la montagne, une grande pyramide, qui fait suite avec celles de Saccara & de Gizé.

Les plaines de sables qui s'étendent le long des collines, sont parsemées de pierres, que l'on appelle vulgairement cailloux d'Egypte. Arrondie en forme de galets, leur surface raboteuse n'a aucun brillant qui invite à les ramasser; mais leur intérieur est d'un grain extrêmement fin, qui reçoit un beau poli : la plupart sont herborisés. On y distingue des arbrisseaux

---

(*l*) Strabon, liv. 17.

(*m*) Ptolémée, liv. 4.

qui composent souvent de jolis paysages. Les traits rembrunis qui les dessinent, tracés avec la plus grande élégance, se jouent avec grace sur un fond grisâtre. Ces cailloux présentent une grande variété de dessins & de nuances différentes. On peut choisir; car les sables en sont couverts. Je n'ai vu au Caire qu'un Juif qui eut l'art de les travailler, & d'en composer des boîtes ou des manches de couteaux; aussi se faisoit-il payer très-cher. Les monticules qui terminent ces plaines sont remplies d'huitres & de coquillages pétrifiés.

En quittant Achantus, & marchant vers le sud, on traverse une vaste campagne dont les lieux bas sont arrosés par de petits ruisseaux qui les fertilisent dans cette saison. Ces vallons sont actuellement couverts de bled, de dourra & de verdure. Au bout de quelques mois, le Nil qui les aura quittés n'y laissera qu'un désert. Le village de Tamieh, où passe un canal, est situé à l'extrémité de cette plaine.

Nous entrons, Monsieur, dans la fertile province d'Arsinoé, aujourd'hui le Faïoum; c'étoit le pays des merveilles. Il renfermoit le labyrinthe & ses douze palais, le lac Mœris & ses pyramides. Je vous dirai ce qu'en rapportent les anciens, & en vous offrant une description exacte de l'état actuel des lieux, des monumens encore subsistans, des ruines qu'on y trouve, vous jugerez vous-même de ce qu'ils ont dû être.

J'ai l'honneur d'être, &c.





LETTRE II.

A M. L. M.

Description des monumens de la province d'Arsinoé, aujourd'hui le Faïoum.

Au grand Caire.

JE vous ai dit, Monsieur, que cette province renfermoit les restes du lac Mœris, & les débris du labyrinthe. L'Egypte ne possède point de monumens qui aient excité de plus grands débats parmi les savans. L'étendue de l'un, la situation de l'autre, ont tour-à-tour été contestées. Pour concilier tous les partis, des géographes ont créé deux labyrinthes (*n*). D'autres écrivains ont donné au lac Mœris une circonférence immense (*o*) ; d'autres enfin le reléguant, au pays des fables (*p*), ont déployé le charme de leur esprit pour répandre le ridicule sur la crédulité des historiens. Ces contradictions ont épaissi les nuages de l'incertitude, & la vérité est demeurée au fond du puits. Tâchons de l'en tirer, en expliquant les passages des anciens, que l'on a quelquefois mal interprétés, en suivant pas-à-pas Strabon, qui a décrit avec exactitude, des lieux qu'il a visités en homme éclairé, & sur-tout en rapportant fidélement ce qui reste encore des monumens dont il parle (*q*). *Lorsqu'on quitte*

(*n*) Danville, Mémoires sur l'Egypte.

(*o*) Rollin, histoire ancienne. Bossuet, discours sur l'Histoire universelle.

(*p*) Voltaire.

(*q*) Strabon, liv. 17.

quitte Achantus, dit ce sage historien, *on laisse du côté de l'Arabie Aphroditopolis* (*r*), *où l'on nourrit un bœuf blanc consacré par la réligion.* Le bourg d'Atfih, au rapport des plus savans géographes (*s*), occupe l'emplacement de la ville de Vénus. *De l'autre côté du Nil, est la préfecture d'Héraclée, située dans une grande île.* Les deux canaux tirés du fleuve au lac, l'un passant près de Tamieh, l'autre partant du village de Bouch forment cette île, & les ruines remarquables qu'on trouve près de Baïamout, semblent indiquer la position d'Héraclée (*t*) capitale de cette province. On y voit deux pyramides délabrées qui n'ont plus que quelques assises de pierres. Strabon continue : *près d'Héraclée coule un canal qui, se divisant en deux branches, renferme une petite île. Il traverse la préfecture d'Arsinoé, la plus belle & la plus riche de l'Egypte.* Suivez, Monsieur, cet ancien géographe sur la carte, & vous verrez que ces lieux ont peu changé, & qu'il nous conduit droit à Faïoum, la capitale de toute cette contrée. Cette ville est moderne; mais à une lieue au nord-est de ses murs, des monceaux de décombres font reconnoître les vestiges d'Arsinoé (*u*). Les Arabes enlèvent les sables qui couvrent ces débris, & les sassent pour y trouver des cachets & des médailles. On rencontre à quelque distance, un obélisque posé sur son piédestal. C'est

(*r*) La ville de Vénus.

(*s*) Voyez Ptolémée, liv. 4. Danville, Mémoires sur l'Egypte; Pokoke, voyages d'Orient.

(*t*) On la nommoit *la grande Héraclée*, pour la distinguer d'une autre ville d'Hercule, qui étoit située dans la basse Egypte, à peu de distance de Canope.

(*u*) Cette ville se nommoit anciennement *Crocodilopolis*, parce qu'on y nourrissoit des Crocodiles sacrés. Les Grecs devenus maîtres de l'Egypte, l'appellèrent *Arsinoé*.

le seul monument qui ait bravé les injures du tems, & les ravages des Barbares. Il a vingt-deux pieds de circuit à la base, & environ cinquante d'élévation. Ses faces sont chargées d'hyérogliphes, divisés en colonnes, & effacés en plusieurs endroits. Les angles sont écornés, & le beau morceau de granit qui le compose, est dégradé jusque vers le milieu de sa hauteur. Strabon nous abandonne ici pour décrire le lac Mœris peu distant d'Arsinoé, & le labyrinthe bâti sur ses bords. Il n'en marque pas précisément la place; mais Hérodote (x) & Ptolémée la déterminent avec justesse, en la fixant du côté de la Libye, sur le rivage du lac. Continuons donc notre route.

Le voyageur, en quittant Faïoum, & marchant vers l'occident, traverse le grand canal nommé Bahr Iouseph, le fleuve de Joseph. Le village de Nesle qu'il laisse à gauche, ne lui offre aucunes traces d'antiquité. Après deux heures de marche vers le nord-ouest, il entre dans une plaine sabloneuse, où règne la stérilité. Bientôt il découvre des montagnes de ruines qui ont près d'une lieue d'étendue. Le premier amas est appellé par les Arabes *balad Caroun*, le bourg de Caron; le second *casr Caroun*, le palais de Caron (y). Tout l'espace qui les sépare est parsemé

(x) Hérodote, liv. 2. Ptolémée, liv. 4.

(y) Les Historiens arabes nous peignent Caroun, comme un homme très-puissant. Ils disent qu'il pouvoit charger plusieurs chameaux des clefs qui ouvroient les appartemens nombreux où il renfermoit ses trésors. Cette assertion unanime nous laisse entrevoir une vérité. Peut-être qu'en Egypte le nom de Caron étoit une dignité dont on décoroit le battelier qui passoit les corps des Pharaons à travers le lac Mœris, pour le déposer dans les cavaux du labyrinthe dont il étoit gardien. Sans doute que celui qui faisoit le même office sur le lac de Memphis, par rapport aux habitans de cette ville, avoit le même titre. Si cette conjecture est vraie, on verra

d'énormes pierres. Les débris les plus remarquables sont aux extrémités. Au milieu des décombres de Casr Caroun s'élève un grand bâtiment dont il reste encore plusieurs salles remplies de tronçons de colonnes. Un portique à moitié démoli règne à l'entour. On reconnoît des escaliers par où l'on montoit à divers appartemens ; & d'autres par où l'on descendoit dans des souterreins. Ce qui fixe sur-tout l'attention, sont plusieurs cellules basses, étroites & très-longues, qui ne paroissent avoir eu d'autre destination, que de contenir les corps des crocodiles sacrés, que l'on y apportoit de Crocodilopolis, où les prêtres les nourrissoient, & où le peuple les honoroit d'un culte particulier. Ces débris placés vers la Libye, à une lieue de Birket Caroun, autrefois le lac Mœris, ne peuvent convenir qu'au labyrinthe, car les anciens (z) lui assignent cette position, & ne marquent aucune ville de ce côté. Puisque nous marchons sur les sables qui couvrent en partie ce monument fameux, lisons-en la description dans Hérodote, afin de nous en former une juste idée.

» Les douze rois (a) élus par les Egyptiens, construisirent le labyrinthe sur le rivage du lac Mœris, » du côté de la ville des crocodiles. Cet édifice m'a » paru encore au-dessus de ce qu'en publie la re» nommée. Si l'on fait attention à la construction » des murs, à la nature du travail, il sera impossi-

pourquoi les Grecs donnèrent le nom de Caron au batelier des enfers, & pourquoi les Arabes appellent ces ruines, le palais de Caroun.

[z] Voyez Strabon, liv. 17. Hérodote, liv. 2. Ptolémée, liv. 4. Tous ces Auteurs s'accordent à placer le labyrinthe au-delà de la ville d'Arsinoé du côté de la Lybie, & sur le rivage du lac Mœris. C'est exactement la situation où l'on trouve les ruines que je viens de décrire.

[a] Hérodote, liv. second.

» ble d'apprécier les frais immenſes que ce bâtiment
» a dû coûter. Le temple d'Ephèſe eſt une des mer-
» veilles du monde ; les pyramides élevées dans l'île
» de Samos, ne le cèdent en grandeur à aucun des
» ouvrages de la Grece : cependant ces monumens,
» quelle qu'en ſoit la magnificence, ne peuvent être
» comparés au labyrinthe (b). Un toit d'une vaſte
» étendue en couvre les douze palais. On y entre
» par douze portes, dont ſix regardent le nord &
» ſix le midi. Une muraille épaiſſe les enferme d'un
» long circuit. L'édifice entier eſt compoſé de deux
» étages, l'un ſupérieur, l'autre ſouterrein, & chacun
» contient quinze cens appartemens. J'ai viſité le
» premier, & je raconte ce que j'ai vu. Quant au
» ſecond, les gardiens n'ont pas voulu me permettre
» d'y deſcendre, diſant qu'on y conſervoit les corps
» des Rois qui l'avoient bâti, & ceux des crocodi-
» les ſacrés ; ainſi je ne ſais que ce qu'ils m'en ont
» appris. L'induſtrie humaine a déployé toutes ſes
» reſſources dans la diſtribution de l'étage ſupérieur.
» Les portiques, les allées qui conduiſent des ſalles
» dans les chambres, des chambres dans les cabi-
» nets, des cabinets ſur les terraſſes, des terraſſes
» dans d'autres appartemens, forment des détours
» ſi nombreux, ſe replient en tant de manières dif-
» férentes, que je ne pouvois me laſſer d'admirer
» l'art qui en a dirigé la ſtructure. Les murs, les
» toits, tout eſt de pierre. On y voit çà & là di-
» verſes figures artiſtement ſculptées. Les ſalles ſont
» entourées de ſuperbes colonnes, la plupart de mar-
» bre blanc. Une pyramide, dont chaque face a deux
» cent cinquante pieds de largeur, & par laquelle

[b] Rappellez-vous, Monſieur, que c'eſt un Grec qui parle, & qui lit ſon hiſtoire devant les juges les plus éclairés de ſon tems à l'aſſemblée des jeux olympiques, où il fut couronné.

» on descend dans les souterreins, termine le la-
» byrinthe ".

Telle est la description d'Hérodote. Quoique celle de Strabon (*c*), qui visita, plusieurs siècles après lui, le même monument, ne s'accorde pas dans tous les points, cependant elle en est la confirmation. Il décrit, comme Hérodote, les allées tortueuses, les routes variées, dont l'art avoit tellement ménagé les dédales, que sans guide il étoit impossible d'entrer dans un seul des palais, ou d'en sortir quand on y étoit entré. Il dit que de magnifiques colonnes entouroient les principaux appartemens, que les murs étoient construits de quartiers de rocher, & que du haut du toit on appercevoit une plate-forme immense, qui sembloit une plaine de pierres, & dont l'aspect étonnoit l'imagination. Il est vrai que Strabon prétend que le labyrinthe étoit composé de vingt-sept palais, où les préfectures de l'Egypte se rassembloient à certaine époque, pour traiter des affaires les plus importantes de l'état & de la religion; mais on peut croire que les douze, dont parle Hérodote, furent dans la suite divisés en vingt-sept parties, ou bien que dans l'intervalle de plusieurs siècles, qui sépare ces deux historiens, on agrandit encore cet édifice.

Diodore de Sicile, Pline & Pomponius Mela ont décrit le labyrinthe sans l'avoir vu. Ils se sont bornés à copier & à broder le récit des deux premiers auteurs; ainsi ils n'apprennent rien de nouveau. Le fondateur de cet édifice est inconnu. Chaque écrivain (*d*) en nomme un ou plusieurs, & presque tous

[c] Strabon, liv. 17.

[d] Hérodote dit que le labyrinthe fut bâti par les douze princes qui gouvernoient l'Egypte, lorsque Psammétique, l'un d'entr'eux, s'empara de la souveraine puissance.

Strabon en attribue la construction au Pharaon Imandès,

différens. Cette variété d'opinions annonce que ce ne fut point l'ouvrage d'un seul, mais de plusieurs Rois.

Ce monument, que Pline regarde comme le plus étonnant que le génie humain ait produit, ne subsiste plus que dans les ruines de Balad Caroun & de Casr Caroun. Peut-être qu'un jour, quand l'Europe aura rendu à l'Egypte les sciences qu'elle en a reçues, on enlèvera les sables & les décombres qui ont enseveli l'étage inférieur du labyrinthe, & qu'on en retirera des antiquités précieuses. Qui sait si les découvertes des savans n'étoient pas gardées dans cet asyle impénétrable au peuple & aux étrangers? Si les fouilles d'Herculanum, ville peu célèbre, ont tiré de l'oubli tant de raretés, tant de monumens instructifs pour les arts & l'histoire, que ne doit-on pas attendre de quinze cens appartemens, qui pouvoient être le dépôt des archives de l'Egypte, puisque toutes les préfectures s'y rassembloient pour traiter des affaires les plus importantes de l'état & de la religion? C'est trop m'arrêter sur des conjectures. Il vous tarde sans doute de connoître le lac Mœris, dont on découvre d'ici les restes encore assez grands pour fixer votre attention.

Hérodote (*e*) & Strabon (*f*) désignent le terrein qu'il occupoit, en fixant le labyrinthe sur ses bords, & en marquant les villes qui l'entourent, telles que Achantus au midi, Aphroditopolis vers l'orient &

& prétend que son corps repose dans la pyramide qui en termine l'enceinte.

Pline veut qu'il ait été construit par Petesuc ou Tithoé; mais comme il cite ensuite plusieurs autorités contraires, ces diverses opinions ne font qu'augmenter l'incertitude.

Diodore de Sicile pense que le labyrinthe est l'ouvrage & le tombeau du Pharaon Mendès.

Pomponius Mela l'attribue à Psammétique.

[*e*] Hérodote, liv. second.

[*f*] Strabon, liv. 17.

Arſinoé au nord. Diodore de Sicile (*g*) & Pline (*h*) confirment ces autorités, en le plaçant à vingt-quatre lieues de Memphis, entre la province de ce nom & celle d'Arſinoé. Cette unanimité de ſentimens donne à la vérité tout le dégré de certitude que l'on peut déſirer. Cependant ſi ce lac avoit entièrement diſparu, ainſi que le Mareotis, on pourroit encore former des doutes; mais, dans l'emplacement marqué par ces hiſtoriens, on voit de nos jours un lac connu ſous le nom de *Birket Caroun*, qui a plus de cinquante lieues de circuit. On ne peut donc, ſans ſe refuſer à l'évidence, s'empêcher d'y reconnoître les reſtes de celui de Mœris. Examinons ce qu'en ont dit les anciens. En peſant avec une attention ſcrupuleuſe leurs témoignages, peut-être parviendrons-nous à éclaircir un point de topographie couvert d'épaiſſes ténèbres.

» Le labyrinthe, dit Hérodote, tel que je viens » de le peindre, eſt encore moins ſurprenant que le » Mœris. Ce lac a de circonférence trois mille ſix » cens ſtades ou ſoixante ſchènes, qui font la me» ſure de la baſe maritime de l'Egypte, ſoixante & » quinze lieues (*i*). Il s'étend du nord au ſud, &

[*g*] Diodore de Sicile, liv. 1.

[*h*] Pline, liv. 5.

[*i*] Hérodote a fixé la valeur du ſchene dans la baſſe Egypte, à quatre milles ou une lieue un quart. Ainſi les ſoixante ſchenes font ſoixante& quinze lieues. Strabon & Diodore de Sicile qui ont employé d'autres meſures pour évaluer la même étendue de pays, s'accordent cependant avec Hérodote. Donc la baſe de l'Egypte reſte déterminée à ſoixante & quinze lieues, & puiſqu'elle égale la circonférence du lac Mœris, ce lac n'a de tour que ſoixante & quinze lieues. Je me vois forcé d'entrer dans ces détails, parce que ce paſſage a produit beaucoup d'erreurs. La plupart des écrivains ne faiſant attention qu'au premier membre de la phraſe d'Hérodote, dans lequel il fixe l'étendue du lac à trois mille ſix-cens ſtades, & laiſſant à chaque ſtade ſa valeur

» a trois cens pieds dans ſa plus grande profon-
» deur (*k*). Deux pyramides, conſtruites dans une
» île ſituée vers le milieu, s'abaiſſent de trois cens
» pieds ſous les eaux, & s'élèvent au-deſſus d'une
» pareille hauteur, ce qui prouve qu'il a été creuſé
» de main d'homme. Chacune d'elles porte au ſom-
» met une ſtatue coloſſale aſſiſe ſur un trône. Leur
» élévation totale, priſe de la baſe, eſt d'une ſtade
» de ſix cens pieds (*l*). Le lac Mœris occupe un
» terrein extrêmement aride & dépourvu de ſour-
» ces. Il tire ſes eaux du Nil, qui y coule pendant
» ſix mois. Le reſte de l'année il le rend au fleuve.
» Durant la première époque, la pêche produit cha-
» que jour au tréſor royal un talent d'argent, &
» vingt mines ſeulement pendant la ſeconde. Suivant

---

ordinaire d'environ cent toiſes, ont donné au lac Mœris cent-cinquante & cent quatre-vingt lieues de circuit. Mais quiconque réfléchira ſur ce paſſage, verra que la meſure de trois mille ſix-cens ſtades y eſt déterminée par ſoixante ſchenes, autrement ſoixante & quinze lieues, & que par conſéquent l'auteur s'eſt ſervi de ſtades de cinquante toiſes. J'ignore ſi l'on a fait cette remarque avant moi, mais je ſais bien que de ce paſſage mal interprêté, ſont nés tous les débats des modernes. Mr. de Voltaire a combattu avec l'arme de la plaiſanterie, l'exiſtence d'un lac de cent quatre-vingts lieues, plus grand, a-t-il dit, que l'Egypte. Mr. Rollin, & ſur-tout Boſſuet, l'ont ſoutenue avec chaleur. Pluſieurs en ont reſtreint l'étendue, & l'ont bornée à une vingtaine de lieues. Enfin, Mr. Danville, voulant concilier les partis, a créé dans ſa carte d'Egypte un grand canal auquel il a donné le nom de lac Mœris. Mais il n'a pas été plus heureux, puiſque la forme & la ſituation de ce prétendu Mœris ſont abſolument contraires aux autorités les plus reſpectables de l'hiſtoire.

[*k*] Aujourd'hui ſa plus grande dimenſion eſt de l'orient à l'occident, mais autrefois il pouvoit ſe prolonger depuis Arſinoé juſqu'au canal de décharge.

[*l*] Dans ces deux paſſages Hérodote emploie la meſure des ſtades; mais comme il l'avoit réduite d'abord à cinquante toiſes, & qu'enſuite il lui rend toute ſon étendue, il a ſoin de prévenir que c'eſt une ſtade de ſix-cens pieds.

» les naturels du pays, on a percé un canal (*m*) à » travers la montagne, dont la chaîne prolongée » domine Memphis. C'eſt une décharge par laquelle » les eaux ſurabondantes ſont verſées dans les ſables » de la Lybie, du côté du couchant. Je demandai » ce qu'étoit devenue la terre tirée du lac; on m'aſ» ſura qu'on l'avoit tranſportée dans le fleuve, & » que le courant l'avoit chariée à la mer ".

Joignons le rapport de Strabon (*n*) à celui d'Hérodote, ils s'éclairciront mutuellement. « La province » d'Arſinoé renferme le lac merveilleux de Mœris. » Il reſſemble à la mer par ſon étendue, ſa couleur » & ſes rivages. Auſſi profond que vaſte, il reçoit » au commencement de l'inondation, les eaux qui » couvriroient les moiſſons & les habitations des » hommes : un large canal les y conduit. Lorſque » le Nil baiſſe, elles y retournent par deux autres » canaux (ceux de Tamieh & de Bouck), qui, » ainſi que le premier, ſervent à l'arroſement des » campagnes : tout cela ſe fait naturellement. On a » conſtruit à la tête des canaux des écluſes, que » l'on ouvre à volonté, ſoit pour introduire, ſoit » pour écouler les eaux (*o*) ".

Si ce paſſage ne fixe point l'étendue du lac, il an-

[*m*] J'ai marqué dans la carte qui eſt à la tête de ce volume, la ſituation de ce canal.

(*n*) Strabon, liv. 17.

(*o*) Diodore de Sicile prétend qu'il en coûtoit cinquante talens, c'eſt-à-dire cent cinquante mille livres pour ouvrir ces écluſes. Il n'eſt pas aiſé de découvrir qui a pu lui faire adopter cette fable. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'Hérodote & Strabon qui ont été ſur les lieux, qui les ont examinées avec attention, n'en parlent point. Pline & Pomponius Mela qui rapportent ce qu'ont écrit les anciens au ſujet du lac Mœris, & qui n'auroient pas oublié un fait ſi extraordinaire, n'en font aucune mention. Tant d'invraiſemblance, jointe au ſilence des hiſtoriens, démontre la fauſſeté de cette aſſertion.

nonce au moins qu'elle étoit très-considérable, & qu'on ne pouvoit la déterminer à la simple vue. Diodore de Sicile s'en est rapporté au sentiment d'Hérodote, qui donne au lac Mœris trois mille six cens stades, c'est-à-dire, soixante & quinze lieues de circuit. Pline en évalue la circonférence à deux cent cinquante mille pas, qui font près de quatre-vingts lieues. Voilà donc, Monsieur, l'antiquité d'accord sur un point qui a fait naître tant de discussions parmi les modernes, sans qu'aucun d'eux ait pu établir son opinion sur une base solide, & réunir tous les suffrages. Aujourd'hui ce lac n'a plus qu'environ cinquante lieues de tour; mais cette diminution ne prouve pas qu'Hérodote & Pline se soient trompés dans leurs calculs. Après les révolutions qui, depuis deux mille ans, ont bouleversé l'Egypte, il eût pu éprouver de plus grands changemens.

Fixez, Monsieur, vos regards sur la carte de ce pays, vous verrez que la chaîne de montagnes, qui suit la gauche du Nil à très-peu de distance depuis les cataractes jusqu'au Faïoum, s'écarte tout-à-coup du côté de la Lybie, puis, revenant vers l'est, forme dans ses contours un immense bassin. Quoique plus bas que le lit du fleuve, ce terrein étoit autrefois couvert d'un sable stérile, parce que les eaux, arrêtées par des dunes & des rochers, ne pouvoient y pénétrer. Un Pharaon nommé Mœris, connoissant parfaitement la disposition des lieux, conçut un des plus beaux projets que l'esprit humain ait enfanté, & eut la gloire de l'exécuter. Il résolut de changer ce désert en un lac utile. Après que des milliers d'hommes rassemblés eurent nettoyé & creusé le sol en plusieurs endroits, il fit tirer un canal de quarante lieues de long & de trois cens pieds de large, pour y conduire une partie des eaux du Nil.

Ce grand canal, qui subsiste encore aujourd'hui en son entier, est connu sous le nom de *Bahr Iouseph*, le fleuve de Joseph.

Il s'ouvre près de Tarout Eccherif, & aboutit à Birket Caroun. Cet ouvrage a dû coûter des sommes immenses ; car dans plusieurs endroits, il est taillé dans le rocher. Ce n'étoit pas assez d'avoir débarrassé l'Egypte de l'excédant de l'inondation, qui, dans ces tems reculés, séjournoit trop long-tems sur les terres beaucoup plus basses qu'elles ne le sont de nos jours, & causoit la stérilité. Il falloit encore rendre ces eaux utiles à l'agriculture. Ce grand prince y parvint, en faisant tirer deux autres canaux du lac au fleuve. On avoit pratiqué à leur ouverture des écluses que l'on fermoit pendant la crue du Nil ; alors les eaux portées par le canal de Joseph, s'amonceloient dans la vaste enceinte du lac Mœris, entouré de digues & de montagnes. Pendant les six mois où le Nil baissoit, on ouvroit ces écluses, & une surface d'eau d'environ quatre-vingts lieues de circonférence, & trente pieds (*p*) plus élevée que le niveau ordinaire du fleuve, formoit une seconde inondation que l'on dirigeoit à volonté. Une partie retournoit au Nil, & servoit à la navigation. L'autre partie, divisée en ruisseaux innombrables, arrosoit les campagnes, & répandoit la fécondité jusques sur les collines sabloneuses. Cet ouvrage, le plus grand & le plus utile que l'on ait fait sur la terre, réunissoit tous les avantages. Il suppléoit aux années

(*p*) Le canal de Joseph ayant sa source dans la Thébaïde, portoit au lac Mœris les eaux du Nil dès le commencement de sa crue. Comme elles y étoient continuellement retenues, d'un côté par les montagnes, de l'autre par des digues & des écluses placées sur les canaux de Bouch & de Tamieh, elles s'y élevoient à la hauteur de l'inondation, c'est-à-dire, d'environ trente pieds au-dessus du niveau ordinaire du fleuve.

d'une crue médiocre, en retenant des eaux précieuses qui auroient inutilement coulé à la mer. Ses bienfaits étoient encore plus marqués dans les temps d'une forte inondation. Il en recevoit le superflu nuisible qui auroit empêché d'ensemencer les terres. De peur que cette mer artificielle ne rompît les barrières qu'on lui avoit opposées, & ne causât d'affreux ravages dans les campagnes, on avoit percé un canal de décharge à travers la montagne, par lequel on versoit dans les sables de la Libye les eaux surabondantes. Voilà, Monsieur, un des travaux les plus glorieux, dont l'histoire des nations ait jamais fait mention. Il n'est pas étonnant que l'antiquité l'ait mis au-dessus des pyramides & du labyrinthe. Il réunissoit à la grandeur de l'entreprise la félicité des peuples. Aussi les Egyptiens qui abhorroient les Pharaons, qui les forcèrent à creuser les montagnes pour se bâtir de superbes tombeaux, bénissoient la mémoire de Mœris, & son nom est resté à la postérité.

Aujourd'hui ce lac a perdu presque tous ses avantages. Depuis près de douze cens ans que l'Egypte est tombée au pouvoir des peuples barbares, ils ont détruit ou laissé périr la plupart de ses monumens. Le Mareotis est desséché, le canal d'Alexandrie a cessé d'être navigable, & le Mœris n'a plus que cinquante lieues de circuit. Si l'on creusoit le canal de Joseph, où la vase s'est amoncelée à une grande hauteur, si l'on rétablissoit les anciennes digues, & les écluses des canaux de Tamieh & de Bouch, le lac Mœris serviroit encore aux mêmes usages. Il préviendroit les dégats des crues trop grandes, & suppléeroit à celles qui sont trop foibles. On le verroit comme autrefois se prolonger depuis le Nesle & Arsinoé jusqu'aux monts Libyens, & présenter aux

regards du voyageur surpris, une mer faite de main d'homme.

La profondeur de trois cens pieds que les historiens lui attribuent, doit être exagérée, mais beaucoup moins qu'on ne pense. Le fond qu'il occupe est un bassin formé par les montagnes. Il est très-bas, puisque le Nil y coule même par le canal de Tamieh (*q*). Enfin, quoique la vase l'ait comblé peu-à-peu depuis bien des siècles, il a encore une grande profondeur. Si toutes ces raisons ne nous portent pas à adopter le sentiment des anciens, au moins nous forcent-elles de suspendre notre jugement, & d'examiner les lieux & les tems, avant de reléguer leurs récits au pays des chimères.

Les pyramides que décrit Hérodote ne subsistent plus. Il paroît même que sous l'empire d'Auguste elles étoient détruites, puisque Strabon n'en parle point. De nos jours, on remarque au nord de Birket Caron, un cap avancé, qui, sans doute, étoit autrefois une île. Un rocher couvert de débris le termine. Voilà peut-être la base de ces mausolées, qui portoient au sommet deux statues colossales assises sur des trônes, & qui, dominant sur l'étendue des eaux, devoient former un coup-d'œil unique dans la nature. Je ne vous donne point ces conjectures pour des réalités; mais vous conviendrez, Monsieur, qu'il n'étoit pas plus difficile de construire des pyramides sur une île au milieu du lac Mœris, que d'élever celles qui sont auprès de Gizé. Je m'arrête, & je crains bien d'être entré dans des détails déja

(*q*) Le contraire arrivoit autrefois. Comme le lac Mœris recevoit des eaux plus abondantes par le canal de Joseph qui étoit plus profond, & qu'il les conservoit par le moyen des écluses, il les rendoit ensuite au Nil, lorsqu'il étoit bas, par les canaux de Tamieh & de Bouch.

trop longs, mais absolument nécessaires, lorsque parmi tant de contradictions on cherche la vérité, & qu'on désire la montrer à ceux qui, comme vous, Monsieur, l'aiment avec passion.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE III.

A M. L. M.

Détails sur la culture & les habitans du Faïoum.

Au grand Caire.

LA lettre précédente, Monsieur, n'offre à votre esprit que des discussions, & à vos regards que des ruines. C'est à quoi doit s'attendre celui qui veut déchirer le voile, dont le tems a couvert des monumens de trois mille ans. Pour vous dédommager, je vais vous présenter l'état actuel de la culture du Faïoum. J'espère que ce sujet nous fournira des tableaux moins arides. Les approches de l'hyver forment ici la saison riante de l'année. L'haleine des vents, ordinairement douce & parfumée comme en France aux beaux jours du printems, a quelque chose encore de plus flatteur, de plus suave, de plus odorant : les eaux coulent à pleines rives dans les canaux, & la terre se couvre de légumes, d'herbes & de moissons. On est par-tout environné des images de la belle nature. Cette province est encore une des plus riches & des plus fécondes de l'Egypte. Voici ce qu'en disoit Strabon dix-huit siècles avant nous (r) : » La

(r) Strabon, liv. 17.

» province d'Arsinoé surpasse toutes les autres par
» sa beauté, sa richesse & la variété de ses produc-
» tions. Seule elle produit des olives dont le fruit
» est parfait, & dont les Egyptiens feroient d'excel-
» lente huile, s'ils n'y mettoient pas autant de né-
» gligence. On ne voit aucun de ces arbres dans le
» reste de l'Egypte, si l'on en excepte ceux que l'on
» cultive dans les jardins d'Alexandrie; mais leur fruit
» ne sert point à faire de l'huile (*s*). Cette préfec-
» ture abonde en vins, bleds, légumes & en se-
» mences de toute espèce ". Si cet Historien reve-
noit dans le Faïoum, il y trouveroit de grands
changemens; il y verroit le labyrinthe détruit, des
masures à la place des palais, des bourgades bâties de
boue aux lieux qu'occupoient des villes florissantes,
les canaux presque comblés, & la mer de Mœris ré-
duite aux deux tiers de son étendue; mais il y re-
connoîtroit les productions qu'il a décrites, & la
même abondance par-tout où l'on peut conduire les
eaux. Les Cophtes y cultivent encore l'olivier & la
vigne que leurs pères avoient plantés. Ils recueillent
d'excellent raisin dont ils font un vin blanc d'un goût
très-agréable (*t*). Toute la campagne est actuellement
couverte de bleds, d'orge, de dourra ou millet d'inde

(*s*) Depuis que le canal d'Alexandrie tarit pendant neuf mois de l'année, ces jardins ont disparu avec les arbres & les oliviers qu'on y rassembloit. J'en ai vu quelques-uns dans les vergers auprès de Rosette. Ils deviennent fort grands, & les olives qu'ils produisent sont plus grosses, plus charnues que celles de l'île de Crête & de Provence. Je suis persuadé qu'on en feroit de bonne huile.

(*t*) Du tems des Ptolémées & sous l'empire des Romains, les environs d'Alexandrie & la province Sébennitique, produisoient des vins très-renommés. Les Mahométans ont détruit ces excellens plans de vignes. Les seuls qu'ils aient épargnés sont dans la province du Faïoum. En général, tout le raisin qui croît dans les terreins sabloneux de l'Egypte, est d'un goût exquis.

qui se succèdent sans interruption pendant sept à huit mois. Le lin superbe, les cannes à sucre, toutes les espèces de légumes y croissent presque sans culture. Les concombres & près de vingt espèces de melons fondans, sucrés, & très-sains, tapissent les bords des ruisseaux. Des bouquets d'arbres fruitiers, parmi lesquels on distingue le dattier, le figuier, le bananier, la casse & le nabc épineux, qui produit une petite poire d'un goût aigrelet, sont répandus çà & là dans la plaine. Parmi cette diversité d'arbres & de plantes, le voyageur rencontre près des villages, des bois de rosiers. Dans les autres provinces, ce bel arbrisseau ne sert qu'à l'ornement des jardins. Ici, on le rassemble en massifs, & l'eau-rose que l'on distille de sa fleur odorante, forme une branche précieuse de commerce. Le Faïoum en fournit toute l'Egypte. Il s'en fait une très-grande consommation. Dans les visites de cérémonie (*u*), on la répand à flots sur le visage & les mains des assistans. Au bain, les femmes s'en lavent tout le corps, & leur toilette ne se fait pas sans eau-rose. Ces bosquets de rosiers, entourés quelquefois d'orangers fleuris, produisent un charmant effet pour la vue, & plus délicieux encore pour l'odorat. L'air des environs en est embaumé ; & dans ce climat chaud, sous ce beau ciel, on sent plus vivement encore la volupté de respirer les parfums de la rose, mêlés aux suaves émanations de la fleur d'orange.

Aux trésors d'un sol fertile, le Faïoum joint les avantages de la pêche. Les canaux & le grand lac sont remplis de poissons. On en prend une quantité prodigieuse

(*u*) L'eau-rose de Faïoum a une odeur très-suave qu'elle conserve long-tems. On vend la meilleure quatre livres la bouteille.

prodigieuse que l'on consomme sur les lieux, & que l'on porte au marché des villes voisines. Il n'est pas plus cher qu'à Damiette. Avec un médin (x), un homme en a suffisamment pour se nourrir pendant un jour.

Quand l'hiver souffle la neige & le frimat sur les contrées septentrionales, des troupes innombrables d'oiseaux viennent hiverner sur le lac Mœris & les canaux du Faïoum. Les habitans y prennent abondamment des oies au plumage doré, & d'un goût très-fin, des canards dont la chair est grasse & délicate, des sarcelles, des cygnes dont ils apprêtent la peau pour faire des fourures, & des pélicans remarquables par leur large bec en forme de spatule. Ces derniers, les rois des oiseaux aquatiques, naviguent en familles nombreuses sur la surface du lac Mœris, & la blancheur de leur plumage contraste agréablement avec l'azur foncé des eaux. Les Egyptiens modernes ont conservé un reste de l'antique vénération que l'on avoit pour l'ibis, la grue & la cigogne. Ils ne tendent point pour elles leurs filets, & ces oiseaux se confiant à la clémence des hommes, sont presque apprivoisés.

Qu'il seroit doux pour mon cœur d'avoir à vous peindre un peuple heureux au milieu de cette terre d'abondance! Mais hélas! l'anarchie d'un gouvernement monstrueux, ennemi de l'ordre & des loix, éteint le génie, & semblable à un vent pestilentiel, dépeuple les cités, & dévore les campagnes & leurs habitans. Des hommes, qui, sous un ciel pur, sur un sol fécond, auroient des mœurs douces & aimables, jouiroient des trésors de la nature prodigue & des bienfaits des arts, deviennent barbares, su-

(x) Pièce de cuivre argenté qui vaut cinq liards de notre monnoie.

perstitieux & misérables, sous le joug de vingt-quatre tyrans insatiables, qui s'engraissent de leur substance. L'agriculture languit, & chaque année les sables de la Lybie lui enlèvent une portion de son domaine. Les belles provinces d'Héraclée & d'Arsinoé sont réduites aujourd'hui au tiers de leur étendue, si l'on considère seulement les terres labourables. En rétablissant les digues & les canaux, elles reprendroient leurs anciennes limites, & l'état florissant dont elles jouissoient. Car le climat, la terre, les eaux sont les mêmes. Les hommes seuls & les loix ont changé.

Les villes des crocodiles, d'Hercule, & Ptolemaïs, qui leur servoit de port, sont remplacées par celle du Faïoum, qui, du tems d'Abulfeda, avoit encore une certaine apparence. Voici ce qu'il en dit : » Faïoum, » capitale de la province de ce nom (*y*), possède des » bains publics, des marchés & des collèges, qui » sont sous la discipline des Chafeites & des Mel- » chites (*z*). Le canal de Joseph la divise en deux » parties. Elle est environnée de jardins ". De nos jours, Faïoum n'a qu'une demi-lieue de circuit : elle est située sur la rive orientale du canal. Le reste est détruit. Les collèges ne subsistent plus. Les maisons, bâties de briques durcies au soleil, offrent le triste aspect d'un assemblage de chaumières. Le peuple qui les habite est pauvre & sans énergie. Tous ses arts se réduisent à quelques manufactures de nattes, de tapis grossiers, & à la distillation de l'eau de rose.

Un Cachef gouverne cette ville au nom du Bey du grand Caire. Plusieurs Scheiks arabes, qui possèdent des terres aux environs, composent son conseil : ils se rendent au divan deux ou trois fois par semaine,

---

[y] Abulfeda, description de l'Egypte.

[z] Deux sectes Mahométanes.

ſuivant l'invitation du gouverneur. Leur chef jouit d'une grande conſidération. L'harmonie ne ſauroit règner long-tems parmi les membres de l'adminiſtration. Les guerres toujours renaiſſantes au grand Caire, influent ſur la tranquillité des provinces. Le parti victorieux ôte les gouvernemens & les terres à leurs poſſeſſeurs. Les Arabes dépouillés s'uniſſent aux Bédouins, toujours prêts à favoriſer les mécontens par l'appât du pillage. Ils deſcendent en torrent des montagnes, & portent la déſolation dans les plaines. Les troupes indiſciplinées qu'on envoie contre eux, n'y cauſent pas moins de déſordres. Les laboureurs ſont également pillés par leurs ennemis & leurs défenſeurs. Si les Arabes ſont repouſſés, ils s'enfoncent dans les déſerts chargés de butin. Leur haine contre les Turcs y fermente avec le feu du ſoleil, & lorſqu'ils ſe ſentent aſſez forts, ils reviennent cauſer de nouveaux ravages. Tel eſt le ſort de l'Egypte. Tels ſont les maux qu'entraîne le deſpotiſme.

Permettez-moi, Monſieur, de finir cette lettre par un trait que rapporte Strabon, & qui prouve juſqu'à quel point, les ſoins que l'on prend des animaux les plus cruels, peuvent triompher de leur férocité. « La préfecture d'Arſinoé, dit-il, révère le » crocodile & le regarde comme ſacré. Les prêtres » en conſervent un dans un lac particulier, & le » nomment *Soucos* (*a*). Ils le nourriſſent avec du » pain, de la chair & du vin, qu'ils lui donnent » en préſence des étrangers, que ce ſpectacle ne » manque point d'attirer. Notre hôte, un des per- » ſonnages reſpectables qui nous montroient les cho-

[*a*] Ce mot eſt dérivé du grec. Il paroît que le nom égyptien du crocodile étoit *Chemſah* que lui donne Hérodote, ou peut-être *Themſah*, comme l'appellent les Arabes.

» ses sacrées, nous conduisit après-dîner au lac,
» portant avec lui de petits gâteaux, de la viande
» rôtie, & un vase rempli de vin. Le crocodile ré-
» posoit sur le rivage. Les prêtres s'approchèrent. Un
» d'eux lui ouvrit la gueule, un autre y introduisit
» les gâteaux, la chair & le vin. Après ce repas le
» monstre descendit tranquillement dans l'eau, &
» nagea vers l'autre rive ».

Les Egyptiens honoroient le crocodile, parce qu'il étoit consacré à Typhon, mauvais génie dont ils rédoutoient la fureur. Ils croyoient pouvoir calmer son indignation, & détourner les calamités dont il les affligeoit, en honorant un animal qui étoit son image symbolique. L'empressement avec lequel les habitans des Célèbes recherchent aujourd'hui ce monstre, le nom de *Sudara* (b), ou de frère, qu'ils lui donnent, la nourriture qu'ils lui portent, doivent aussi avoir quelque fondement dans l'ancien culte de leur pays.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE IV.

A M. L. M.

Voyage dans le désert, du côté de la mer rouge.

Au grand Caire.

CONTINUONS, Monsieur, notre route. En rentrant dans le Nil par le canal de Bouch, nous laissons derrière nous Maïdoum, où l'on remarque la pyramide

(b) Voyage de Cook. Mr. Bank rapporte des faits curieux sur la vénération des habitans des Célèbes pour le crocodile.

la plus méridionale de l'Egypte, plusieurs îles avec des hameaux, & les ruines d'Aphroditopolis, qui étoit située sur la rive orientale dans l'emplacement d'Atfih.

Le canal que nous quittons, versoit autrefois ses eaux dans le fleuve pendant six mois. Aujourd'hui il les porte toute l'année au lac Mœris, qui n'en reçoit plus une assez grande quantité par le canal de Joseph, à moitié comblé, pour les rendre au Nil.

Bouch n'offre rien de remarquable. Les maisons y sont bâties de briques, & les toits s'élèvent en forme de colombier. Les Egyptiens habitent le rez-de-chaussée, & les pigeons le premier étage. Cet usage s'observe dans le reste de la Thébaïde. De loin ces maisons ont quelqu'apparence. En y entrant, on reconnoît par-tout les signes de la misère au milieu de l'abondance d'une riche contrée.

Pendant plusieurs lieues, la chaîne de montagnes qui borne le fleuve à l'orient, s'en approche de très-près, & ne laisse qu'une petite étendue de pays propre à l'agriculture. Cette bande de terre, qui se prolonge au pied des rochers stériles, est entrecoupée de villages, entourés de bosquets, de moissons, de légumes & d'arbres fruitiers. C'est la nature parée de ses trésors à la porte du désert.

En remontant, on rencontre à l'occident du Nil, Benisouef. Cette ville a une demi-lieue de circuit. Les mosquées, les hauts minarets, qu'on découvre à travers les sommets des arbres, offrent un coup-d'œil agréable; mais les autres édifices ne sont que des mâsures de terre ou de briques, bâties sans élégance & sans goût. Toute l'industrie des habitans se borne à une manufacture de gros tapis; tout leur commerce, à la vente des productions de leur sol. Benisouef est la résidence d'un Bey, qui, ainsi que les autres gouverneurs de l'Egypte, lève à main armée

des tributs arbitraires. Pendant plusieurs mois de l'année, il campe avec ses soldats auprès des villages de sa domination. Lorsqu'il a épuisé la subsistance des laboureurs, & qu'il a arraché, soit par crainte, soit par violence, le fruit de leurs travaux, il va près d'un autre bourg exiger de pareilles contributions. Je ne puis vous peindre toutes les vexations qu'exercent ces tyrans. Les troupes qu'ils commandent sont entièrement composées de brigands, que des crimes ont bannis de leur patrie. La pitié, tous les sentimens de la nature sont éteints dans leur cœur. Pour vous en donner une idée, je ne vous citerai qu'un seul trait, dont Mr. le Comte d'Antragues, qui vient de quitter ce pays, a été témoin. Son bateau s'étoit arrêté près d'un village du Delta. Un des exacteurs entra dans la cabane d'une pauvre femme qui avoit plusieurs enfans: il la pressoit de payer la taxe imposée par le Bey. Elle lui répresenta sa misère, & lui dit qu'elle ne possédoit qu'une natte & quelques vases de terre. Il chercha par-tout, & ayant trouvé un sac de riz, il se disposoit à l'emporter. Elle le conjura de le laisser, l'assurant que c'étoit toute sa subsistance. Voulez-vous donc faire mourir de faim, moi, cet enfant que j'allaite, & toute ma famille? Le barbare, sans être ému de ces tendres paroles, & des larmes qu'il faisoit répandre, prit le sac de riz. Alors la malheureuse mère, livrée au désespoir, arracha le fils qu'elle pressoit contre son sein, & le lançant avec force, l'écrasa contre terre. Tiens, monstre, tu répondras de son sang. Après cette affreuse action, ses larmes se séchèrent tout-à-coup, & elle demeura immobile comme une statue. Le soldat féroce s'en alla avec sa proie, sans paroître attendri. Tel est le sort du peuple d'Egypte.

On voit en face de Benisouef le village de Baïad,

habité en partie par des Cophtes. C'eſt d'ici qu'on ſe rend aux monaſtères de Saint Antoine & de Saint Paul, ſitués dans le mont de Colzoum. Comme ces lieux ſauvages méritent l'attention des naturaliſtes, je vais vous en offrir un tableau rapide. Il vous donnera quelque connoiſſance des déſerts qui s'étendent entre le Nil & la Mer rouge.

A deux lieues au nord de Baïad, on entre dans une valée étroite, formée par Gebel Gebeï, le mont de la citerne, & Hajar Mouſſoum, la pierre marquée. Cette gorge conduit à une plaine ſabloneuſe, appellée *Elbakara* la vache. Le mont Kaleil, ou du bien-aimé, la termine à l'orient. Elle a ſept à huit lieues de largeur, & beaucoup plus du nord au midi. Cette étendue ne préſente aux regards qu'un ſable ſtérile. On rencontre ſeulement dans les enfoncemens des rochers, & ſur le bord des torrens d'hiver, un peu de verdure, des acacias qui produiſent la gomme arabique, le ſéné, du bois de ſcorpion, dont la racine tortueuſe eſt renommée contre la piqûre de cet inſecte, & quelques autres plantes. Les autruches, les chamois, les gazelles & les tigres, qui leur font une guerre continuelle, habitent les antres des rochers, & bondiſſent à travers ces ſables, où ils trouvent à peine quelques brins d'herbe. On y rencontre des cailloux de diverſes couleurs, rouges, gris, noirs, bleus, & tous d'un grain extrêmement fin; leur ſurface expoſée à l'air eſt ondée & raboteuſe : celle qui repoſe ſur le ſable eſt polie & brillante. Sans doute que le naturaliſte attentif trouveroit dans les fentes des rochers, & le lit des torrens, des pierres précieuſes, & ſurtout des émeraudes, autrefois communes en Egypte. Arrivé au pied du mont Kaleil, on apperçoit des ſources d'eau ſaumâtre que la ſoif rend potables.

Les bêtes féroces, les hommes mêmes n'en ont point d'autre pour se désaltérer. Un petit nombre de dattiers les entoure. On voit, au-dessus, des grottes d'hermites que la ferveur des premiers siècles du christianisme avoit conduits dans cette solitude affreuse.

Après avoir gravi le mont Kaleil, on descend dans la plaine d'Elaraba, ou des charriots. Elle n'est ni moins stérile, ni moins brûlante que la première. Des sables arides en couvrent la surface; des rochers brûlés l'environnent; quelques torrens d'hiver la traversent; le soleil y dévore toutes les substances végétales; mais en même-tems qu'il ôte la vie aux plantes & aux arbres, il mûrit dans les flancs des montagnes les pierres les plus rares. On voit vers le nord de cette plaine trois carrières de marbres, rouge, blanc, noir. Des blocs à moitié coupés dans le rocher, d'autres répandus à l'entour annoncent les travaux des hommes.

C'étoit-là que les Pharaons faisoient tailler ces pierres dures & polies, dont ils formoient le revêtement & les canaux de leurs superbes mausolées. On les voituroit sur des chars jusqu'au Nil, & des radeaux les conduisoient au pied des pyramides (*c*). Au midi de ces carrières on en trouve une autre de beau granit, où l'on a fait de grands travaux. Un réservoir d'eau creusé à peu de distance, servoit aux besoins des travailleurs; plus loin sont des grottes de solitaires, qui dans le monde entier n'auroient pu

---

[c] Hérodote, Diodore de Sicile & Pline disent que les marbres qui servirent au revêtement des pyramides, & à la construction des canaux, furent tirés des montagnes d'Arabie. Mais comme toute la partie orientale de l'Egypte, entre le Nil & la Mer rouge, se nommoit l'*Arabie*, on a lieu de croire que les carrières dont nous parlons fournirent ces belles pierres. La plaine fut nommée *Elaraba*, les chariots, à cause de la quantité de voitures qu'on employoit au transport de ces masses énormes.

choisir un séjour plus sauvage, & où ils fussent plus éloignés du commerce des humains.

Lorsque l'on a franchi une partie du mont Colzoum, on arrive au monastère de Saint Antoine : il n'a point de porte; on y entre par une fenêtre où les religieux enlèvent les voyageurs à l'aide d'une poulie. Ces précautions sont nécessaires pour se mettre à l'abri du pillage des Arabes. Une muraille haute & épaisse d'un quart de lieue de circuit, en forme l'enceinte. Un grand jardin où l'on cultive divers arbres fruitiers, en occupe une partie. On voit dans l'autre, les cellules des moines & une petite église où ils célèbrent l'office divin. Un canal qui reçoit les eaux des montagnes les porte dans le monastère. Quoique un peu salées, elles servent aux besoins de la vie, & à la croissance des légumes & des fruits. Les religieux Cophtes qui l'habitent s'y livrent aux pratiques d'une austère pénitence. Ils observent un jeûne continuel, & ne boivent de vin qu'aux quatre grandes fêtes de l'année. Une pâte assaisonnée avec l'huile de sésame, du poisson salé, du miel, & les productions de leur jardin composent leur nourriture. Le schisme a corrompu la pureté de leur doctrine, & leur entêtement pour les erreurs du monothélisme est extrême. Cependant ils croyent avoir un empire absolu sur les démons, les serpens & les bêtes féroces. Leur supérieur, lorsque le père Sicard alla les visiter, travailloit à la pierre philosophale. Au sein de l'abnégation de tous les biens que procure la vie sociale, il s'occupoit à la recherche de l'or.

Ces religieux conservent une grande vénération pour la grotte de Saint Antoine; c'est un réduit obscur, creusé dans la montagne, où ce père de la vie monastique vivoit comme dans un tombeau, environné des ombres & des déserts. Une pierre d'une lieue

de diamètre, haute & escarpée, sépare ce couvent de celui de Saint Paul. L'impossibilité de la franchir, oblige de faire un circuit autour de la montagne, & il faut deux jours pour y arriver. Ce monastère construit sur le côté oriental du mont Colzoum, est pareillement habité par des religieux Cophtes, aussi misérables, aussi pieux & aussi ignorans que les premiers.

Assis au sommet de Colzoum, on a sous ses pieds la Mer rouge; on découvre dans le lointain l'extrémité vers laquelle le chef des Israélites passa avec tout son peuple, à travers les flots suspendus, & au sud-est les monts fameux d'Oreb & de Sinaï, où il reçut les tables de la loi.

L'aspect de ces lieux porte aux graves méditations. On contemple autour de soi les pays où sont nées les grandes religions qui ont tour-à-tour régné sur la terre. Celle des Egyptiens ne subsiste plus. La Juive n'est point éteinte, malgré les opprobres d'un peuple réprouvé. La Chrétienne & la Mahométane fleurissent d'un bout à l'autre de l'univers. Combien les pays, les montagnes, la mer que je contemple de cette élévation, ont été féconds en merveilles! l'histoire des nations en est remplie, & les peuples Barbares de ces contrées en conservent encore la mémoire.

Descendons du mont Colzoum, & approchons-nous de la Mer rouge. Ses rivages sont couverts de coquillages sans nombre, dont la beauté, la forme, les couleurs attirent tour-à-tour les regards. Au milieu de cette variété on est embarrassé du choix. Les plantes marines tapissent les rochers; les coraux remplissent les eaux; les uns sont blancs, d'autres rouges comme l'écarlate. Joignez à ces objets curieux les marbres divers des montagnes, les mines précieuses qu'elles renferment, les plantes qui croisent le long des torrens, les cailloux rares dont les sables sont parsemés,

& vous avouerez, Monsieur, que toutes ces richesses mériteroient bien l'attention d'un naturaliste. A la vérité il faut en acheter la connoissance par tant de fatigues & de périls, il faut être si long-tems exposé au pillage des Arabes, & aux feux dévorans du soleil, que l'on ne doit pas être surpris, si aucun savant n'a encore osé parcourir ses déserts. Quittons-les, Monsieur, & retournons au Nil, dont les bords sont délicieux après un pareil voyage.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE V.

A M. L. M.

Route depuis Baïad jusqu'à Achmounain.

Au grand Caire.

LE vent du nord qui souffle, nous invite, Monsieur, à poursuivre notre voyage. Un des avantages de la situation de l'Egypte, est de jouir pendant plus de neuf mois de ce vent salutaire. Outre qu'il y tempère l'excès des chaleurs, qu'il dissipe les vapeurs malfaisantes, qu'il porte dans l'Abyssinie les nuages dont la résolution en pluies forme chaque année la croissance du Nil; il sert encore à faire remonter les bateaux contre la rapidité du courant. Profitons de son souffle favorable, & voguons vers la haute Thébaïde. Assis sur le pont de notre bateau, portés sur les eaux qui coulent à pleines rives, nous dominons sur les campagnes des environs, & à chaque instant un nouveau spectacle se déploie devant nous. Déja les minarets de Benisouef se perdent dans l'horizon. D'autres vil-

lages s'offrent à nos regards. Ici Berangieh ſe cache ſous l'ombre des dattiers. Sur l'autre rive, Abou Ennour paroît au pied des montagnes. Plus loin Bébé, où les Cophtes conſervent les reliques de Saint George, s'embellit de la richeſſe des moiſſons qui l'entourent, car il n'offre que des chaumières avec une petite moſquée. On voit à l'orient le commencement de Gebal Etteir (*d*), le mont des oiſeaux. Il doit ſon nom à la multitude de milans, d'éperviers, d'aigles, de poules de pharaon & de cormorans qui s'y repoſent pour ſe précipiter ſur leur proie. Les tourterelles & les petits oiſeaux peuplent les bois qui bordent le pied des rochers. Les troupes d'ibis, de grues, de cignes & de cygognes, deſcendent le long des rivages & couvrent le Nil pendant l'hiver. Les volées de pigeons obſcurciſſent les airs. Ils ſont plus nombreux en Egypte qu'en aucun autre pays de la terre. Les hameaux & les villes forment de vaſtes colombiers. On ramaſſe leur fiente avec grand ſoin, pour en fumer les melonières.

Le bourg de Fechné, nommé *Fenchi* du tems des Grecs, borde la rive occidentale. La grande île ſituée vis-à-vis, élève au-deſſus des flots ſa tête verdoyante. Les légumes divers, les concombres, les melons excellens la couvrent en partie. Abou Gugé, où les Cophtes ont un couvent, n'en eſt pas éloigné. Scherouné s'étend au pied du mont des oiſeaux. Des Arabes indépendans habitent cette côte. Ils pillent les bateaux qu'ils peuvent ſurprendre, & lorſqu'on envoie des troupes contre eux, ils s'enfoncent dans les déſerts dont ils connoiſſent les ſources, & où les Turcs n'oſent les pourſuivre. Quant l'orage eſt paſſé, ils reviennent à main armée reprendre leurs

---

[*d*] Les oiſeaux de proie ſont très-nombreux & très-variés en Egypte, parce qu'on ne les tue point, & qu'ils y trouvent une nourriture abondante; les petits oiſeaux y ſont plus rares.

possessions. Le voyageur doit toujours être sûr ses gardes, marcher armé, faire sentinelle, tirer de tems en tems des coups de fusil pendant la nuit, & ne point laisser approcher un bateau du sien, autrement il court risque d'être volé & massacré.

Les yeux se détournent naturellement de la rive orientale bordée de roches stériles pour se reposer sur les campagnes fécondes qui sont à l'occident. La terre y est cultivée jusqu'au bord du fleuve. L'île de Sohra contient un hameau dont la position est charmante. Il est placé parmi les arbres, au milieu des moissons, de la verdure & des eaux. Quelles riantes habitations un peuple policé pourroit former dans les îles du Nil ! Le curieux y rassembleroit les arbres de tous les climats chauds. Il y planteroit des bois d'orangers, de myrthes, de grenadiers, de rosiers. Le jasmin d'Arabie, les arbrisseaux odorans, les magnolia de l'Amérique y croîtroient à merveille. L'ananas parfumé, la banane, l'orange, les fruits les plus excellens le payeroient de ses soins. Entouré des arts, & de la nature qu'il auroit embellie, il couleroit des jours heureux sous l'ombrage des bosquets enchantés. Ce ne sont, Monsieur, que des souhaits jettés dans le vague de l'avenir, mais laissez-moi la consolation de penser qu'ils se réaliseront un jour.

Nous arrivons au port de Minieh, ville assez considérable. Elle est jolie, peuplée & commerçante. Un Cachef y fait sa résidence. On y a établi une douane, & les bateaux qui descendent du Saïd sont obligés d'y aborder, & de payer un droit suivant les marchandises qu'ils apportent. On y trouve des colonnes renversées, & des restes d'anciens édifices. On peut croire que ce sont les débris de *Cynopolis* (*e*), que

[*e*] La ville des chiens.

Strabon & Ptolémée placent au-dessus de Fenchi. Les habitans de cette ville avoient une grande vénération pour le chien. Les prêtres en nourrissoient un avec des mets sacrés en l'honneur d'Anubis, compagnon & gardien d'Osiris (*f*). Strabon marque Oxyrinchus à quelque distance de Cynopolis, dans l'intérieur des terres. Des marbres épars, des monceaux de décombres placés à l'entour de Behnese sur le canal de Joseph déterminent la position de cette ville ancienne (*g*), où le poisson nommé par les Grecs *Oxyrinchus*, étoit regardé comme sacré.

Cette longue plaine qui s'étend entre le Nil & Bahr Iouseph est d'une grande beauté. Le bled, l'orge, le lin, les fêves, semés dans des champs entourés de ruisseaux, y croissent abondamment. Le dourra, les cannes à sucre s'y élèvent à une grande hauteur. Toutes les plantes sont vigoureuses & remplie de suc; tous les arbres sont chargés de fruits. Le tableau de l'abondance y recrée sans cesse la vue; mais il est défiguré par l'aspect du laboureur, couvert de haillons, & des huttes de terre où il s'enferme tristement, après avoir arrosé de sueurs la riche moisson qu'il ne recueille pas pour lui. Il est donc bien vrai que les loix sages font plus pour le bonheur des peuples, que tous les trésors de la nature.

Le village de Gérabié, est placé en face de Minieh. On voit plus haut le bourg de Saouadi. C'est ici que commencent les grottes de la Thébaïde, fameuses par l'austérité des Anachorètes qui s'y retirèrent dans les premiers siècles de l'église. Elles s'é-

---

(*f*) Strabon, liv. 17.

(*g*) Mr. Pokoke marque Oxyrinchus dans le lieu qu'occupe Girgé. Cette position ne me paroît pas exacte, puisque Strabon dit positivement qu'Oxyrinchus n'étoit pas sur le bord du Nil, mais dans l'intérieur des terres.

tendent l'espace de vingt-lieues jusques vis-à-vis Manfelout. Ce sont des carrières creusées par les Egyptiens, & les hiéroglyphes qu'on y remarque, mettent le sceau à leur antiquité.

Une forêt de dattiers commence au-dessus de Saouadi, & descend jusqu'au bord du fleuve. L'île de Sohra n'en est pas éloignée. Les villages se suivent à peu de distance. Leur continuité, la variété de leurs aspects, le nombre de leurs habitans, rendent les paysages très-vivans & très-diversifiés. On distingue près de Rodda, l'ouverture de l'une des branches de Bahr Iouseph : l'autre se voit plus haut au village de Tarout Echcherif. Mr. Norden n'a marqué que la première, & le père Sicard que la seconde; l'une & l'autre subsistent.

En descendant le canal de Rodda, dont les rives sont charmantes, on entre dans le grand lit de Bahr Iouseph sur le bord duquel se trouve le village d'Abousir. A une lieue au midi, on traverse les ruines d'une ville ancienne, des débris de laquelle le bourg de Babain s'est enrichi. A quelque distance de-là un monument curieux fixe les regards. C'est un rocher uni à la pointe du ciseau, dans l'épaisseur duquel on a taillé une grotte de cinquante pieds de diamètre & de six de profondeur. Le fond représente un sacrifice offert au soleil. Cet astre y est sculpté en demi-relief. A droite, deux prêtres coiffés de bonnets pointus levent vers lui leurs bras, & touchent des doigts l'extrémité des rayons. Derrière eux, deux enfans coiffés de la même manière tiennent dans leurs mains des coupes remplies, destinées aux libations. Trois buchers soutenus par sept vases avec des anses, & placés au-dessous du soleil, portent au sommet des agneaux égorgés. A gauche, on reconnoît deux jeunes filles attachées seulement à la pierre par les

pieds & le dos. Les Arabes leur ont abattu la tête & les ont défigurées à coups de lance. Divers hiéroglyphes composent sans doute l'histoire de ce sacrifice que je crois offert à Jupiter Ammon, divinité symbolique, par laquelle les anciens Egyptiens désignoient le soleil entrant dans le signe du bélier. Cet animal lui étoit consacré, & on célébroit dans cette circonstance, le commencement de l'année astronomique, & le renouvellement de la lumière. Ce monument, taillé dans une pierre dure, doit passer à la dernière postérité.

Proche de Babain est Touna (h). On suit entre ce village & celui d'Abousir les débris d'un ancien aqueduc de brique, qui portoit les eaux aux pieds des montagnes. En côtoyant les bords de Bahr Iouseph, on arrive à Tarout Echcherif, où ce grand canal a sa principale ouverture. Melaoui en est éloignée de trois lieues vers le nord. C'est une jolie ville située dans une plaine fertile. Il s'y tient un marché considérable. Toutes les denrées s'y trouvent en abondance & à très-bas prix. Melaoui & plusieurs villages qui l'entourent, composent une petite principauté qui a été donnée autrefois à la Mecque. L'Emir Hajj, ou le Prince de la caravane, a le droit d'y envoyer un Sardar (i) pour la gouverner. Celui-ci fait passer au grand Caire, les tributs considérables en grains qu'il tire des habitans, & l'Emir Hajj les porte au Chérif de la Mecque.

Le village d'Achmounain, à quatre milles au nord de

(h) Cette ville est celle que Strabon appelle *Tanis* la supérieure, & près de laquelle il marque le cours du grand canal. Elle possède les restes d'un temple du soleil.

(i) *Sardar* signifie gouverneur & général d'armée; celui qui est revêtu de ce titre réunit le pouvoir civil & militaire.

de Melaoui, eſt remarquable par les ruines magnifiques qu'il poſsède. Parmi les monceaux de décombres qui l'environnent, on admire un portique ſuperbe que le tems n'a point endommagé. Il a cinq pieds de long, ſur vingt-cinq de large, & eſt ſoutenu par douze colonnes, qui n'ont, pour chapiteau, qu'un ſimple cordon. Chacune d'elles eſt compoſée de trois blocs de granit, qui forment enſemble ſoixante pieds d'élévation, ſur vingt-quatre de circonférence. Le bloc qui repoſe ſur la baſe eſt ſimplement arrondi, & chargé d'hiéroglyphes, dont la ligne commence par une pyramide. Les deux autres ſont cannelés. Les colonnes ſont eſpacées de dix pieds, excepté les deux du milieu qui, ſervant d'entrée, laiſſent entre elles un intervalle de quinze pieds. Dix pierres énormes couvrent toute l'étendue du portique. Elles ſont ſurmontées d'un double rang. Les deux du milieu qui s'élèvent en forme de fronton, ſurpaſſent les autres par leur grandeur & leur épaiſſeur. On reſte dans l'étonnement à la vue de ces quartiers de rochers que l'art des hommes a pu élever à ſoixante pieds de haut. La friſe qui règne à l'entour, eſt chargée d'hiéroglyphes bien ſculptés. On y voit des figures d'oiſeaux, d'inſectes, des hommes aſſis, auxquels d'autres ſemblent préſenter des offrandes, & diverſes ſortes d'animaux. C'eſt probablement l'hiſtoire du tems, du lieu, & du dieu en l'honneur duquel on éleva ce monument. Le portique étoit peint en rouge & en bleu. Ces couleurs ſont effacées en pluſieurs endroits; mais le deſſous de l'architrave qui entoure la colonnade, a conſervé une couleur d'or d'une vivacité ſurprenante. Il en eſt de même du plafond, où les étoiles d'or brillent ſur un ciel d'azur d'un éclat éblouiſſant. Ce monument conſtruit avant la conquête des Perſes, n'a point l'élégance ni la

pureté de l'architecture grecque; mais sa solidité qui paroît indestructible, sa simplicité imposante, & sa majesté forcent à l'admiration. Que doit-on penser du temple ou du palais dont il annonçoit l'entrée? Je vous avouerai, Monsieur, que l'on est bien surpris de trouver au milieu des chaumières turcques & arabes, des édifices qui semblent l'ouvrage des génies. Leur vétusté ajoute encore à leur prix. Échappés aux ravages des conquérans destructeurs, marqués de l'empreinte des siècles, ils imposent une sorte de vénération au voyageur qui les contemple. Les Egyptiens modernes voyent avec indifférence ces beaux restes d'antiquité, & les laissent subsister, parce qu'il leur en coûteroit trop pour les détruire. La superstition & l'ignorance leur font croire qu'ils renferment des trésors; aussi ne permettent-ils point aux étrangers d'en lever un plan fidèle. En les dessinant, on s'expose à perdre la vie. Je vous rapporterai à ce sujet ce qui arriva au père Sicard pendant qu'il admiroit la beauté du portique d'Achmounain. " N'allume
» pas ton encensoir, lui dit gravement l'Arabe qui
» le conduisoit, de peur que nous ne soyions sur-
» pris sur le fait, & qu'il ne nous arrive malheur.
» — Que veux-tu dire? je n'ai ni encensoir, ni feu,
» ni encens. — Tu te moques; un étranger comme
» toi ne vient point ici par pure curiosité. — Et
» pourquoi donc? — Je sais que tu connois par ta
» science l'endroit où est caché le grand coffre plein
» d'or que nos pères nous ont laissé. Si l'on voyoit
» ton encensoir, l'on croiroit bientôt que tu serois
» venu ici pour ouvrir notre coffre par la vertu de
» tes paroles magiques, & enlever notre trésor ".

Telle est, Monsieur, l'opinion générale des Egyptiens modernes, au sujet des Européens. Ils les regardent tous comme des magiciens, & s'imaginent

qu'en prenant seulement les dimensions de leurs antiquités, ils sont en état d'enlever leurs trésors. Aussi ne les voient-ils point écrire ou dessiner sans inquiétude, & ils les en empêchent de tout leur pouvoir.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE VI.

A M. L. M.

Description du pays depuis Achmounain jusqu'à Achmim.

Au grand Caire.

QUITTONS, Monsieur, le portique d'Achmounain, & traversons le Nil pour visiter les restes d'Antinoé. Voici ce qu'en dit Abulfeda (k): " Ensiné » (c'est le nom que lui donnent les Arabes) renfermè des ruines remarquables d'anciens monu» mens. Elle est située vers le milieu du Saïd, à » l'orient du Nil, & dépend de la province d'Ach» mounain qui se trouve de l'autre côté. C'est une » ville ancienne, ajoute le géographe de Nubie, » entourée de campagnes bien cultivées, qui abon» dent en fruits & en moissons. On la nomme vul» gairement la ville des Mages (l), parce que c'est » de-là que Pharaon les fit venir à sa cour ".

[k] Abulfeda, description de l'Egypte.

[l] Antinoé étoit bâtie près des ruines d'Abydus, où les Egyptiens révéroient l'oracle du dieu Besa. Cet oracle, un des plus anciens de l'Egypte, étoit encore fameux du tems de l'Empereur Constance. Ammien Marcellin, liv. 19, dit que tous les peuples des environs alloient le consulter, & se rassembloient à certaine époque pour célébrer des fêtes en son honneur. Voilà pourquoi les Arabes appelloient Antinoé, située près d'Abydus, la ville des Mages.

J'ajouterai, Monsieur, des détails à ceux de ces géographes, afin de vous faire connoître l'état présent des lieux. Adrien, chez qui des vices honteux ternissoient l'éclat des plus brillantes qualités, ayant perdu Antinoüs, son favori, dans un voyage en Egypte, voulut élever à sa mémoire un monument durable. Il fonda une ville de son nom; il en traça le plan sur un terrein uni, & la fit bâtir avec une magnificence royale. Elle avoit une demi-lieue de circuit; deux rues principales de quarante-cinq pieds de largeur, qui se coupoient au milieu à angles droits, la traversoient dans son étendue. Les latérales étoient plus étroites, mais également tirées au cordeau. Les deux grandes aboutissoient à quatre portes, dont quelques-unes subsistent encore: la plus belle a trois entrées voûtées; celle du milieu s'élève de quarante pieds sur vingt-deux de largeur & vingt d'épaisseur; les deux autres sont plus petites. Les façades de cet édifice sont ornées chacune de quatre pilastres en bas relief, dont les chapiteaux à feuilles d'acanthe ont une saillie considérable. Huit colonnes corinthiennes environnoient cette belle porte, & en égaloient la hauteur. Une seule est échappée aux ravages du tems & des hommes. Les autres sont ou tronquées, ou détruites; mais les piédestaux demeurent en leur entier. Outre cet édifice, dans plusieurs quartiers de la ville on voit des monceaux de décombres, des débris de corniche, des entablemens, qui annoncent des temples ou des palais détruits. Si l'on en peut juger par les piédestaux, espacés dans la longueur des rues; elles étoient bordées d'une colonnade qui formoient un portique de chaque côté, & permettoit aux habitans de marcher à l'abri du soleil. Cette architecture devoit former un coup-d'œil charmant. Outre ces embellissemens, une des places étoit ornée

de quatre grandes colonnes d'ordre corinthien : trois ont péri ; les bases seules subsistent. La quatrième est parfaitement bien conservée ; elle a environ cinquante pieds d'élévation. Le fût est composé de plusieurs pierres. On a sculpté sur la première un ornement à feuilles de chêne. On lit sur le piédestal une inscription grecque à moitié effacée (*m*), qui la dédie à l'Empereur Alexandre Sévère. Le Sénat d'Alexandrie, comblé de ses bienfaits, lui avoit déja érigé la fameuse colonne dont je vous ai tant parlé ; il éleva ces quatre autres en son honneur, après ses triomphes sur les Perses ; car le feuillage de chêne qui couronne le bas de celle qui subsiste, étoit chez les Romains un signe de victoire. Tels sont, Monsieur, les monumens les mieux conservés que l'on remarque parmi les ruines d'Antinoé. Quand les inscriptions, & les témoignages des historiens ne feroient pas connoître le fondateur de cette ville, les voûtes des portes (*n*), les chapiteaux des colonnes, le défaut des hiéroglyphes diroient que ce n'est point l'ouvrage des Egyptiens. On y admire ce goût, cette élégance que les Romains apprirent des Grecs ; mais on n'y remarque point cette majesté, cette solidité, cette grandeur merveilleuse que le peuple d'Egypte savoit imprimer à ses monumens, & que les autres nations n'ont pu atteindre. Les restes d'Antinoé, malgré leur magnificence, sont bien petits auprès du

[*m*] Cette inscription commence par ces mots : *A la prospérité de l'Empereur César, Marc-Aurèle Sévère, Alexandre, pieux, heureux... Aurelius étant Préfet des nouveaux Grecs d'Antinoé, &c.* On la lit sur deux des piédestaux ; elle est presque effacée sur les deux autres. Voyez le père Sicard, lettres édifiantes qui rapporte cette inscription en grec.

[*n*] Dans tous les monumens qui nous restent de l'ancienne Egypte, on ne voit ni voûte ni colonne d'aucuns des ordres de la Grèce ; mais des pierres d'une grandeur étonnante chargées d'hiéroglyphes.

portique d'Achmounain, quoiqu'il soit au moins de quinze cens ans plus ancien.

Près de cette ville sont les débris de l'antique Abydus, où l'on alloit consulter l'oracle du Dieu Besa. Un couvent de Dervich, nommé *Cheik Abadé*, en occupe la place. Sur la fin du quatrième siècle, Antinoé étoit peuplée de chrétiens. Pallade assure qu'on y comptoit douze couvens de vierges, & beaucoup d'autres habités par des moines. C'est peut-être à ce nombre prodigieux de célibataires dans l'enceinte d'une petite ville qu'on doit en attribuer la ruine.

On trouve encore dans les environs plusieurs monastères Cophtes, dont les religieux croupissent dans la misère & l'ignorance. Les plaines fécondes qui, au rapport du géographe de Nubie, environnoient Ensiné, ont disparus avec leurs habitans, & les sables & le désert en ont pris la place.

Rembarquons-nous, Monsieur, & remontons le grand fleuve. Voyez dans la montagne du côté de l'orient, cette suite de grottes, habitées autrefois par des pieux anachorètes. L'histoire de l'Eglise a célébré leur abstinence : les fruits, le pain & l'eau composoient leur nourriture. Cette vie austère & contemplative est moins étonnante dans un climat chaud, où la tempérance dans le boire & le manger est un besoin, & la contemplation une jouissance. De leurs cellules ils découvroient le Nil, les ombrages, les moissons, & cette foule de bateaux qui y naviguent jour & nuit. Ce qui doit surprendre, c'est qu'ils ayent eu le courage de demeurer, toute leur vie, oisifs au milieu du mouvement perpétuel dont ils avoient sans cesse le spectacle sous les yeux. Ces grottes s'étendent jusqu'à Manfelout. Cette petite ville placée à l'occident au milieu d'une campagne fertile, est gouvernée par un Cachef. Les Turcs y ont diverses mosquées,

On découvre à l'opposé un couvent Cophte, où l'on monte à l'aide d'une poulie. Les religieux sont obligés d'user de ces précautions contre l'avidité des Arabes.

Le bourg de Salaem s'annonce de loin par ses hauts colombiers de forme carrée. Un peu plus haut on côtoie une longue île, & l'on entre dans un tournant du Nil qui conduit à Siout (o). Cette ville est grande, bien bâtie, & fort peuplée. On y a creusé un lac dont les eaux servent à l'arrosement des terres. Ses jardins sont remplis de légumes & d'arbres fruitiers. Sa situation sur une éminence artificielle nous enseigne qu'elle occupe l'emplacement d'une ville ancienne. Aussi y reconnoît-on les vestiges de Lycopolis, où le loup étoit regardé comme un animal sacré.

Aboutig se trouve du même côté, à une demi-lieue du fleuve. C'est une petite ville fort riante. Elle remplace Abotis, dont parle Etienne de Bysance. Les Turcs y cultivent encore, comme au tems d'Abulféda (p), le pavôt dont ils font l'opium. Les gens riches en prennent avec délices pour se procurer des visions agréables. Le peuple se contente d'avaler à jeun de petites boules faites de la feuille du chanvre hâchée, qui produisent les mêmes effets. Un Emir gouverne Aboutig. Le joug de ces Princes arabes est moins pésant que celui des Beys. Sous leur empire les peuples jouissent de plus de tranquillité, & sont moins exposés aux ravages des troupes indisciplinées du Caire; souvent même on trouve dans ces vieillards la justice impartiale, l'humanité, la bonté tou-

---

[o] Mr. Pokoke croit que Siout est la même qu'Antéopolis. Il se trompe: Antéopolis est marquée plus haut par Ptolémée, & sur l'autre rive.

Strabon, liv. 17, place Lycopolis au-dessus du canal qui va se jetter dans le lac de Tanis. C'est une faute de copiste, il faut lire dans le lac de Mœris.

[p] Abulfeda, description de l'Egypte.

chante avec lesquelles les anciens patriarches gouvernoient leur famille.

Le bourg de Settefé, au-dessus d'Aboutig, répréſente la petite ville d'Apollon. Il est situé dans l'intérieur des terres, & habité en partie par des Cophtes. Pendant les voyages du père Sicard, on y forma contre lui une accusation bien singulière (*q*). Deux chrétiens du pays vinrent trouver le gouverneur, & lui dirent que cet étranger se préparoit à clouer les bords du Nil avec des clous magiques, & à détourner l'inondation par ses enchantemens. Cette déclaration embarrassa fort le Prince arabe. Il alloit faire arrêter le savant missionnaire, si un Janissaire qui avoit voyagé avec lui, n'eût répondu de sa personne, & soutenu que les Cophtes étoient des calomniateurs. Ce trait suffit, Monsieur, pour donner une idée de l'ignorance & de la superstition des Egyptiens modernes.

Parmi les villages nombreux qui bordent le Nil, on remarque Thémé, gouverné par un Cachef, & vis-à-vis une grande île dont l'aspect est charmant. De l'autre côté, Silin, anciennement Selinon, se cache au pied des montagnes. Kau Elkebire n'offre plus qu'un bourg misérable bâti sur les débris d'Anteopolis. Cette ville possédoit le temple magnifique que les Egyptiens, au rapport de Diodore de Sicile, élevèrent en l'honneur d'Antée, qui fut vaincu par Hercule. Il n'en reste que le portique, soutenu par de grosses colonnes, & couvert de grandes pierres. On en distingue une qui a trente pieds de long sur cinq de largeur. Le plafond peint d'or & d'azur, a conservé la vivacité de ses couleurs. Les Turcs en ont fait une étable où ils rassemblent leurs troupeaux. Aussi

[*q*] Lettres édifiantes.

ce magnifique portique eſt-il rempli d'ordures. Tel eſt le prix qu'ils attachent aux plus beaux ouvrages de l'antiquité.

Sur la rive orientale on rencontre de ſuite les villages de Coum elarab, de Mechta, & de Chahtoura, en face de Zeîn Eddin. Un bras du Nil enferme le bourg de Tatha gouverné par un Cachef. Rien n'eſt plus agréable que les plaines des environs, plus frais que leur verdure, plus riche que leurs moiſſons. Elles doivent ces avantages aux eaux du fleuve qui les environnent. On ne pouvoit mieux placer la ville de Vénus dont Tatha couvre les ruines. On côtoie au-deſſus de Tatha l'île de Chandouil, & l'on découvre enſuite au bord de l'horizon les hauts minarets d'Achmim.

» Achmin, dit Abulfeda, eſt une grande ville de » la haute Egypte ſituée ſur la rive orientale du Nil. » On y admire un temple comparable aux plus cé» lèbres monumens de l'antiquité. Il eſt conſtruit » avec des pierres d'une grandeur ſurprenante, ſur » leſquelles on a ſculpté des figures innombrables. » Doulnoun (*r*) étoit originaire d'Achmim ". Quoique cette ville ſoit déchue de ſon ancienne ſplendeur, elle eſt encore une des plus belles de la haute Egypte. Un Prince arabe y commande. La police y eſt bien obſervée. Les rues ſont larges & propres, le commerce & l'agriculture y fleuriſſent. Elle a des manufactures de toiles de coton & de poterie, que l'on tranſporte dans toute l'Egypte. C'eſt la même qu'Hérodote (*s*) nomme *Chemmis*, & Strabon Pano-

(*r*) Ce Doulnoun a écrit un traité nommé *Elmejarebat*, les expériences, dont il doit ſe trouver une copie parmi les manuſcrits de la bibliothéque du Roi.

(*s*) Hérodote dit que Perſée étoit originaire de cette ville, & que ſes deſcendans y établirent des fêtes en ſon honneur.

polis (*t*). Elle a perdu ses anciens édifices, & beaucoup de son étendue, puisque les ruines du temple que décrit Abulfeda, sont hors de son enceinte vers le nord. Il n'en reste que quelques pierres si grandes que les Turcs n'ont pu les mouvoir. Elles sont chargées d'hiéroglyphes, & l'une d'elles offre une sculpture extraordinaire. On y a tracé quatre cercles concentriques renfermés dans un carré. Celui du milieu contient un soleil. Les deux suivans divisés en douze parties renferment l'un, douze oiseaux, l'autre, douze animaux presque effacés, qui paroissent être les signes du zodiaque. Le quatrième est sans divisions, & présente douze figures humaines (*u*). Les quatre saisons occupent les angles du carré à côté duquel on distingue un globe aîlé. Il est vraisemblable que cette pierre appartenoit à un temple dédié au soleil, que l'ensemble de ces hiéroglyphes marque son passage dans les signes du zodiaque, & son cours dont la révolution forme l'année. Cette pierre est un témoignage que les Egyptiens avoient, dès la plus haute antiquité, des connoissances astronomiques. Les colonnes de ce temple ont été en partie brisées pour faire de la chaux & des meules de moulin. On en a transporté quelques-unes dans une mosquée d'Achmim, où elles sont placées sans goût; d'autres sont entassées dans les places de cette ville.

Je ne puis, Monsieur, quitter Achmim sans vous parler d'un serpent qui fait la merveille du pays. Il y a plus d'un siècle qu'un religieux turc, nommé *Se-*

(*t*) La ville de Pan. Ce dieu y étoit adoré.

(*u*) Je crois que ces figures réprésentent les douze dieux, les douze mois de l'année, les douze signes du zodiaque. Les Egyptiens, dit Hérodote, sont les premiers qui aient divisé l'année en douze mois, & employé les noms des douze dieux, liv. 2.

heilk Haridi, mourut ici. Il paſſoit pour un ſaint parmi les mahométans. On lui éleva un tombeau ſurmonté d'une coupole, au pied de la montagne. Les peuples vinrent de toutes parts lui adreſſer des prières. Un religieux, profitant adroitement de leur crédulité, leur perſuada que Dieu avoit fait paſſer l'eſprit de Seheilk Haridi dans le corps d'un ſerpent. On en trouve beaucoup dans la Thébaïde qui ne font point de mal. Il en avoit ſtylé un à obéir à ſa voix. Il parut avec ſon ſerpent, éblouit le vulgaire par des tours ſurprenans, & prétendit qu'il guériſſoit toutes les maladies. Quelques ſuccès heureux, dus à la nature ſeule, & quelquefois à l'opinion des malades, lui donnèrent une grande célébrité. Bientôt il ne fit plus ſortir du tombeau le ſerpent Haridi que pour les princes & les perſonnes capables de le bien récompenſer. Les ſucceſſeurs de ce religieux, élevés dans les mêmes principes, n'eurent pas de peine à accréditer une erreur qui leur étoit ſi avantageuſe. Ils ajoutèrent à la perſuaſion que l'on avoit de ſa vertu, celle de ſon immortalité. Ils osèrent même en faire l'eſſai publiquement. Le ſerpent fut coupé par morceaux en préſence de l'Emir, & dépoſé, pendant deux heures, ſous un vaſe. A l'inſtant où ils levèrent le vaſe, les prêtres eurent ſans doute l'adreſſe d'en ſubſtituer un ſemblable. On cria miracle, & l'immortel Haridi acquit un nouveau degré de conſidération. Cette fourberie leur procure de grands avantages. On va de tous côtés prier auprès du tombeau, & ſi le ſerpent ſort de deſſous la pierre & s'approche du ſolliciteur, c'eſt un ſigne que le malade guérira. Vous jugez bien, Monſieur, qu'il ne paroît qu'après qu'on a fait une offrande proportionnée à la qualité & à la richeſſe des perſonnes. Dans les cas extraordinaires, où le malade ne peut guérir ſans la préſence

du ſerpent, il faut qu'une vierge ſans tache vienne le ſolliciter. Pour éviter des inconvéniens, on a ſoin de choiſir une fille bien jeune. On la pare de ſes plus beaux habits; on la couronne de fleurs. Elle ſe met en prières, &, ſuivant l'intention des prêtres, le ſerpent ſort, décrit des cercles autour de la jeune ſuppliante, & vient ſe repoſer ſur elle. La vierge, accompagnée d'un peuple nombreux, le porte en triomphe, au bruit des acclamations. Tous les raiſonnemens humains ne perſuaderoient point aux Egyptiens ignorans & crédules, qu'ils ſont la dupe de quelques charlatans. Ils croient au ſerpent Haridi autant qu'au prophète. Les chrétiens du pays ne doutent pas plus de ſa vertu que les Turcs; mais ils ſoutiennent que ce ſerpent eſt le démon Aſmodée, qui tua les ſept maris de l'épouſe de Tobie; que l'ange Raphaël le porta dans cet endroit, après l'avoir métamorphoſé, & que Dieu s'en ſert pour tromper des infidèles. Le ſerpent a joué un rôle bien étonnant dans l'hiſtoire des hommes. Il ſéduiſit Eve. Il dévora, par ordre de Moïſe, ceux des Egyptiens. Il fit paſſer Alexandre d'Abotique pour un dieu. Il guérit aujourd'hui les habitans d'Achmim.

Ce ſerpent eſt de l'eſpèce de ceux que décrit Hérodote, & qui étoient ſacrés dans l'ancienne Egypte. On les nommoit *Agatho daimon*, bon génie, & ils étoient l'emblême de Cneph, divinité ſymbolique, qui déſignoit la bonté divine.

J'ai l'honneur d'être, &c.





LETTRE VII.

A M. L. M.

Route depuis Achmim jusqu'à Dendera.

Au grand Caire.

LAISSONS, Monsieur, la ville d'Achmim & le serpent Haridi; passons de l'autre côté du Nil, nous y verrons le bourg de Souadj, gouverné par un Cachef, & en avançant vers l'occident, deux monastères cophtes, situés à l'entrée du désert. Leurs églises sont ornées de colonnes corinthiennes, avec une croix au milieu du chapiteau, & pavées de granit rouge, couvert d'hiéroglyphes. Leur architecture se ressent de la décadence du goût chez les Grecs. On croit qu'elles ont été bâties par l'Impératrice Hélène. Dans l'espace qui les sépare, la terre est semée de marbres antiques. Ces débris marquent l'emplacement de Crocodilopolis (*x*), qui étoit éloignée du fleuve, & que Ptolémée place après Aphroditopolis, autrement la ville de Vénus.

En remontant vers le sud-est, on traverse une plaine ombragée d'arbres divers, couverte de moissons & entrecoupée de ruisseaux. Elle conduit au bourg de Menchié, décoré d'une grande mosquée. Il s'y tient un marché considérable. Les bazards y sont approvisionnés de toutes sortes de denrées. On s'y procure une conserve de froment très-estimée dans le pays. Elle est composée de bled trempé dans l'eau

(*x*) Prolémée, liv. 4. C'est la seconde ville de ce nom. Mais la première située dans le Faïoum, étoit plus connue sous le nom d'Arsinoé.

pendant deux jours, féché enfuite au foleil, & bouilli jufqu'à ce qu'il foit épaiffi en gélée. Cette pâte, ainfi préparée, fe nomme *Elnedé*, rofée. Elle eft fondante, fucrée & très-nourriffante. Si cette efpèce de confiture, defféchée au four, fe confervoit en mer, elle pourroit être d'une très-grande reffource dans les voyages de long cours.

Sur une éminence, au midi de Menchié, on remarque des débris d'entablemens de corniches & des tronçons de colonnes. En cet endroit le fleuve eft bordé d'un quai. Un môle avancé fervoit à mettre les bateaux à l'abri du vent & du courant. Ces ruines & ces anciens ouvrages rappellent la grande Ptolemaïs, que Strabon (*y*) compare à Memphis pour fon étendue & fa population. Ptolémée (*z*) la nomme *Ptolémaïs d'Hermès*, parce que Mercure, divinité fymbolique, y étoit adoré.

Tandis que le vent nous pouffe vers le midi, portez vos regards fur les rochers qui s'avancent du côté de l'orient, vous y appercevrez le petit couvent de Der Hadid, placé au milieu d'un défert, hériffé de pointes ftériles & des grottes, que la ferveur des premiers âges du chriftianifme peupla de pieux anachorètes. Eft-il une folitude plus affreufe, fi près d'un pays enchanté? D'un côté on ne découvre que des fables ftériles, des monts brûlés par le foleil, & dont la réverbération eft fuffoquante. De l'autre on admire tous les tréfors de l'abondance. Déja le dourra à feuilles de rofeau, élève fa tige vigoureufe & fe couronne de gros épis. Le bled, dont le vent fait ondoyer la furface, touche au terme de fa croiffance. Les cannes à fucre couvrent de vaftes terreins. Le

(y) Strabon, liv. 17.

(z) Prolémée, liv. 4.

lin fleurit à côté. La datte rougit au sommet du dattier. Le palmier de la Thébaïde étale ses feuilles en forme d'éventail, & le melon doré pend sur les bord du fleuve. Tel est l'aspect de ces plaines au commencement de Décembre.

Nous abordons au port de Girgé, capitale de la haute Egypte. Cette ville d'une lieue de circuit, a plusieurs mosquées, des bazards & des places publiques, mais point d'édifices remarquables : elle est environnée de jardins bien cultivés. Un Bey la gouverne. Les soldats qu'il commande exercent des vexations sans nombre. On ne permet pas aux Cophtes d'y avoir des églises. Pour assister à l'office divin, ils sont obligés de se rendre au couvent situé de l'autre côté du Nil. Girgé n'offre aucuns vestiges d'anciens édifices. Il paroît que c'est une ville moderne, car Abulfeda n'en parle point. En marchant pendant une heure vers l'occident, on trouve les débris d'Abydus où Ismandès bâtit un temple magnifique, en l'honneur d'Osiris : c'étoit le seul de l'Egypte, où les chanteurs & les musiciens eussent défense d'entrer. Cette ville, réduite en un simple village sous l'empire d'Auguste, ne présente de nos jours que des monceaux de ruines sans habitans ; mais à l'occident de ces ruines on retrouve encore le monument célèbre d'Ismandès (*a*).

On entre d'abord sous un portique élevé d'environ soixante pieds, & soutenu par deux rangs de grosses colonnes. La solidité inébranlable de l'édifice, les grandes masses qui le composent, les hiéroglyphes dont il est chargé font reconnoître l'ouvrage des anciens Egyptiens. Au-delà est un temple qui a trois

(*a*) Strabon, liv. 17, l'appelle *Ismandès & Memnon*. Il dit que ce Pharaon est le même qui fit bâtir le labyrinthe.

cens pieds de long sur cent quarante-cinq de largeur. En y entrant on remarque une salle immense dont le toit porte sur vingt-huit colonnes de soixante pieds de haut, & de dix-neuf de circonférence à la base. Elles sont espacées de douze pieds. Les pierres énormes qui forment le plafond parfaitement jointes, & comme incrustées les unes dans les autres, ne présentent à l'œil qu'un seul plateau de marbre qui a cent vingt-six pieds de longueur & soixante-six de largeur. Les murs sont chargés d'hiéroglyphes innombrables. On y voit une multitude d'animaux, d'oiseaux, de figures humaines coëffées de bonnets pointus avec un morceau d'étoffe qui pend par derrière (*b*), & habillées de robes ouvertes qui ne descendent que jusqu'à la ceinture. La grossièreté de la sculpture en annonce l'antiquité. C'est l'art au berceau. Les formes du corps, les attitudes, les proportions des membres y sont mal observées. Parmi ces représentations diverses on distingue des femmes allaitant leurs enfans, & des hommes qui leurs présentent des offrandes. Au milieu de ces dessins gravés sur le marbre, le voyageur reconnoît les divinités de l'Inde. Monsieur Chevalier ancien gouverneur de Chandernagor, qui a passé trente années dans ce pays, où il a rendu de grands services à sa patrie, visita soigneusement cet antique monument à son retour du Bengale. Il y remarqua les Dieux Jaggrenat, Gonez & Vichnou, tels qu'ils sont représentés dans les temples de l'Indoustan. Les Egyptiens ont ils reçu ces divinités des Indiens, ou les Indiens des Egyptiens ? Si cette question étoit résolue, elle décideroit de l'ancienneté de ces deux peuples.

Au

(*b*) Ces bonnets sont encore la coëffure des prêtres Egyptiens dans les jours de cérémonie.

Au fond de la première ſalle s'ouvre une grande porte qui conduit à un appartement de quarante-ſix pieds de long ſur vingt-deux de large. Six pilliers carrés en ſoutiennent le plafond. On voit aux angles les portes de quatre autres chambres, mais elles ſont tellement bouchées par des décombres, que l'on ne peut y entrer. Une dernière ſalle de ſoixante-quatre pieds de long ſur vingt-quatre de large, offre des eſcaliers par leſquels on deſcend dans le ſouterreins de ce grand édifice. Les Arabes, en y cherchant des tréſors, y ont entaſſé des monceaux de terre & de débris. On reconnoît dans la partie où l'on peut pénétrer, des ſculptures & des hiéroglyphes comme dans l'étage ſupérieur. Les naturels du pays aſſurent que c'eſt la même répétition d'appartemens, & que les colonnes ont autant de profondeur en terre qu'elles ont d'élévation au-deſſus. Il ſeroit dangereux de s'enfoncer dans ces ſouterreins, parce que l'air en eſt très-infect, & ſi chargé de mofetes, qu'on a peine à y tenir une bougie allumée.

Six têtes de lions, placées aux deux côtés du temple, ſervent de goutières pour écouler les eaux. On monte au ſommet par un eſcalier d'une forme ſingulière. Il eſt conſtruit de pierres incruſtées dans le mur & ſaillantes de ſix pieds en dehors, de manière que n'étant ſoutenues que d'un côté, elles paroiſſent ſuſpendues en l'air. Les murailles, le toit, les colonnes de cet édifice n'ont point ſouffert des injures du tems. Si les hiéroglyphes rongés en pluſieurs endroits n'en marquoient la vétuſté, il ſembleroit qu'on vient de le conſtruire. Sa ſolidité eſt telle qu'il durera un grand nombre de ſiècles, à moins que les hommes ne s'attachent à le détruire, à l'exception des figures coloſſales dont la tête ſert d'ornement au chapiteau des colonnes, & qui ſont ſculptées en relief, le reſte des

hiéroglyphes qui couvrent l'intérieur du temple, sont gravés dans la pierre.

A gauche de ce grand bâtiment, on en voit un autre beaucoup plus petit, au fond duquel paroît une espèce d'autel. C'étoit vraisemblablement le sanctuaire du temple d'Osiris. Je vous ai dit, Monsieur, qu'on en avoit interdit l'entrée aux chanteurs & aux musiciens. Les prêtres Egyptiens inventèrent sept voyelles, & donnèrent à chacune d'elle un son approchant de nos notes de musique (*d*). Pour conserver cette belle découverte, ils répétoient à certaine époque ces voyelles en forme d'hymne, & leurs tons divers modulés successivement formoient une mélodie agréable. Voilà sans doute la raison qui leur fit bannir de ce temple toute espèce d'instrument. Les Grecs puisèrent dans cette source, quand ils composèrent leur langue musicale & si parfaitement accentuée, qu'un discours bien prononcé étoit un chant flatteur. Si les Piccini, les Gluk, les Sacchini, nous font aimer les sons rauques du François, par les accords savans de leur harmonie, que n'auroient-ils pas fait avec ces anciennes langues ? Ne soyez donc plus étonnés des effets merveilleux qu'on raconte de l'ancienne musique des Grecs ; ils avoient dans leurs mains tous les trésors de la mélodie, toutes les richesses d'une langue imitative, & parloient à la fois au cœur, à l'esprit & aux oreilles. Quittons, Monsieur, l'antique monument d'Ismandès, à l'entour duquel Strabon décrit une forêt d'acacias consacrée à Apollon, & dont on retrouve encore les restes du côté de Farchout.

La domination des Turcs, depuis Girgé jusqu'à Sienne, est bien précaire. Des Arabes, la plûpart indépendans, possèdent une partie des terres. Ceux

(*d*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

qui habitent les montagnes à l'orient de Girgé ne paient aucun tribut, & donnent asyle à tous les mécontens du gouvernement. Souvent même ils embrassent leur querelle, & leur fournissent des armes pour rentrer au grand Caire.

L'île de Doum (*e*) n'est pas éloignée de Girgé. On trouve au-dessus le port de Bardis, petite ville qui dépend du grand Scheik. Ce prince, dont la domination est fort étendue, fait ordinairement sa résidence à Farchout, où coule un bras du Nil. Il y possède un vaste enclos où il cultive le palmier, le dattier, l'acacia, le nabc, la vigne & l'oranger; le jasmin d'Arabie, des touffes de basilic, des massifs de rosiers sont répandus cà & là parmi les arbres. Quoique ces plantations soient faites sans goût & sans dessein, elles offrent cependant des ombrages charmans. Si l'art y aidoit un peu la nature, il formeroit à peu de frais des jardins délicieux; car cet heureux climat réunit un sol fécond, des eaux abondantes, les arbrisseaux les plus odorans, & le ciel le plus pur.

Le village de Beliéné dépend aussi du grand Scheik: sa situation entre deux canaux en rend le séjour fort agréable. On voit en face quelques hameaux habités par des Arabes qui infestent le fleuve de leurs pirateries, sur-tout pendant la nuit. Lorsque l'on a passé le bras du Nil qui se rend à Farchout, on arrive à Badjoura, d'où l'on découvre une jolie île, & dans le lointain le village d'Attarif. Le bour de Hau, placé sur éminence, domine les campagnes de l'occident; il couvre les ruines de Diospolis Parva (*f*), la petite

(*e*) *Doum* est le nom que les Arabes donnent au palmier à feuilles d'éventail.

(*f*) Strabon liv. 17, & Ptolémée liv. 4, marquent Diospolis Parva entre Abydus & Tentyra sur une élévation, situation qui convient parfaitement au bourg de Hau.

ville de Jupiter. Les travaux des Egyptiens l'avoient mise à l'abri de l'inondation. Hau jouit encore de cet avantage. Tandis que les plaines des environs sont sous les eaux, il s'élève au milieu en forme d'île. Aussi les habitans de Badjoura & des hameaux voisins, viennent-ils y enterrer leurs morts.

En cet endroit, les rochers s'écartent de la rive orientale. On y remarque les villages de Casr & de Fau : le premier étoit autrefois une ville, dont Abulfeda nous donne la description suivante : « Casr est » à une journée de chemin au midi de Cous. Cette » ville située sur le bord oriental du fleuve, est en» tourée de campagnes abondantes en grains & en » palmiers. On y fabrique un grand nombre de vases » de terre, que l'on transporte dans le reste de l'E» gypte ". Depuis le tems d'Abulfeda, la ville de Casr a perdu la plus grande partie de son commerce & de ses habitans (*g*). Ce n'est aujourd'hui qu'un village de peu d'importance.

La rive occidentale du Nil, plus riante & mieux peuplée, offre aux regards des bois de dattiers, & de doum répandus autour des habitations, de riches plaines de froment, & des pâturages couverts de troupeaux. Le bourg de Dendera n'a rien de remarquable; mais environ une lieue à l'occident, on trouve les débris de l'ancienne Tentyra. Des monceaux de décombres & de ruines, qui s'étendent fort loin, marquent la grandeur de cette ville, qui, au rapport de Strabon (*h*), adoroit Isis & Vénus. Après avoir traversé ces débris, on admire, sur une petite éminence, deux temples antiques : le plus grand n'a que deux cens pieds de long sur cent quarante de large : une

(*g*) Abulfeda, description de l'Egypte.

(*h*) Strabon, liv. 17.

double frise l'entoure. L'intérieur est divisé en plusieurs appartemens fort élevés & soutenus par de grosses colonnes, qui portent pour chapiteau une pierre carrée, sur laquelle on a sculpté la tête d'Isis. Des hiéroglyphes, partagés en divers compartimens, couvrent les murs. Des figures colossales ornent en dehors les angles du temple; dix rampes d'escalier conduisent au sommet.

Le second, situé à main droite, est plus petit: la corniche qui l'environne, & la porte d'entrée, sont décorées de faucons, les ailes déployées. Une double pierre carrée forme le chapiteau des colonnes qui supportent le toit. On a sculpté sur les murs plusieurs rangées de figures d'hommes, d'oiseaux & d'animaux. Ces hiéroglyphes composoient l'histoire du tems. En les lisant nous apprendrions vraisemblablement si ces monumens sont les temples d'Isis & de Vénus. On y remarque la même solidité que dans ceux d'Abydus, mais ils ont moins de grandeur & de magnificence.

Je ne finirai point cette lettre, Monsieur, sans vous rapporter ce que Strabon (*i*) dit de l'aversion que les Tentyrites conservoient pour le crocodile, révéré dans plusieurs autres villes. « Les habitans de Tentyra abhorrent le crocodile, & lui font une guerre continuelle, comme au plus dangereux des animaux. » Les autres hommes, le regardant comme pernicieux, l'évitent. Les Tentyrites, au contraire, le » cherchent avec soin, & le tuent par-tout où ils le » rencontrent. On sait que les Psylles de Cyrène ont » un certain empire sur les serpens, & l'on pense » communément que les Tentyrites sont doués de » la même vertu contre les crocodiles. En effet, ils » plongent & nagent audacieusement au milieu du

(*i*) Strabon, liv. 17.

» Nil, ſans en recevoir aucun dommage. Dans des
» ſpectacles donnés à Rome, pluſieurs crocodiles fu-
» rent mis dans un baſſin. Une ouverture, pratiquée
» ſur l'un des côtés, permettoit de les en faire ſortir.
» On vit des habitans de Tentyra ſe jetter dans l'eau
» parmi ces monſtres, les envelopper d'un filet, &
» les tirer dehors. Après les avoir expoſés aux re-
» gards du peuple romain, ils les prenoient intré-
» pidement, & les reportoient dans le baſſin ".

Ce fait atteſté par un hiſtorien judicieux & témoin oculaire, ne ſauroit être révoqué en doute. De nos jours les Caraïbes, armés d'un ſimple couteau, ne combattent-ils pas avec avantage le requin, un des monſtres les plus terribles de la mer ? On trouve encore en Egypte des hommes déterminés qui oſent attaquer les crocodiles. Ils nagent vers cet animal formidable; & lorſqu'il ouvre ſa gueule pour les engloutir, ils y enfoncent une planche de ſapin, à la quelle une corde eſt attachée. Le crocodile, en ſerrant fortement les mâchoires, y enfonce tellement ſes dents aiguës, qu'il ne peut plus les retirer. Alors l'Egyptien tenant d'une main la corde, regagne le rivage. Pluſieurs hommes tirent le monſtre à bord & le tuent. Cette attaque a ſes dangers; car ſi le nageur manque d'adreſſe, il eſt dévoré ſur le champ. Je n'ai point été témoin de cet évènement, mais au grand Caire pluſieurs perſonnes m'ont aſſuré qu'il étoit véritable.

J'ai l'honneur d'être, &c.





LETTRE VIII.

A M. L. M.

Description de Giéné, Cophtos, Cous, & de la route qui conduit de ces villes à Cosseir, sur la Mer rouge.

Au grand Caire.

A l'opposé de Dendera, Monsieur, on découvre Giéné, bâtie sur une hauteur. Les anciens qui la nommoient *Cænæ* (*k*), n'y marquent aucun monument mémorable. Elle ne jouit pas d'un état plus florissant, quoiqu'elle soit le rendez-vous des caravanes qui partent pour Cosseir. Un canal coule auprès. Il étoit autrefois navigable. La négligence des Turcs l'a laissé combler, & il ne reçoit des eaux que pendant l'inondation. Si Giéné ne posséde aucun édifice digne de fixer les regards, ses environs méritent l'attention des voyageurs. Ils sont occupés par des jardins qui produisent d'excellentes oranges, des dattes, des limons & des melons exquis. Les arbres qu'on y rassemble forment des ombrages dont on sent vivement le prix sous un ciel en feu.

Au-dessus de Giéné sont les ruines de Cophtos (*l*). Cette ville placée sur une éminence que le Nil environnoit de ses eaux, étoit avantageusement située pour faire le commerce de la Mer rouge. Strabon (*m*) la décrit ainsi : « Un canal tiré du Nil se rend à

(*k*) Ptolémée, liv. 4. l'appele *Cæna*, ou la nouvelle ville.

(*l*) Les Arabes n'ayant point de *p* dans leur langue, le remplacent par le *b*, & appellent cette ville *Cobt*.

(*m*) Strabon, liv. 17.

» Cophtos, habitée par des Egyptiens & des Ara-
» bes. Ptolémée Philadelphe fut le premier qui ouvrit
» un chemin de cette ville à Bérénice, à travers un
» désert sans eau. Il y fit construire des édifices pu-
» blics où les voyageurs à pied, & les cavaliers
» trouvoient des rafraîchissemens. Les dangers de
» la navigation, vers l'extrémité étroite de la Mer
» rouge, le déterminèrent à exécuter cette entre-
» prise, dont les plus grands avantages démontrè-
» rent l'utilité. Les productions de l'Arabie, de l'Inde
» & de l'Ethiopie, ne tardèrent pas à se rendre à
» Cophtos par le golphe arabique. Cette ville est
» encore aujourd'hui l'entrepôt des marchandises de
» l'Orient. On ne les débarque plus à Bérénice, qui
» n'offre qu'une plage peu sure aux vaisseaux, mais
» au port du Rat (*n*) qui n'en est pas éloigné, &
» où l'on entretient une marine. D'abord on voya-
» geoit de nuit sur des chameaux, & l'on se guidoit
» comme les marins en observant les étoiles. Il fal-
» loit encore se munir d'une provision d'eau suffisante
» pour une route de six ou sept journées. Actuelle-
» ment on se sert de celle qui se rassemble dans les
» puits profonds, & les citernes que l'on a creusés,

(*n*) Les Grecs & les Romains l'appellèrent ainsi, parce qu'il est fort petit. Les Arabes, en le nommant *Cosseir* petit, lui ont conservé son ancienne dénomination. Ce passage a besoin d'explication. Strabon place Bérénice à peu de distance du port du Rat, aujourd'hui Cosseir. Ptolémée & Pline l'éloignent jusques sous le tropique, c'est-à-dire, à plus de cinquante lieues vers le midi. Il falloit donc au moins onze ou douze journées pour se rendre de Cophtos à Bérénice, & Strabon n'en marque que sept. Il est évident que cet historien, qui n'a point fait cette route; & qui a simplement pris des informations sur les lieux, a été trompé dans un temps où cet ancien chemin n'étoit plus pratiqué. En consultant les plus savans géopraphes, on ne doute point que Bérénice ne fût située sur le bord de la Mer rouge, & sous le parallèle de Siene. Le père Sicard & plusieurs autres voyageurs ont pensé que Cosseir étoit l'ancienne Bérénice. C'est une erreur.

» Il se trouve dans l'isthme, que l'on traverse, des
» mines d'émeraudes & de métaux précieux que fouil-
» lent les Arabes ".

Les richesses que Cophtos retiroit du commerce de l'Inde la rendirent très-florissante. Elle devint une ville célèbre. Sa prospérité dura jusqu'au règne de Dioclétien. Ses habitans ayant embrassé le christianisme, furent exposés aux persécutions de cet Empereur, & se révoltèrent. Il fit marcher des troupes contre eux, & leur ville fut renversée de fond en comble. Au tems d'Abulfeda elle avoit perdu toute sa splendeur, & n'offroit qu'une simple bourgade élevée parmi des ruines. Aujourd'hui on n'y voit plus d'habitans; ils se sont retirés dans un village à un mille de-là, qu'ils nomment *Cobt*. Les marbres & les beaux restes de monumens répandus parmi les sables qui couvrent l'anciennenne cité, attestent la barbarie de Dioclétien. Le grand bassin qui lui servoit de port, subsiste encore avec deux ponts jettés sur les canaux qui l'entouroient.

Cous, autrefois la ville d'Apollón, s'enrichit du désastre de Cophtos. Les négocians s'y établirent, & le commerce y fleurit long-tems comme nous l'apprend Abulfeda. « Cous (*o*), dit-il, située à l'orient
» du Nil, est la plus grande ville de l'Egypte après
» Fostat. C'est l'entrepôt du commerce d'Aden. Les
» marchandises abordent à Cosseir d'où elles arrivent
» à Cous après trois journées de chemin à travers
» le désert.

Cette ville qui devoit, comme Cophtos, sa puissansance au commerce de l'Inde, jouit d'une grande

(*o*) Abulfeda, description de l'Egypte. Aden, au treizième siecle, étoit la ville la plus florissante de l'Iemen, elle faisoit le commerce de l'Inde & de l'Egypte. Golius & quelques autres écrivains ont placé à Cous les ruines de Thèbes. C'est une erreur.

opulence pendant la domination des Arabes. Depuis que les Turcs se sont emparés de l'Egypte, qu'un Pacha & vingt-quatre Beys ont dévasté ce beau pays, Cous a subi le sort de sa rivale. Les vexations du gouvernement ont ruiné son négoce. Sa gloire s'est éclipsée. On n'y voit de nos jours qu'un assemblage de chaumières, habitées par un petit nombre de Cophtes & d'Arabes. Giéné qui a remplacé ces deux villes n'a rien de leur magnificence, parce que les avantages de sa situation, & la fertilité de son terroir, ne sauroient balancer les obstacles que le despotisme du gouvernement egyptien, & le pillage des Bedouins opposent aux progrès de son commerce.

Après avoir fait connoître ces villes anciennes, il convient, Monsieur, de vous donner des détails sur cette partie intéressante & peu connue de l'Egypte. Examinez la carte de ce pays, vous verrez que le Nil, en se précipitant de la dernière cataracte, prend son cours du côté de la Libye, suivant la direction des montagnes. Repoussé bientôt par ces barrières insurmontables, il revient vers l'Orient & se rapproche de la Mer rouge. L'intervalle qui les sépare n'étant que de trente-trois lieues, Strabon lui a donné le nom d'Isthme. Giéné & Cosseir sont placées aux extrémités. Une vallée profonde où l'on reconnoît à chaque pas les traces de la mer, conduit de l'une à l'autre. Elle est stérile, dépouillée de verdure, mais très-praticable. On y trouve de l'eau, & quelques acacias nommés *naboul*, qui produisent la gomme arabique. Les Arabes la mangent sans doute pour se désaltérer. Les mines d'émeraudes & de métaux précieux dont parlent les anciens écrivains (*p*), & qui firent autrefois une des principales sources des richesses

(*p*) Pline, Strabon, Diodore de Sicile.

de l'Egypte, subsistent encore dans les montagnes qui bordent le chemin. La crainte d'être exposé aux vexations des Beys, & l'ignorance des Egyptiens modernes, empêchent qu'elles ne soient exploitées.

Le port de Cosseir est peu considérable. Les gros bateaux y abordent, mais les vaisseaux sont obligés de rester en rade où ils trouvent un bon mouillage. Cet avantage le fit choisir par les Grecs & les Romains pour y entretenir une marine. La ville, ou plutôt la bourgade actuelle ne contient qu'environ deux cens cabanes construites de terre. Elle est dominée par un château flanqué de quatre tours, dont le feu suffiroit à sa défense, ainsi qu'à celle des bâtimens qui sont dans le port; mais on le laisse tomber en ruine, & aujourd'hui il a pour toute garnison un portier qui a soin d'ouvrir & de fermer une antique porte de fer. Les habitans sont un mélange de Turcs & d'Arabes, gouvernés par un Cachef qui dépend du Gouverneur de Giéné. Les droits énormes de dix pour cent que l'on prélève en nature sur toutes les marchandises qui abordent à Cosseir, n'encouragent pas les négocians. La tyrannie des Beys, les vexations du commandant, la crainte des Bedouins sont des entraves bien plus terribles. Cependant la situation de ce port est si favorable pour l'échange des productions de l'Egypte, contre celles de l'Arabie & de l'Inde, que ce commerce, quoique bien diminué, subsiste toujours. Il est certain qu'une nation puissante sur la mer pourroit à peu de frais faire évanouir ces obstacles, & s'assurer des bénéfices prodigieux de ce négoce important. Tout dépend des moyens qu'on employeroit.

Mr. Chevalier, Commandant général des établissemens françois dans le Bengale, vient d'arriver au grand Caire par la voie de Cosseir. J'espère, Mon-

ſieur, que vous ne ſerez pas fâché de ſavoir comment un François a pu ſe ſauver des mains des Arabes & des Turcs, qui envioient ſa dépouille. Le journal, qu'il m'a communiqué, vous apprendra comment il faut voyager dans ces déſerts. Son vaiſſeau ayant été frappé de la foudre ſur la côte de Malabar, & démâté enſuite à la hauteur de Gedda, il fut forcé de relâcher dans ce port. Ces accidens lui avoient fait perdre la ſaiſon propre pour gagner le Suès. Il falloit attendre la mouſſon nouvelle, ou ſe haſarder avec de petits bateaux ſur une mer orageuſe. Son zèle pour les intérêts de ſa patrie lui fit choiſir ce parti dangereux. Après avoir lutté pendant trois mois contre des vents contraires, & manqué vingt fois d'être ſubmergé, il atteignit Coſſeir. Il en partit quelques jours après, avec ſix Européens montés ſur des chameaux. Ils ſuivirent cette longue vallée qui coupe l'iſthme & dont le fond eſt uni, couvert de ſable & de coquillages pétrifiés. Elle eſt tantôt ſpacieuſe, & quelquefois fort reſſerrée. Ici les bords s'élèvent en montagnes, d'où les pluies d'hiver détachent des quartiers de rocher, & où on remarque le granit, le jaſpe, l'albâtre & le porphyre. Là, ils s'abbaiſſent en collines ſablonneuſes, où l'on ne voit pas un ſeul arbriſſeau. Ces ſables & ces rochers nuds, frappés continuellement par les rayons d'un ſoleil brûlant réfléchiſſent une lumière qui bleſſe les yeux, & une chaleur ſi grande, que les hommes & les animaux peuvent à peine la ſupporter. C'eſt au mois de Juillet que Mr. Chevalier & ſes compagnons ont traverſé cette triſte ſolitude. La nuit ne leur apportoit point de ſoulagement, parce que les vents ceſſant de ſouffler, le calme les laiſſoit expoſés aux exhalaiſons ſuffoquantes des ſables embraſés qui leur ſervoient de lit. Au milieu de ces ſouffrances, un peu de pâte à

moitié cuite sous la cendre étoit leur seule nourriture. Ils n'avoient, pour étancher leur soif, que de l'eau, qui, après avoir séjourné quelques heures dans des outres frottées d'une huile infecte, se corrompoit, & contractoit une odeur & un goût insupportables. Ajoutez à ces maux l'inquiétude continuelle d'être pillé par des brigands, la nécessité de veiller pendant la nuit, & vous aurez une idée de ce que l'homme courageux peut souffrir. Mr. Chevalier avoit tout prévu. Ses chameaux étoient attachés les uns aux autres, afin qu'ils ne se séparassent pas en cas d'attaque. Un d'eux portoit deux petits canons, & la troupe, chargée de fusils à deux coups, de sabres & de pistolets, ne quittoit jamais ses armes. Chaque soir elle campoit éloignée des chameliers, qui avoient défense d'approcher sous peine de la vie. Chacun des Européens montoit la garde à son tour, tandis que les autres prenoient quelques instans de repos. Ils durent leur salut à ces sages précautions; car le troisième jour, environ soixante Arabes vinrent les attaquer. Au premier feu, les guides, d'intelligence avec les voleurs; allèrent se cacher dans les antres des rochers. Les François, conduits par leur chef, s'avancèrent en bon ordre, & se servirent avec succès de leur petite artillerie. Après quelques décharges bien dirigées, les Bedouins s'enfuirent derrière leurs montagnes. Ils revinrent plusieurs fois à la charge pendant la route; mais la vigilance, la contenance fière & la mousqueterie des Européens écartèrent des ennemis, qui ne veulent que piller & non combattre. Enfin, après quatre jours & demi de marche, ils arrivèrent à Giéné, brûlés par le soleil, dévorés de soif, mourant de faim & de lassitude. Lorsqu'ils se furent baignés dans les eaux du Nil, rassasiés des fruits excellens qui croissent sur ses bords, nourris

des productions de la terre féconde qu'il arrose, ils éprouvèrent un bien être, un contentement, une joie, dont le voyageur, qui a traversé les déserts, peut seul goûter les délices inexprimables.

Un désastre qui vient d'arriver ici, prouve la sagesse de la conduite de Mr. Chevalier. Presque au même tems qu'il partoit de Cosseir, une caravane riche de plusieurs millions, chargés pour le compte des Anglois, a été attaquée entre le Suès & le grand Caire. Plusieurs Européens s'y trouvoient; mais pour n'être pas accablés du poids de leurs armes, ils les avoient attachées sur des chameaux. Ils marchoient en outre éloignés les uns des autres & sans précaution; cette sécurité produite par la confiance qu'ils avoient à la parole des Beys, a causé leur ruine. Les Bedouins en fondant sur eux à l'improviste, ne leur ont pas laissé le tems de se mettre en défense. Ils ont pillé toutes leurs richesses, & plusieurs des voyageurs ont péri. C'est dans cette funeste circonstance que Mr. de St. Germain a eu le malheur de perdre un frère qu'il aimoit, & les deux tiers de sa fortune. Lui-même, après avoir erré pendant deux jours & deux nuits dans cette solitude brûlante, nud, sans nourriture, sans eau & presque sans espóir, est arrivé mourant à la tente d'un Arabe, qui l'a lavé avec de l'eau fraîche, nourri de lait, vêtu & conduit au grand Caire. Je tiens ces détails de la bouche de cet infortuné, qui se dispose à repasser en France, où vraisemblablement ses malheurs intéresseront la bienfaisance du gouvernement.

La route de Cosseir, Monsieur, n'a pas les mêmes désagrémens pendant l'hiver. La chaleur qu'on y éprouve est modérée. La crainte des brigands pourroit seule arrêter les voyageurs, mais en se réunissant en troupe, on se met à l'abri de leur poursuite.

Pendant l'été même, lorſque l'on a ſoin de ſe munir de proviſions, & de ſerrer l'eau dans des vaſes de terre, ou des outres qui ne ſont point enduites d'une huile rance, des hommes accoutumés à la température des climats chauds, font ce voyage ſans être incommodés. Si les vingt-quatre tyrans qui dévorent les richeſſes de l'Egypte, pouvoient s'occuper un inſtant du bonheur des peuples, ils conſtruiroient trois édifices publics, où les caravanes trouveroient des rafraîchiſſemens & le repos; mais régner quelques jours, ſe livrer ſans meſure à leurs paſſions, s'enivrer de tous les plaiſirs, ſe détruire mutuellement font toute leur ambition. J'en ai vu onze dans l'eſpace de trois ans, paſſer ainſi du ſein des voluptés à la mort. Ils ont péri par le fer de leurs collegues qu'un ſort ſemblable attend. Un plus grand nombre s'eſt ſauvé par la fuite. Que peuvent attendre l'agriculture, & le commerce d'un pareil gouvernement? Si l'Egypte tomboit au pouvoir d'un peuple éclairé, il rendroit la route de Coſſeir ſure & commode. Je crois même qu'il ſeroit poſſible de détourner un bras du Nil dans cette vallée profonde où la mer a coulé autrefois. Ce canal ne me paroît pas plus difficile que celui qu'Amrou exécuta depuis Foſtat juſqu'à Colzoum. Il procureroit de bien plus grands avantages, puiſqu'il épargneroit aux vaiſſeaux de l'Inde environ cent lieues d'une navigation périlleuſe, à travers l'extrémité reſſerrée de la Mer rouge. On verroit bientôt aborder au Coſſeir les étoffes du Bengale, les parfums de l'Iemen, & la poudre d'or de l'Abiſſinie. Les bleds, les toiles, les productions diverſes de l'Egypte ſeroient donnés en retour. Ce beau pays, entre les mains d'une nation amie des arts, redeviendroit le centre du commerce du monde. Il ſeroit le point qui réuniroit l'Europe & l'Aſie. Tandis qu'une partie de ſes navires,

feroient voile du Golphe arabique vers l'Inde, les autres couvriroient la Méditerrannée. Alexandrie renaîtroit de ses cendres. Un observatoire placé sous ce ciel serein ajouteroit encore aux progrès de l'astronomie. Cette contrée heureuse seroit une seconde fois la patrie des sciences, & le séjour le plus délicieux de la terre. Ces projets, Monsieur, ne sont pas des chimères. La situation de l'Egypte est la plus avantageuse que l'on puisse imaginer. Elle communique avec les mers de l'Orient & de l'Occident. La nature a tout fait pour elle, & pour s'élever au haut dégré de gloire & de puissance qui la rendirent fameuse, il ne lui manque qu'un peuple digne de l'habiter.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE IX.

A M. L. M.

Voyage de Cous à Thèbes. Description de la partie orientale de cette ville.

Au grand Caire.

En partant de Cous, Monsieur, pour remonter vers Assouan, on laisse à droite la ville de Nequadé, où réside un Evêque cophte, & où les Mahométans ont plusieurs mosquées. L'île de Mataré en est fort proche, & deux lieues au-delà on découvre les ruines de Thèbes, dont les poëtes & les historiens ont à l'envi célébré la magnificence. Les passages des anciens qui l'ont vue, vous feront connoître ce qu'elle étoit autrefois. Une description exacte des monumens qui

qui subsistent de nos jours, vous mettra en état de juger du dégré de confiance que méritent leurs récits, & la ligne ponctuée qui passe par Carnak Luxor, Médinet-Abou & Gournou, vous indiquera l'étendue de cette cité fameuse.

« La grande Diospolis, que les Grecs ont nom» mée Thèbes, dit Diodore de Sicile (q), avoit six » lieues de circuit. Busiris, son fondateur, y éleva » des édifices superbes qu'il enrichit de magnifiques » présens. Le bruit de sa puissance & de ses richesses, » célébrées par Homère, a rempli l'univers. Ses por» tes, & les vestibules nombreux de ses temples, en» gagèrent ce poëte à lui donner le nom d'*Ecatom*» *pile*, ou de ville aux cent portes. Jamais cité ne » reçut autant d'offrandes en or, en argent, en ivoire, » en statues colossales, & en obélisques d'une seule » pierre. On y admiroit sur-tout quatre principaux » temples. Le plus ancien étoit d'une grandeur & » d'une somptuosité surprenantes. Il avoit une demi» lieue de tour (r), des murailles de vingt-quatre » pieds d'épaisseur, & de soixante & dix d'élévation » en formoient l'enceinte. La richesse & le fini de » ses ornemens répondoient à sa majesté. Plusieurs » Rois contribuèrent à l'embellir. Il subsiste encore ; » mais l'or, l'argent, l'ivoire & les pierres précieuses » en furent arrachés lorsque Cambise mit le feu à » tous les temples de l'Égypte ».

Je n'ai rapporté, Monsieur, que les principaux traits du tableau que cet historien trace de Thèbes florissante, parce qu'ils suffisent pour vous faire juger

---

(q) Diodore de Sicile, livre premier.

(r) Diodore de Sicile comprend dans cette enceinte, les avenues de sphinx, les portiques, les édifices & les cours qui environnoient le temple proprement dit. On verra que cet auteur est bien près de la vérité.

de sa beauté. Strabon va vous la montrer dans sa décadence, c'est-à-dire, telle qu'elle étoit dix-huit siècles avant nous.

“ Thèbes ou Diospolis n'offre plus que les débris » de sa grandeur, répandus dans un espace de vingt-» cinq stades de long. On y remarque encore un » grand nombre de temples, détruits en partie par » Cambise. Les habitans se sont retirés dans des » bourgs situés à l'orient du Nil où est la ville actuelle, » & sur la rive occidentale près du Memnonium (s); » on admire en cet endroit deux colosses de pierre » placés à côté l'un de l'autre. L'un subsiste en en-» tier. La moitié de l'autre a, dit-on (t), été ren-» versée par un tremblement de terre. Si l'on en » croit l'opinion générale, la partie de cette statue, » demeurée sur la base, rend un son une fois chaque » jour. Curieux d'examiner la vérité de ce fait, je » m'y transportai avec Ælius Gallus, qui étoit ac-» compagné de ses amis, & suivi d'un nombreux » cortège de soldats. J'entendis ce son vers six heures » du matin, mais je n'oserois affirmer s'il sortoit de » la base du colosse, ou s'il avoit été produit par » quelqu'un des assistans; car plutôt que de penser » qu'il soit l'effet d'un certain assemblage de pierres, » on est tenté dimaginer mille causes différentes. » Au-delà du Memnonium, sont les tombeaux des » Rois, creusés à la pointe du ciseau dans le rocher. » On en compte environ quarante construits d'une » manière merveilleuse, & dignes de fixer l'atten-» tion des voyageurs. Des obélisques taillés auprès

(s) Strabon appelle *Memnonium* un temple près duquel étoit la statue de Memnon.

(t) Strabon est le seul des anciens qui ait attribué la chûte de ce colosse à un tremblement de terre; tous s'accordent à dire qu'il fut renversé par l'ordre de Cambise.

» portent diverses inscriptions qui marquent les ri» chesses, la puissance & l'étendue de l'empire de » ces souverains, qui comprenoit la Sithie, la Bac» triane, l'Inde & l'Ionie. Elles détaillent aussi la » grandeur des tributs qu'ils avoient imposés, & » le nombre de leurs troupes qui montoient à un » million de soldats ".

Avant de vous dire, Monsieur, ce qui reste actuellement des monumens décrits par ces deux historiens, il importe de vous faire connoître la distribution des ornemens, des vestibules, des cours & des édifices qui composoient les temples Egyptiens, afin que nous ne nous égarions pas au milieu de leurs ruines.

« Les temples d'Egypte sont précédés d'une ou de » plusieurs avenues pavées, larges de cent pieds, & » longues de trois ou quatre cens. Deux rangées de » sphinx, éloignés de trente pieds l'un de l'autre, en » ornent les côtés. Ces avenues aboutissent à des » portiques dont le nombre n'est point fixé. Ces por» tiques conduisent à une place magnifique qui pré» cède le temple. Au-delà se trouve le sanctuaire qui » est plus petit, & dans lequel on ne sculpte jamais » de figures humaines, & rarement même celles de » quelques animaux. Des murs aussi élevés que le » temple forment les côtés de la place. Plus écartés » à leur origine que la largeur de sa façade, ils se rap» prochent ensuite d'environ cent pieds. Ils sont char» gés de grandes figures sculptées dans le goût des » anciens ouvrages des Etrusques & des Grecs. Un » édifice spacieux, soutenu par une prodigieuse quan» tité de colonnes, accompagne ordinairement ces » temples (u).

N'ayant à vous offrir que des monumens mutilés

(u) Strabon, liv. 17.

par le tems ou les hommes, j'espère que cette description servira à vous indiquer ce qui manque à leur perfection. Guidés par elle, avançons-nous au midi de Carnak, où l'on trouve les débris d'un des quatre principaux temples dont parle Diodore de Sicile. Il a huit entrées, dont trois sont précédées de sphinx d'une énorme grosseur, avec deux grandes statues de chaque côté. Ces sphinx & ces colosses, tous d'un seul bloc de marbre, sont taillés dans le goût antique. Lorsque l'on a parcouru ces allées majestueuses, on arrive à quatre portiques, dont chacun a trente pieds de largeur, cinquante-deux d'élévation, & cent cinquante de longeur. Des portes pyramidales leur servent d'entrée, & des pierres d'une grandeur étonnante posent sur les deux murs, & forment le plafond.

Le premier de ces portiques est entièrement bâti de granit rouge parfaitement poli. Quatre compartimens, remplis d'hiéroglyphes, occupent la longueur des faces extérieures. L'intérieur n'en a que trois rangées, dans chacune desquelles on remarque deux figures humaines, plus grandes que nature, sculptées avec beaucoup d'art. Des figures colossales, élevées de quinze pieds au-dessus des fondemens de la porte, en décorent les côtés. Deux statues de trente-trois pieds de haut, l'une de granit rouge, l'autre de granit tacheté de noir & de gris, sont placées en dehors. On en voit une autre en dedans, composée d'un bloc de marbre blanc, dont on a abattu la tête. Ces colosses portent à la main une espèce de croix, c'est-à-dire, le *phallus*, qui, chez les Egyptiens, étoit le symbole de la fécondité.

Le second portique est à moitié ruiné. La porte n'a que deux rangs d'hiéroglyphes d'une grandeur gigantesque, l'un au midi, l'autre au nord. Toutes les faces du troisième sont couvertes d'hiéroglyphes

formés de figures colossales. On remarque à l'entrée de la porte les débris d'une statue de marbre blanc, dont le tronc a quinze pieds de circonférence. La tête est couverte d'un casque entouré d'un serpent. Des murs presqu'entièrement renversés, & des monceaux de décombres réprésentent le quatrième portique. On distingue au milieu les morceaux d'un colosse de granit rouge, dont le corps a trente pieds de tour.

A l'extrémité de ces portiques commençoient les hautes murailles, qui formoient la première cour du temple. Les peuples y entroient par douze portes. Plusieurs sont détruites, & d'autres fort délabrées. Celle qui a moins souffert des injures du tems & des outrages des barbares, regarde l'occident. Une longue avenue de sphinx la précède. Elle a quarante pieds de largeur, environ soixante d'élévation, & quarante-huit d'épaisseur aux fondemens. On remarque dans le front deux rangs de petites fenêtres, & sur les côtés, des débris d'escaliers, par lesquels on montoit au sommet. Cette porte, dont la masse paroît inébranlable, est d'un goût rustique, sans hiéroglyphes, & d'une simplicité imposante. Elle donne entrée dans la grande place, dont deux terrasses élévées de six pieds au-dessus du sol, & larges de quatre-vingts, forment les côtés. On y admire deux belles colonades, qui se prolongent dans toute la longueur des terrasses. Au-delà s'ouvre une seconde cour, qui précède le temple, & dont l'étendue égale la majesté de l'édifice. Elle est pareillement décorée de deux rangées de colonnes, qui ont plus de cinquante pieds d'élévation, sur dix-huit de circonférence à la base. Leurs chapitaux ont la forme d'un vase, surmonté d'une pierre carrée, qui servoit probablement de piédestal à des statues. Deux colosses d'une grandeur prodigieuse & mutilés par le fer,

terminent ces colonades. Arrivé dans cet endroit, l'œil étonné mesure l'immensité du temple. Il est d'une élévation surprenante. Les murs construits de marbre paroissent indestructibles. Le toit, plus exhaussé au milieu que sur les bas côtés, est soutenu par dix-huit rangs de colonnes. Celles qui portent la partie la plus élevée ont trente pieds de circonférence & environ quatre-vingts de hauteur; les autres sont d'un tiers plus petites. Il n'est point dans l'univers de bâtiment dont la grandeur ait un caractère plus imposant, & dont la majesté se fasse plus vivement sentir. Il semble être conforme à la haute idée que les Egyptiens avoient de l'être suprême, & l'on ne peut y entrer sans être pénétré de respect. Toutes les faces en dedans & en dehors sont chargées d'hiéroglyphes & de figures extraordinaires. On a sculpté du côté du nord des réprésentations de batailles avec des chevaux & des chariots, dont l'un est traîné par des cerfs. On distingue sur la muraille du midi deux barques couvertes d'un dais, à l'extrémité desquelles paroît un soleil. Des nautoniers les conduisent avec des perches. Deux hommes, assis à la poupe, semblent en diriger la course, & recevoir leurs hommages. Ces tableaux sont allégoriques. Les Grecs, dans leur langage poétique, peignoient le soleil dans un char, traîné par des coursiers, que guidoit Apollon. Les Egyptiens le réprésentoient porté sur un vaisseau conduit par Osiris, & sept nautoniers qui figuroient les sept planètes (x). Cette entrée, qui faisoit face au temple de Luxor, est bien dégradée, mais elle devoit être d'une grande somptuosité, si l'on en juge par les obélisques qui l'annoncent. On en voit deux de soixante pieds de haut, sur vingt & un de circuit

(x) Macrob, songe de Scipion. Martien Capella, liv. 2.

à la baſe, & un peu plus loin, deux autres de ſoixante & douze pieds d'élévation ſur trente de circonférence. Ces ſuperbes monumens, formés chacun d'un bloc de granit rouge, rendent hommage au génie & aux connoiſſances des anciens Egyptiens. On y a gravé divers hiéroglyphes, diviſés en colonnes. Trois de ces obéliſques reſtent de bout. Un ſeul eſt renverſé.

En quittant le grand temple, & marchant vers l'orient, on arrive à travers des monceaux de décombres au bâtiment que Strabon nomme le ſanctuaire. Il eſt peu conſidérable. La porte eſt ornée de colonnes, dont trois grouppées enſemble, ſe réuniſſent ſous un ſeul chapiteau. Pluſieurs ſalles de granit en partageoient l'intérieur. C'étoit-là que l'on gardoit la vierge conſacrée à Jupiter, & qui s'offroit en ſacrifice d'une manière fort extraordinaire (*y*).

Je n'ai décrit, Monſieur, que les parties les mieux conſervées de ce temple. On trouve dans ſa vaſte enceinte pluſieurs édifices preſque détruits qui ſervoient ſans doute aux prêtres & aux animaux ſacrés. On y remarque une grande pièce d'eau environnée de débris, & à chaque pas on rencontre des tronçons de colonnes, de ſphinx, de ſtatues, de coloſſes, & des ruines ſi magnifiques, qu'on eſt ſaiſi d'étonnement & d'admiration. Si l'on meſure avec juſteſſe l'eſpace qu'occupoient les veſtibules, les portiques, & les cours du temple, on verra que leur enſemble avoit au moins une demi-lieue de circuit, & que Diodore de Sicile ne s'eſt point trompé en leur donnant cette étendue.

(*y*) *Jovi quem præcipuè colunt (Thebani) virgo quædam genere clariſſima, & ſpecie pulcherrima ſacratur; quales Græci Pallacas vocant. Ea pellicis more cum quibus vult coit, uſque ad naturalem corporis purgationem. Poſt purgationem vero viro datur; ſed priuſquam nubat poſt pellicatûs tempus in mortuæ morem lugetur.* Strab. l. 17.

La plaine qui s'étend depuis Carnak jusqu'à Luxor, n'a pas moins d'une lieue de long. Cet espace étoit couvert des maisons des Egyptiens qui habitoient la partie orientale de Thèbes. Quoique, au rapport de Diodore de Sicile (z), elles eussent cinq étages, & qu'elles fussent construites avec solidité, elles n'ont pu résister aux ravages du tems & des conquérans. Elles sont entièrement détruites (a). Aujourd'hui que le sol s'est beaucoup élevé, que les alluvions annuelles du fleuve les ont couvertes de plusieurs pieds de limon, on laboure sur leurs ruines. Le bled, le lin, les légumes croissent aux mêmes lieux où l'on admiroit il y a trois mille ans, des places publiques, des palais, & des édifices nombreux, habités par un peuple éclairé. A l'extrémité de cette campagne on trouve le village de Luxor, près duquel on parcourt les avenues & les débris d'un autre temple plus dégradé que le premier. Il occupoit un terrein spacieux. De grandes cours entourées de portiques soutenus par des colonnes de quarante pieds d'élévation, sans y comprendre la base ensevelie sous les sables, des portes pyramidales chargées de sculptures hiéroglyphiques, & d'une majesté imposante, des restes de murs bâtis de quartiers de granit, & que la barbarie seule des hommes a pu renverser, des files de colosses de marbre élevés de quarante pieds, & enterrés jusqu'aux tiers de leurs corps : tous ces monumens disent quelle devoit être la magnificence de l'édifice principal, dont une colline de ruines amoncelées

---

[z] Diodore de Sicile, liv. 1.

[a] Mr. Pokoke trompé par cette destruction totale, a pensé qu'à Thèbes il n'y avoit autrefois de grands édifices que les temples, & que les maisons des habitans étoient ou des tentes ou des masures, &c. Le témoignage de Diodore de Sicile réfute cette assertion.

marque la place. Mais rien n'en donne une idée plus grande, que deux obélisques qui lui servoient d'ornement, & qui sembleroient avoir été posés là par les géans ou les génies fabuleux. Formés chacun d'un seul bloc de granit, ils ont soixante & douze pieds de haut au-dessus du sol, & trente-deux de circonférence; mais comme ils sont enfoncés fort avant dans le sable & le limon, on peut croire qu'ils ont quatre-vingt-dix pieds depuis la base jusqu'au sommet. L'un d'eux est fendu vers le milieu, l'autre parfaitement bien conservé. Les hiéroglyphes qui les couvrent, partagés en colonnes, & taillés en relief saillant d'un pouce & demi, font honneur à l'artiste qui les a sculptés. La dureté de la pierre les a préservés de l'injure de l'air; rien n'est plus majestueux que ces obélisques. L'Egypte est le seul pays où l'on ait exécuté de semblables ouvrages, & il n'y a point de ville dans l'univers dont ils ne devinssent le plus bel ornement. Tels sont, Monsieur, les monumens les plus remarquables que l'on trouve de nos jours dans la partie orientale de Thèbes. Leur aspect seul suffiroit pour échauffer le génie d'une nation policée; mais les Turcs & les Cophtes, rampant sous le joug de fer qui pèse sur leurs têtes, les voyent sans admiration, & construisent à l'entour des huttes de terre, qui peuvent à peine les mettre à l'abri du soleil. Ces barbares, lorsqu'ils ont besoin d'une meule de moulin, ne rougissent pas d'abattre la colonne qui soutenoit un temple ou un portique, & de la scier par tronçons. C'est à ce point d'abjection que le despotisme dégrade les hommes!

J'ai l'honneur d'être, &c.





LETTRE X.

A M. L. M.

Defcription de la partie occidentale de Thèbes.

Au grand Caire.

LE village de Gournou, Monfieur, & celui de Medinet Abou, fitués fur le terrein qu'occupoit la partie occidentale de Thèbes, font environnés de grandes ruines. On trouve à une lieue à l'occident du premier des grottes, nommées *Biban Elmelouk*, les portes des Rois. C'eft-là qu'on voit les tombeaux des anciens Souverains de la Thébaïde. Le chemin qui y mène eft femé de marbres & de débris. On s'y rend en fuivant les finuofités d'une gorge étroite dont les flancs, en plufieurs endroits, ont été taillés au cifeau. On a pratiqué dans le rocher des appartemens fpacieux qui précédèrent la conftruction des maifons & des palais. Au fond de cette vallée, qui s'élargit d'environ deux cens toifes, on reconnoît dans le pied des montagnes les ouvertures qui conduifent à ces tombeaux. Strabon (*b*) en compte quarante, Diodore de Sicile (*c*) quarante-fept; mais il ajoute que fous l'empire d'Augufte il n'en reftoit que dix-fept, dont quelques-uns étoient déja bien endommagés. Aujourd'hui la plupart font bouchés, & il ne s'en trouve que neuf où l'on puiffe pénétrer. Les galeries fouterraines qui les précèdent ont ordinairement dix pieds de haut fur une largeur égale. Les murs & le plafond, taillés dans

(*b*) Strabon, liv. 17.

[*c*] Diodore de Sicile, liv. 1.

une roche blanche, conservent le brillant & le poli du stuc. Quatre allées principales, plus longues & plus élevées que les autres, aboutissent à la porte d'une grande salle, au milieu de laquelle on voit un tombeau de marbre, avec la figure du prince, sculptée en relief sur le couvercle. Une autre figure tenant un sceptre à la main, orne un des côtés de la muraille. Une troisième, réprésentée sur le plafond, porte aussi le sceptre, & des aîles qui lui descendent jusqu'aux talons.

La seconde grotte, spacieuse & bien décorée, offre aux yeux un plafond couvert d'étoiles d'or, des oiseaux peints avec des couleurs, dont la fraîcheur & la vivacité n'ont rien perdu de leur éclat, & des hiéroglyphes divisés en colonnes, & gravés sur les murs. Deux hommes sont assis à côté de la porte, à laquelle conduit une longue rampe dont la pente est fort douce. Un bloc de granit rouge qui a seize pieds de haut, dix de long, & six de large, forme le sarcophage du Roi, dont la figure, taillée en relief, orne le couvercle. Une inscription hiéroglyphique règne à l'entour. Des niches pratiquées dans l'épaissenr du rocher servoient sans doute de place aux momies des personnes de la Famille Royale. Les tombeaux déposés dans d'autres appartemens en ont été enlevés par violence, comme l'attestent leurs débris. On remarque une très-belle grotte, où il ne reste qu'un couvercle de marbre, long de dix pieds & large de six. Dans le fond du caveau le plus reculé, on distingue une figure humaine sculptée en relief, les bras croisés sur la poitrine, & deux autres à genoux à ses côtés.

Ces galeries, ces appartemens souterrains, qui se prolongent fort loin sous les montagnes, & dont je n'ai décrit qu'une petite partie, sont ornés de figures innombrables d'hommes, d'oiseaux, & d'animaux

divers, les uns ſculptés en relief, les autres en creux, & d'autres peints avec des couleurs ineffaçables. Ces caractères inintelligibles qui compoſent l'hiſtoire du tems, cachent ſous leur voile impénétrable des découvertes intéreſſantes, & les traits les plus remarquables de la vie des monarques de Thèbes, dont la puiſſance s'étendoit juſque dans l'Inde. On ne marche dans ces dédales qu'à la lueur des flambeaux, car la lumière du jour n'y pénètre point. Tels ſont les ſouterrains où les corps de ces Rois repoſent, environnés des ombres & du ſilence. En les parcourant, on ſe ſent frappé d'une crainte religieuſe, comme ſi la préſence des vivans devoit troubler les morts dans les aſyles du repos & de la paix.

En retournant de ces lieux ténébreux, & marchant vers le ſud-eſt, le voyageur rencontre bientôt les débris d'un temple, dont les piliers carrés portent des ſtatues qui ont toutes la tête rompue. Elles tiennent d'une main un ſceptre, de l'autre un fouet. L'édifice n'eſt preſque qu'un monceau de ruines. On remarque du côté du midi une porte pyramidale qui ſervoit d'entrée à un portique. L'enceinte des cours qui environnoient le temple eſt déſignée par des débris de colonnes & de pierres d'une grandeur démeſurée. L'une de ces cours renferme les tronçons de deux ſtatues de marbre noir, qui avoient trente pieds de haut. Dans l'autre, on demeure ſtupéfait à la vue d'un coloſſe couché par terre, & briſé vers le milieu. On compte vingt & un pieds de largeur d'une épaule à l'autre. Sa tête a onze pieds de long & dix-huit de circonférence. Cette ſtatue giganteſque ne le cède en grandeur qu'à celle de Memnon. Les reſtes des bâtimens qui accompagnoient ce temple couvrent un terrein d'un mille d'étendue, & laiſſent dans l'eſprit une haute idée de ſa magnificence.

En continuant ſa route, on trouve une demi-lieue plus loin les ruines du Memnonium, ſitué près de Medinet Abou. On y voit le plus grand coloſſe de l'Egypte, ce qui déſigne la place du tombeau d'Oſimandué : car Diodore de Sicile le marque dans ſon enceinte. Avant de vous montrer les débris de ce monument fameux, permettez que je vous le répréſente tel que Diodore l'a décrit. « A dix ſtades des tombeaux des Rois de Thèbes (*d*), dit cet hiſtorien, » on admire celui d'Oſimandué. Un veſtibule, bâti » de pierres de diverſes couleurs, en forme l'entrée. » Il a deux cens pieds de long & ſoixante & huit » d'élévation. Au ſortir de-là, on entre ſous un péryſtile carré, dont chaque côté a quatre cens pieds » de longueur. Des animaux formés de blocs de granit, de vingt-quatre pieds de haut, lui ſervent de » colonnes, & portent le plafond, compoſé de carreaux de marbre, qui ont vingt-ſept pieds en tout » ſens. Dans toute la longueur, des étoiles d'or y » brillent ſur un fond d'azur. Au-delà de ce péryſtile s'ouvre une autre entrée, ſuivie d'un veſtibule, conſtruit comme le premier, mais plus » chargé de toutes ſortes de ſculptures. Il eſt précédé de trois ſtatues, formées d'une ſeule pierre, » & taillée par Memnon Sycnite. La principale, qui » répréſente le Roi, eſt aſſiſe. C'eſt la plus grande » de l'Egypte. Un de ſes pieds, meſuré avec juſteſſe, paſſe ſept coudées. Les deux autres, appuyées ſur ſes genoux, l'une à droite, l'autre à » gauche, ſont celles de ſa mère & de ſa fille. Tout

[*d*] Diodore de Sicile, liv. 1. Les grottes où l'on voit les tombeaux des Rois de Thèbes, ne ſont qu'à trois quarts de lieue de Medinet Abou. Ainſi Diodore de Sicile eſt aſſez exact, puiſqu'il ſe trompe tout au plus d'un quart de lieue. Pokoke a commis une erreur plus conſidérable, en marquant le tombeau d'Oſimandué à Luxor, de l'autre côté du Nil.

» l'ouvrage eſt moins recommandable par ſa gran-
» deur énorme, que par la beauté du travail, &
» par le choix du granit, qui, dans une ſurface ſi
» étendue, n'a ni défaut ni tache. Le coloſſe porte
» cette inſcription : *Je ſuis Oſimandué, Roi des Rois ;*
» *ſi l'on veut ſavoir combien je ſuis grand, & où je*
» *repoſe, que l'on détruiſe quelqu'un de mes ouvrages* (e).
» On voit en outre une autre ſtatue de ſa mère,
» taillée d'un ſeul bloc de granit, & de trente pieds
» de haut. Trois Reines ſont ſculptées ſur ſa tête,
» pour faire connoître qu'elle fut fille, femme &
» mère du Roi.

» A la ſuite de ce portique, on entre dans un
» péryſtile plus beau que le premier. On a gravé
» ſur la pierre l'hiſtoire de la guerre d'Oſimandué
» contre les révoltés de la Bactriane. La façade de
» la muraille du devant montre ce Prince attaquant
» des remparts, aux pieds deſquels coule un fleuve.
» Il combat contre des troupes avancées, ayant à ſes
» côtés un lion terrible qui le défend avec ardeur.
» La muraille, à droite, offre des captifs enchaînés,
» les mains & les parties naturelles coupées, pour leur
» reprocher leur lâcheté. Sur le mur, qui eſt à gauche,
» diverſes figures ſymboliques très-bien ſculptées,
» rappellent le triomphe & les ſacrifices d'Oſimandué
» au retour de cette guerre. Au milieu du péryſtile, à
» l'endroit où il eſt découvert, on avoit dreſſé un
» autel compoſé d'une ſeule pierre, d'une grandeur
» merveilleuſe, & d'un travail exquis. Enfin, contre
» la muraille du fond, deux coloſſes, chacun d'un
» ſeul bloc de marbre & de quarante pieds de hau-
» teur, ſont aſſis ſur leurs piédeſtaux. On ſort de ce

(e) Je crois que cette inſcription a été funeſte à ce coloſſe, & qu'elle engagea Cambiſe à le briſer par le milieu.

» péryſtile admirable par trois portes; l'une eſt entre
» les deux ſtatues; les deux autres ſont aux côtés.
» Elles conduiſent à un édifice de deux cens pieds
» de longueur, dont le toit porte ſur de hautes co-
» lonnes. Il reſſemble à un magnifique théatre; plu-
» ſieurs figures de bois y répréſentent un ſénat oc-
» cupé à rendre la juſtice. Sur un des murs on re-
» marque trente ſénateurs, & au milieu d'eux le chef
» de la juſtice, ayant à ſes pieds un amas de livres,
» & la figure de la vérité, les yeux fermés, ſuſpen-
» due à ſon col.

» De-là on paſſoit dans une place environnée de
» palais de formes différentes, où l'on voyoit figurés
» ſur des tables tous les mets qui peuvent flatter le
» goût. Dans l'un d'eux, Oſimandué revêtu d'ha-
» bits magnifiques, offroit aux dieux l'or & l'argent
» qu'il retiroit chaque année des mines de l'Égypte.
» On avoit écrit au bas la valeur de ce revenu, qui
» montoit à trente-deux millions de mines d'argent.
» Un autre palais renfermoit la bibliothèque ſacrée,
» à l'entrée de laquelle on liſoit ces mots : *remèdes
» de l'ame*. Un troiſième contenoit toutes les divi-
» nités de l'Égypte, avec le Roi qui offroit à cha-
» cune d'elles les préſens qui leur convenoient, atteſ-
» tant Oſiris, & les Princes, ſes prédéceſſeurs, qu'il
» avoit exercé la piété envers les dieux, & la juſtice
» envers les hommes. A côté de la bibliothèque, on
» voyoit, dans un des plus beaux édifices de la place,
» vingt tables entourées de leurs lits, ſur leſquels re-
» poſoient les ſtatues de Jupiter, de Junon & d'Oſi-
» mandué. On croit que ſon corps étoit dépoſé en
» cet endroit. Pluſieurs bâtimens joints à celui-ci, con-
» ſervoient les répréſentations de tous les animaux
» ſacrés de l'Egypte. De ces appartemens on montoit
» au tombeau du Roi, ſur le ſommet duquel étoit

» placée une couronne d'or d'une coudée de largeur,
» & de trois cent soixante & cinq de tour. Chaque
» coudée répondoit à un jour de l'année, & l'on y
» avoit gravé le coucher & le lever des astres pour
» ce jour-là, avec les indications astrologiques, que
» la superstition des Egyptiens y attachoit. On dit
» que Cambise enleva ce cercle lorsqu'il ravagea
» l'Egypte. Tel étoit, selon les historiens, le tom-
» beau d'Osimandué, qui surpassoit tous les autres,
» & par son étendue, & par le travail des habiles ar-
» tistes qu'il avoit employés ".

Je n'ose garantir, Monsieur, tous ces faits que Diodore de Sicile avance sur la foi des écrivains qui l'ont précédé; car de son tems la plus grande partie de ces édifices ne subsistoit plus. J'avoue même que dans tout autre pays ces descriptions merveilleuses passeroient pour de pures chimères; mais sur cette terre féconde, qui semble avoir été honorée la première du génie créateur des arts, elles acquièrent de la vraisemblance. Examinons ce qui reste de ces monumens, & que nos yeux nous forcent à croire au prodige. Leur débris sont entassés près de Médinet Abou (*f*), dans une espace d'une demi-lieue de circuit. Le temple, les vestibules, les pérystiles, ne présentent aux regards que des monceaux de ruines, parmi lesquels s'élèvent quelques portes pyramidales que leur solidité a rendu indestructibles; mais les colosses nombreux que décrit Diodore subsistent encore, quoique mutilés. Celui qui est le plus près de ces ruines, composé de marbre jaune, est enfoncé en terre jusqu'au tiers de sa hauteur. On en voit sur la

[*f*] Medinet Abou signifie *la Ville du Père*. On ne peut douter que le Memnonium ne fut en cet endroit, puisqu'il se nomme aussi dans l'itinéraire *Papa*, père.

la même ligne un autre d'un marbre mélangé de blanc & de noir, dont le dos chargé d'hiéroglyphes a trente pieds de long. Dans l'intervalle qui les sépare, des tronçons de colonnes, & des ſtatues briſées, couvrent la terre, & marquent la ſuite des veſtibules. L'on diſtingue au-delà deux autres ſtatues coloſſales entièrement défigurées. Enfin, cent toiſes plus loin le voyageur eſt frappé d'étonnement à la vue de deux coloſſes, qui ſemblables à des rochers, repoſent aſſis à côté l'un de l'autre. Leurs piédeſtaux ſont à-peu-près égaux, & formés de blocs de granit de trente pieds de long, ſur dix-huit de large. Le plus petit de ces coloſſes eſt pareillement d'un ſeul morceau de marbre. L'autre, le plus grand de l'Egypte, eſt formé de cinq aſſiſes de granit, & rompu par le milieu. Il paroît que c'eſt la ſtatue d'Oſimandué (*g*), car on voit deux figures taillées en relief le long de ſes jambes, & qui s'élèvent juſqu'au tiers de ſa hauteur. Ce ſont la mère & la fille de ce Prince. L'autre coloſſe qui eſt d'une ſeule pierre, & qui répond aux dimenſions de Diodore de Sicile, repréſentoit auſſi la mère de ce Roi. Pour vous donner une idée de la taille giganteſque du grand coloſſe, il ſuffit de vous dire que ſon pied ſeul a près d'onze pieds de long, ce qui répond exactement aux ſept coudées de Diodore. Cette ſtatue, dont la moitié eſt demeurée ſur ſa baſe, & que Strabon appelle la ſtatue de Memnon rendoit un ſon au lever du ſoleil. Elle jouiſſoit au-

[*g*] La ſeule objection que l'on pourroit oppoſer à ce ſentiment, c'eſt que ſuivant Diodore de Sicile la ſtatue d'Oſimandué avec celles de ſa mère & de ſa fille étoient formées d'un ſeul bloc, & que ce coloſſe eſt compoſé de pluſieurs morceaux; mais la première aſſiſe s'élevant depuis la plante des pieds juſqu'aux coudes, comprend les deux autres figures. C'eſt peut-être ce que notre hiſtorien a voulu donner à entendre. D'ailleurs, le reſte eſt conforme à la deſcription.

trefois d'une grande célébrité. Plusieurs écrivains en ont parlé avec enthousiasme, & l'ont regardée comme une des sept merveilles du monde. Une multitude d'inscriptions grecques & latines, que l'on lit encore de nos jours sur la base & les jambes de ce colosse, attestent que des Princes, des Généraux, des Gouverneurs, & des hommes de tous les états, ont entendu ce son miraculeux. Vous savez, Monsieur, ce que le judicieux Strabon en pense, & j'espère que vous serez de son sentiment.

Tels sont, Monsieur, les restes de Thèbes aux cent portes, dont l'antiquité se perd dans la nuit des tems, & qui annonce à quel point de perfection les arts étoient portés dans ces siècles reculés. Tout y étoit noble & majestueux. Il semble que les Rois de cette cité dont la gloire ne périra point, tandis que ses obélisques & ses colosses subsisteront, ne travaillassent que pour l'immortalité. Ils avoient construit des ouvrages à l'abri du tems; mais ils n'ont pu les défendre contre la barbarie des conquérans, le fléau le plus terrible des sciences & des nations, que leur orgueil a fait disparoître de la terre.

J'ai l'honneur d'être, &c.





LETTRE XI.

A M. L. M.

Route depuis Thèbes jusqu'à Esné.

Au grand Caire.

ON s'arrache avec peine, Monsieur, des ruines de Thèbes aux cent portes (*h*). Les monumens qui y frappent les regards du voyageur, remplissent l'ame de grandes idées. A la vue des colosses & des obélisques superbes, qui semblent surpasser les bornes de la puissance humaine, il dit : *l'homme a fait cela*, & ce sentiment semble ennoblir son existence. Il est vrai que lorsque ses yeux s'abbaissent sur les mazures placées au pied de ces magnifiques ouvrages, lorsqu'il apperçoit un peuple ignorant à la place d'une nation savante, il s'afflige sur l'anéantissement des générations, & sur la perte des arts; mais cet attendrissement même a des charmes pour les cœurs sensibles.

Le vent nous entraîne vers les bornes de l'Egypte. Déja ces rochers taillés en statues colossales, ont disparu. D'autres objets fixent l'attention. On contemple

[*h*] J'aime cette épithéte par laquelle Homère peint d'un seul trait la grandeur de cette ville. Ce qui la rend sublime, c'est que l'exagération n'y a point de part. Pour peu que l'on fasse attention aux portiques, aux vestibules, aux péristiles, aux cours qui accompagnoient les grands temples de l'Egypte, on se convaincra que ceux de Thèbes avoient au moins cent portes. Je croirois donc avec Diodore de Sicile, que cette dénomination, digne du pinceau d'Homère, lui venoit plutôt des portes de ses temples, que de celles de son enceinte. Il paroît même que cette cité fameuse n'a jamais été fermée de murailles. Aucun historien n'en fait mention, & l'on n'en trouve point de traces.

avec plaisir les richesses qui bordent les deux rives du Nil. Nous abordons au port d'Armant. Ce village est construit au pied de la hauteur où l'on voit les ruines d'Hermuntis. Cette ancienne ville qui honoroit d'un culte particulier, Apollon & Jupiter, avoit élevé deux temples en leur honneur. Le tems les a respectés. Celui d'Apollon est petit, mais bien conservé : ses murailles sont formées de granit; une frise couverte d'éperviers consacrés à ce dieu, règne à l'entour. On monte sur la plate-forme par un escalier pratiqué dans l'un des côtés. Des hiéroglyphes décorent toutes les faces; quatre rangs de figures humaines sont gravés en-dehors, & trois en-dedans. L'édifice est divisé en plusieurs salles. Cinq faucons, les aîles déployées, ornent le plafond de la première. Des étoiles d'or brillent sur la voûte de la seconde. On y remarque deux béliers qui se regardent, avec des hiéroglyphes artistement sculptés; deux bœufs (i) de marbre occupent l'extrémité de cet appartement. On voit à l'entour des femmes qui allaitent leurs enfans. Un grand bâtiment, dont il ne reste que les fondemens, précède ce temple. Au-delà s'ouvre un large bassin, destiné à recevoir les eaux du Nil. Plus loin, sur la rive du fleuve, on trouve un autre édifice, qui étoit vaisemblablement le temple de Jupiter. Les chrétiens en avoient fait une église. Le plâtre, sur lequel on a peint des croix, couvre les hiéroglyphes & les inscriptions égyptiennes.

A quatre lieues d'Armant, dans l'intérieur des terres, on rencontre le village d'Oksor. Abulfeda (k) dit que de son tems on y fabriquoit beaucoup de poterie.

---

[i] Le bœuf étoit en Egypte le symbole de la fertilité & de l'inondation.

[k] Abulfeda, description de l'Egypte.

Ces manufactures subsistent encore. Les habitans transportent leurs vases au bord du Nil, les attachent sur un lit de branches de palmier, la bouche en bas, mettent dessus un second lit semblablement disposé, ensuite un troisième. Cette espèce de radeau surnage, soutenu par l'air, qui, renfermé dans la capacité des vases, y fait le même office que dans la cloche du plongeur. Deux hommes, assis dessus, le conduisent de ville en ville, jusqu'à ce qu'ils aient vendu toutes leurs marchandises. J'ai vu plusieurs de ces radeaux descendre au-dessous même du grand Caire. El Oksor est situé au milieu d'une plaine fertile en grains & en dattes excellentes.

En remontant vers le midi, on passe par Gebelin les deux collines; au pied desquelles un saint mahométan a son tombeau; bientôt après on découvre Assoun (*l*), ville assez considérable, placée près des ruines d'Aphroditopolis. Depuis Thèbes jusqu'à Siène, on apperçoit fréquemment des crocodiles étendus sur les îles sabloneuses que le Nil laisse à découvert en se retirant. Ils dorment au soleil, mais leur sommeil est très-léger; car, à l'approche des bateaux, ils se précipitent dans l'eau. Ils descendent rarement dans la basse Thébaïde, & jamais au-dessous du Caire. Ces animaux voraces, quoique couverts d'écailles presqu'impénétrables, fuient les lieux trop fréquentés par les hommes, & se plaisent davantage vers Assouan, où les barques sont plus rares. Les anciens ont écrit que l'ichneumon entroit dans la gueule de ce monstre, lorsqu'il étoit endormi, & lui dévoroit les entrailles. L'ichneumon recherche les œufs que la femelle du cro-

---

[*l*] C'est la troisième ville de ce nom. Les Grecs les ont appellées ainsi. En traitant à la fin de ce volume de l'ancienne religion du pays, je rapporterai les noms Egyptiens qui sont parvenus jusqu'à nous.

codile cache dans le sable, & les mange quand il les rencontre. Voilà peut-être l'origine de cette fable.

Nous abordons, Monsieur, au port d'Esné, ville considérable, gouvernée par un Prince arabe & par un Cachef, dépendant du Bey de Girgé. Les mahométans y possèdent plusieurs mosquées, & les cophtes une église desservie par deux prêtres. « Esné, » dit Abulfeda (*m*), remarquable par ses bains publics » & son commerce, est bâtie à l'occident du Nil, » entre Assouan & Cous; mais plus près de cette der» nière. Elle reconnoît, ajoute le géographe de Nu» bie, les cophtes (*n*) pour fondateurs. Son terri» toire bien cultivé, abonde en grains & en palmiers. » Des jardins, remplis d'arbres fruitiers, l'environ» nent. On y admire plusieurs monumens antiques, » construits par les cophtes, & des ruines superbes". Cette description convient encore de nos jours à Esné, placée au bord d'une riche campagne, & ombragée par des bois d'orangers, chargés de fleurs & de fruits. Cette ville, nommée autrefois *Latopolis*, révéroit Minerve & le poisson Latus (*o*). Elle renferme dans son enceinte un temple antique; des murs épais le ferment de trois côtés; six grosses colonnes cannelées, surmontées d'un chapiteau, orné de feuilles de palmier, en forment la façade; dix-huit autres soutiennent le toit, composé de larges carreaux de marbre; une frise entoure l'édifice, & des hiéroglyphes sans nombre en couvrent les faces extérieures. Ceux de l'intérieur, exécutés avec beaucoup plus de soin, marquent les progrès que les Egyptiens avoient faits

---

[*m*] Description de l'Egypte.

[*n*] Les Arabes donnent aux anciens Egyptiens le nom de Cophtes.

[*o*] Strabon, liv. 17.

dans la sculpture. Ce temple est souillé par les ordures entassées du bétail, que les Turcs y renferment. Ces barbares ne rougissent pas de faire servir d'écuries les plus beaux monumens de l'ancienne Egypte.

Une lieue à l'occident d'Esné, est un autre temple, sur les murs duquel on a sculpté en plusieurs endroits une femme assise (*p*). C'étoit-là que Minerve étoit honorée & qu'on nourrissoit le poisson Latus. Les colonnes de ce temple ont peut-être donné aux Grecs l'idée de l'ordre corinthien. En effet, les chapiteaux sont ornés d'un feuillage, qui ressemble beaucoup à la feuille d'acanthe. Seulement il est moins saillant, & quelquefois simplement tracé. Divers animaux, peints sur le plafond, ont conservé tout l'écat de leurs couleurs. Les Egyptiens employoient souvent dans leurs peintures l'or & le bleu d'outremer; mais, si l'on peut juger par ce qui reste de leurs ouvrages, ils ne connoissoient point l'art des dégradations par lequel le peintre, passant insensiblement d'une nuance à l'autre, sait donner aux objets les formes & les contours qui leur conviennent. Leurs couleurs sont très brillantes, mais presque toujours uniformes & simplement plaquées.

Au midi d'Esné, on voit les débris d'un monastère fondé par Ste. Hélène, & auprès, le cimetière des martyrs, orné de tombeaux, surmontés de coupoles, soutenues par des arcades. Les habitans d'Esné s'étant révoltés contre les persécutions de Dioclétien, cet Empereur détruisit leur ville, & les fit passer au fil de l'épée. Ce lieu, consacré par la religion, est devenu un célèbre pélérinage parmi les cophtes. Ils

[*p*] Cette femme assise étoit une divinité Egyptienne appellée *Neith*. Les anciens Grecs lui donnèrent le nom de Minerve, qu'ils peignirent & gravèrent d'abord assise pour imiter leurs précepteurs, comme on le verra dans la suite de ces lettres.

s'y rendent des provinces les plus éloignées du royaume.

On trouve dans la chaîne des montagnes qui se prolonge à l'orient du Nil, & presqu'en face d'Esné, des carrières dont on tire une pierre tendre, appellée *Baram*. On s'en sert pour faire des ustensiles de cuisine. Elle durcit au feu, & forme d'excellentes marmites & des casseroles, qui ne donnent aucun mauvais goût aux alimens. Je finirai cette lettre en vous avertissant, Monsieur, que le père Sicard & Vansleb ont confondu cette ville avec Siène, située sous le tropique, à trente lieues de distance vers le midi.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XII.

A M. L. M.

Route d'Esné à la dernière cataracte.

Au grand Caire.

NOUS touchons, Monsieur, au terme de notre voyage. La chaleur qui commence à se faire sentir nous annonce l'approche du tropique. Le vent de sud, dont l'haleine est brûlante, souffle par raffales. Il élève des tourbillons de sables pernicieux aux hommes & aux animaux. Les uns & les autres cherchent un abri dans les cabanes, & les antres des rochers. Heureusement que ce vent dangereux continue rarement pendant deux jours entiers. Cet espace de tems suffit quelquefois pour faire périr les caravanes au milieu des déserts.

La campagne a pris un autre aspect; en partant

nous avons vu ſemer les terres aux environs du Caire. Près de Girgé le bled étoit en épi. Ici on le coupe à la fin de Janvier. Telle eſt l'Egypte. En la parcourant d'une extrémité à l'autre, on la voit ſenſiblement changer de décoration. La verdure, les fleurs, les moiſſons ſe ſuccèdent rapidement. C'eſt à l'inondation progreſſive & à la chaleur du climat que l'on doit cette diverſité de ſcènes, cette variété de productions qui ſe renouvellent ſans ceſſe dans une longue étendue de pays.

Au-deſſus d'Eſné, on rencontre le village d'Edfou gouverné par un Scheik arabe, & bâti ſur les ruines de la grande ville d'Apollon. Il poſsède un temple antique, couvert d'hiéroglyphes, parmi leſquels on diſtingue des hommes à tête de faucon. Ses habitans étoient ennemis des crocodiles. A quelques lieues d'Edfou, le lit du fleuve, reſſerré par des rochers qui s'avancent à droite & à gauche, n'a que cinquante toiſes de largeur. On nomme cet endroit *Hajar Salſalé*, la pierre de la chaîne, & l'on croit qu'autrefois on en tendoit une d'un bord à l'autre. Les rochers du côté de l'occident ſont taillés en forme de grottes. On voit des colonnes, des pilaſtres, & des hiéroglyphes, avec une chapelle creuſée dans l'épaiſſeur de la pierre. Les eaux reſſerrées entre les montagnes ſe précipitent avec une grande rapidité, & l'on ne peut remonter le courant qu'avec un vent favorable.

Après avoir paſſé Hajar Salſalé, on reconnoît à l'orient du Nil, Coum Ombo. Les ruines d'un temple ſituées au pied de cette colline, fixent la poſition de l'ancienne Ombos, dont les habitans honoroient le crocodile. Ces animaux ſont très-communs vers cette hauteur. On les voit deſcendre par troupes des îles de ſables, & nager en longs replis dans les eaux. Il ſemble que ces redoutables amphibies aient fixé leur

habitation près d'une ville, où ils reçurent des hommages; mais ce qui les y rend plus nombreux que dans les autres parties de l'Egypte, c'est qu'en cet endroit, les rives du Nil sont presque désertes.

Nous abordons, Monsieur, au port d'Assouan, autrefois Siène, qui sera le terme de notre navigation. Ici, comme ailleurs, je suivrai le plan que je me suis proposé. Je vous offrirai la description des lieux tracée par le pinceau des meilleurs écrivains de l'antiquité, en y ajoutant le tableau de leur état actuel, & les changemens qui y sont arrivés. Aucun auteur n'a mieux décrit Siène & ses environs que Strabon (*q*). Ecoutons-le : « Siène est une ville d'E-» gypte, située sur les confins de l'Ethiopie. Elle a » l'île d'Eléphantine en face. On y remarque une pe-» tite ville avec le temple de Cneph (*r*), & un ni-» lomètre. C'est un puits construit d'une seule pierre » qui, placé sur le bord du Nil, sert à mesurer les » grandes, les médiocres, & les moindres crues; » car l'eau de ce puits, monte & descend avec le » fleuve. Des lignes tracées sur les murs marquent » l'instant de sa croissance, celui où elle est par-» venue à son plus haut point, & les autres dégrés » de son élévation. Des hommes chargés de cette » observation l'annoncent dans toute l'Egypte, afin » qu'on y sache quelle sera la crue de l'année; en » effet, à certaine époque, des signes infaillibles leur » apprennent la hauteur où le Nil s'élèvera, long-» tems même avant qu'il commence à déborder sur » les terres. Ils se hâtent d'en instruire les Gouver-» neurs des provinces. Cette connoissance éclaire les » laboureurs sur la distribution des eaux, sur les tra-

[*q*] Strabon, liv. 17.

[*r*] Divinité égyptienne dont je parlerai dans la suite de ces lettres.

» vaux des digues, & ſur le nettoiement des canaux.
» Les officiers prépoſés pour recueillir les tributs, les
» proportionnent au dégré de l'inondation (s).

» Siène eſt directement ſous le tropique. On y
» a creuſé un puits qui eſt l'indice du ſolſtice d'été.
» On reconnoît ce jour, lorſque les ſtiles des ca-
» drans & les gnomons ne donnent point d'ombre
» à midi. En cet inſtant, le ſoleil vertical darde ſes
» rayons au fond du puits, & ſon image entière
» ſe peint ſur l'eau qui en couvre le fond. Trois co-
» hortes établies dans cette ville gardent les limites
» de l'Empire Romain. A quelque diſtance au-deſſus
» d'Eléphantine, un rocher barre le lit du fleuve, &
» forme une petite cataracte. Il eſt applani vers le
» milieu de manière que les eaux peuvent le fran-
» chir. Coupé en précipice aux deux extrémités, il
» laiſſe de chaque côté un canal navigable, que les
» bâteaux remontent facilement. Les bateliers oſent,
» ſur de frêles nacelles, ſe laiſſer entraîner à la rapi-
» dité du courant, au milieu de la cataracte, ſans
» recevoir aucun dommage. L'île de Philé, placée
» au-deſſus, eſt l'habitation commune des Ethiopiens
» & des Egyptiens. Ceux-ci occupent une bourgade
» ſemblable à celle d'Eléphantine pour la grandeur,
» & la conſtruction. Elle a des temples, dans l'un
» deſquels l'épervier d'Ethiopie eſt regardé comme
» ſacré ".

L'île d'Eléphantine, Monſieur, a une demi-lieue de long ſur la moitié de large. La ville que Strabon y décrit ne ſubſiſte plus. Un petit village eſt bâti ſur ſes ruines. On voit auprès les débris d'une porte ſuperbe de granit, qui formoit l'entrée d'un des portiques du temple de Cneph. Un bâtiment entouré

(s) De nos jours, lorſque le Nil ne monte pas à ſeize coudées, l'Egypte ne doit point de tribut au grand Seigneur.

de murailles épaiſſes & de décombres en faiſoit partie. Un rampart élevé à la pointe de l'île ſervoit à la défendre contre l'inondation. Le nilomètre ſi favorablement ſitué dans cet endroit, pour reconnoître les premiers inſtans de la crue des eaux, & régler les travaux de l'agriculture ne paroît plus. D'après la deſcription de Strabon, on peut croire que c'étoit une ſalle ſemblable à celle du Mekias de l'île de Raouda, excepté qu'elle étoit d'une ſeule pierre, & qu'au lieu d'une colonne diviſée en pouces & en coudées, on meſuroit l'inondation avec des lignes tracées ſur la muraille. Ce nilomètre formé d'un bloc de marbre n'aura point été détruit, il eſt vraiſemblablement enfoui ſous le ſable & le limon du Nil, d'où on le retirera peut-être quelque jour.

L'île d'Eléphantine eſt environnée de quatre autres plus petites, qui ne ſont que des maſſifs de granit. On en a détaché des morceaux énormes, qui ont été employés à la conſtruction des grands édifices de l'Egypte. C'eſt de l'un de ces îlots, que l'on enleva ce grand cube de pierre de ſoixante pieds ſur chaque face, dans l'épaiſſeur duquel on tailla le ſanctuaire du temple de Latone à Butis (*t*). L'hiſtoire nous apprend que pluſieurs milliers d'ouvriers employèrent trois ans à le conduire à ſa deſtination. C'eſt le poids le plus énorme qui ait jamais été mu par la puiſſance humaine.

Aſſouan, ſituée à l'orient du fleuve, n'eſt qu'une miſérable bourgade avec un petit fort, où commande un Aga des Janiſſaires. Les reſtes de Siène ſont ſur la hauteur qui s'élève du côté du midi. Des colon-

[*t*] Voyez le tom. 1. des Lettres ſur l'Egypte. Mr. Pokoke place cette grande pierre dans le temple de Minerve à Saïs, mais c'eſt contredire formellement Hérodote, qui en donne la deſcription, & qui aſſure l'avoir vue à Butis, dans le temple de Latone.

nes & des pilliers de granit, répandus en divers endroits, en marquent l'emplacement. On y remarque un ancien édifice, avec des ouverures au sommet & des fenêtres qui regardent l'orient. C'étoit peut-être l'observatoire des Egyptiens. Le puits du solstice pouvoit correspondre à l'une de ces ouvertures, & l'image du soleil alloit se peindre sur la surface de l'eau qui en couvroit le fond. Ce fait, attesté par toute l'antiquité, ne sauroit être révoqué en doute. Il prouve les connoissances astronomiques des Egyptiens, & doit être regardé comme une des plus belles observations des hommes : il est bien étonnant que depuis dix-huit cens ans aucun voyageur ne se soit arrêté à Siène quelques jours avant le solstice d'été, pour chercher ce puits merveilleux, & constater une découverte aussi intéressante. Ayant voyagé avec une fortune bornée, & sans le secours du gouvernement, je n'ai point remonté jusqu'à cette ville, où il eût fallu rester au moins huit jours, parce que ces voyages sont extrêmement dispendieux, & que l'on ne peut se mettre à l'abri des brigands, qu'en faisant des présens continuels aux gouverneurs, & en soudoyant des Janissaires. Ainsi, au lieu de mes observations, j'ai été forcé de recueillir & de vérifier avec des peines infinies celles des autres. Il est vrai que j'ai eu des mémoires particuliers qui m'ont beaucoup servi ; mais il eût été plus agréable de voir moi-même.

La cataracte est encore de nos jours telle que Strabon l'a décrite ; le rocher qui barre le milieu du fleuve est à découvert pendant six mois de l'année. Alors les bateaux descendent & remontent par les côtés. Durant l'inondation, les eaux amoncelées entre les montagnes, forment une seule nape, & franchissant l'obstacle, font un saut de onze pieds

de haut, & l'on est obligé de transporter les marchandises par terre deux lieues au-dessus de la cataracte; cependant ils descendent comme à l'ordinaire & se laissent entraîner dans le gouffre. Ils s'y précipitent avec la rapidité d'un trait, & dans un instant ils sont à perte de vue. Il est nécessaire que les barques soient médiocrement chargées, & que les bateliers, qui se tiennent à la poupe, gardent un juste équilibre, autrement ils seroient engloutis dans l'abîme.

A l'occident d'Assouan, on a coupé dans la montagne un chemin qui conduit à Philé. On voit sur les côtés d'immenses carrières de granit. Mr. Pokoke y a observé des obélisques & des colonnes à moitié taillés. On les coupoit dans les flancs du rocher, & lorsqu'on les en avoit détachés, on les traînoit jusqu'au fleuve, d'où on les transportoit sur des radeaux au lieu de leur destination. Le granit de ces carrières, tacheté de rouge & de gris, ressemble à celui de la colonne d'Alexandre Sévère. Il est d'une grande dureté & reçoit un beau poli.

L'île de Philé n'a qu'une demi-lieue de circuit : les Ethiopiens & les Egyptiens y habitoient en commun; aujourd'hui elle est déserte, mais on y admire deux temples magnifiques (*u*). Des cours ornées de colonnades accompagnent le plus grand. On entre dans la première par une porte pyramidale, à côté de laquelle sont deux obélisques de granit. L'intérieur du temple est divisé en plusieurs appartemens. Ses murs, formés de marbre, offrent plusieurs files d'hiéroglyphes, parmi lesquels on distingue l'épervier, décrit par Strabon. A l'orient de cet édifice, on en trouve un autre, qui forme un carré long. Il

[*u*] Pokoke, voyage d'Orient. Norden, voyage d'Egypte.

eſt ouvert de tous côtés. Les chapiteaux des colonnes, qui portent le toit, ſont ſculptés avec art.

Tandis que nous ſommes aux bornes de l'Égypte, jettons un coup d'œil ſur le pays que nous venons de parcourir. Dans un eſpace de deux cens lieues, nous avons remarqué une vallée étroite, bornée à droite & à gauche par deux chaînes de montagnes & de collines; excepté vers le Faïoum, la plaine n'a guère que dix lieues dans ſa plus grande largeur; mais elle eſt couverte par-tout des tréſors de l'abondance. Les pyramides qui s'étendent depuis les environs de Gizé juſqu'à Meidom, ont d'abord attiré nos regards. Ces magnifiques mauſolées qu'éleva la puiſſance des Pharaons, ne nous ont point empêché de payer un tribut d'admiration aux reſtes du lac Mœris, creuſé pour le bonheur des peuples. Plus loin nous avons obſervé des portiques & des temples ſuperbes. Les ruines de Thèbes aux cent portes ont enſuite fixé notre attention, & nos penſées ſe ſont élevées juſqu'à la hauteur de ſes fameux monumens. Enfin nous ſommes arrivés à Siène, en remarquant partout, ſur notre route, les plus beaux reſtes de l'antiquité.

A quel évènement attribuer la deſtruction du goût & des arts, ſous le même climat, ſur le même ſol, au milieu de la même abondance, ſinon à la perte de la liberté, & au gouvernement, qui abaiſſe ou élève à ſon gré le génie des nations? L'Egypte, devenue partie de l'empire des Perſes, fut ravagée pendant deux cens ans par Cambyſe & ſes ſucceſſeurs. Ce Prince barbare, en détruiſant les temples & les collèges des prêtres, éteignit le feu ſacré qu'ils avoient allumé depuis des ſiècles, ſous ce ciel favorable. Honorés, ils cultivèrent avec gloire toutes les connoiſſances humaines; mépriſés, ils perdirent leurs

ſciences & leur génie. Sous la domination des Ptolémées, il ne ſe ralluma point, parce que ces Rois fixant à Alexandrie le ſiège de leur royaume, donnèrent toute leur confiance aux Grecs, & dédaignèrent les Egyptiens. Devenue province romaine ſous le règne d'Auguſte, l'Egypte fut regardée comme le grenier à bled de l'Italie, l'agriculture & le commerce y furent ſeuls encouragés. Les Monarques du bas-Empire, ayant embraſſé le chriſtianiſme, le gouvernèrent avec un ſceptre de fer, & renversèrent quelques-uns de ſes plus beaux édifices. Les Arabes l'enlevèrent au lâche Héraclius, trop occupé de diſputes théologiques, pour envoyer un ſeul vaiſſeau au ſecours des Alexandrins, qui, depuis un an, imploroient ſon aſſiſtance. Ils y brûlèrent cette riche bibliothèque, dont la perte ſera un ſujet de deuil pour les ſavans de tous les pays & de tous les âges. Les Turcs enfin, peuple ignorant & barbare, ont été ſes derniers maîtres. Ils y ont anéanti, autant qu'ils ont pu, le commerce, l'agriculture & les ſciences. Après tant de fléaux, après tant de ſiècles révolus, voyez, Monſieur, combien ce pays poſsède encore de monumens antiques; voyez ſi le globe entier en réunit autant que cette petite portion du monde. Cette obſervation ſeule doit ſuffire pour vous donner une idée du peuple qui l'habita, & du degré de perfection où il porta les arts.



LETTRE



LETTRE XIII.

A M. L. M.

Description des Oasis & du temple de Jupiter Ammon, avec les routes qui y conduisent.

Au grand Caire.

LA description de l'Egypte, Monsieur, ne seroit pas complette, si je passois sous silence les Oasis, dépendantes de la Thébaïde. Voici ce qu'en dit Strabon (*x*). " L'Afrique, au rapport des historiens & » de Cneius Pison, qui l'a gouvernée, semblable à » la peau tachetée d'un léopard, est entrecoupée de » petites habitations, environnées de déserts, que » les Egyptiens nomment *Oasis* ". Ces lieux remarquables ont été connus des géographes arabes, qui les appèlent les *Elouah*. Abulfeda (*y*), leur guide, les décrit de la manière suivante : " Les Elouah dé- » pendent du Saïd. Ce sont des îles au milieu des » sables. En partant des rives du Nil, il faut trois » jours de chemin à travers le désert pour y arriver. » Iacout qui en compte trois, les place à l'occident » de la haute Egypte, au-delà de la chaîne de mon- » tagnes, parallèle au fleuve. Il ajoute que la pre- » mière est très-cultivée; qu'elle possède des ruis- » seaux abondans, des sources d'eau chaude, des » campagnes couvertes de moissons & d'autres choses » surprenantes; mais que le peuple y est malheureux ".

Voilà, Monsieur, les Oasis des Grecs. Nous con-

(*x*) Strabon, liv. 17.

(*y*) Abulfeda, description de l'Egypte.

noissons à-peu-près leur éloignement du Nil. Ptolémée va fixer leur latitude (z). Il place la grande sous le vingt-sixième dégré, trente minutes, à la hauteur d'Abydus, que les Arabes ont nommée *Elberbi*, le temple, à cause du monument qu'on y trouve. La seconde, au vingt-cinquième dégré quarante-cinq minutes, c'est-à-dire, en face de Behnésé, & la plus septentrionale, au vingt-neuvième dégré trente minutes, sous le parallèle du lac Mœris. Cherchons maintenant, près de laquelle de ces habitations le temple de Jupiter Ammon étoit situé. La route que tint Alexandre, lorsqu'il entreprit ce voyage, nous l'indiquera.

“ Alexandre (a) ayant pacifié la haute Egypte, sans rien changer à l'ancienne constitution du Gouvernement, résolut d'aller au temple de Jupiter Ammon. Le chemin qui y conduit est presqu'impraticable. La terre y est sans sources, & le ciel sans pluies. On découvre de toutes parts d'immenses plaines de sables, qui, frappés continuellement des rayons du soleil, exhalent des vapeurs suffoquantes. Dévorés par la sécheresse & la chaleur, les voyageurs sont obligés de traverser un sable profond, qui, cédant sous leurs pas, rend la marche très-pénible. Les Egyptiens exagéroient encore ces difficultés. Mais rien ne pouvoit arrêter Alexandre, qu'un desir ardent entraînoit vers l'oracle de Jupiter. Le faîte de la grandeur humaine, ne pouvant rassasier son cœur avide de gloire, il croyoit, ou vouloit qu'on crût, que ce Dieu étoit son père (b).

(z) Ptolémée, liv. 4.

(a) Quinte-Curce, liv. 4, chap. 7.

(b) Callisthènes, au rapport de Strabon, dit qu'Alexandre, en entreprenant ce voyage, voulut imiter Persée & Hercule qui l'avoient fait avant lui.

« Il descendit par le fleuve jusqu'au lac Maréotis, avec ceux qu'il avoit choisis pour l'accompagner... Il en partit pour accomplir son dessein. Les deux premiers jours la fatigue ne fut pas très-grande. En effet, quoiqu'on marchât sur un sol stérile, on n'étoit pas encore entré dans les solitudes brûlantes. Lorsqu'ils y fûrent avancés, ils n'apperçurent autour d'eux que des sables profondément entassés, sans arbres, sans plantes, sans aucune trace de culture. Au milieu de ces campagnes arides, semblables aux navigateurs, ils cherchoient la terre des yeux. L'eau que des chameaux portoient dans des outres fut bientôt épuisée, & l'on ne pouvoit réparer cette perte, sur un sol dépourvu de sources, & où tout étoit brûlé par le soleil. Dans cette extrémité, soit bienfait des Dieux, soit effet du hasard, le ciel se couvrit de nuages épais, & la pluie tomba en torrens. Elle rendit la vie à des malheureux mourant de soif, & succombant sous l'excès des chaleurs. Enfin, après quatre jours de marche à travers cette affreuse solitude, ils arrivèrent sur le territoire consacré à Jupiter Ammon. Avec quel étonnement ils trouvèrent dans cette contrée, entourée de déserts, des forêts impénétrables aux feux du jour, des ruisseaux d'une eau excellente, & une température délicieuse, qui faisoit jouir pendant toute l'année des charmes du printems, & du don précieux de la salubrité !

» Les habitans de ces bois, nommés Ammoniens, demeurent dans des cabanes répandues çà & là sous l'ombrage. Un triple mur, bâti au milieu, leur tient lieu de citadelle. La première enceinte enferme le palais de leurs anciens rois ; la seconde, où se trouve le temple, est destinée aux femmes, aux enfans & aux esclaves ; les guerriers, chargés de défendre cet asyle, occupent la troisième. La fontaine du soleil,

coule dans un autre bosquet, pareillement consacré à l'oracle d'Ammon. L'eau en est tiède le matin, fraîche à midi, chaude le soir, & brûlante à minuit.

» La statue qu'on révère en ces lieux, ne ressemble point à celles que fabriquent ordinairement les sculpteurs. Faite d'émeraudes & de pierres précieuses, elle a la forme d'un bélier (c) depuis la tête jusqu'au milieu du corps. Quand on veut la consulter, les prêtres la portent dans une nacelle dorée, à laquelle sont suspendues de chaque côté des coupes d'argent. Les Matrônes & les Vierges suivent le Dieu en chantant un hymne dans la langue du pays, afin de se rendre Jupiter favorable, & d'en recevoir un oracle certain, &c. ".

Alexandre partit du lac Mareotis pour se rendre au temple d'Ammon. Les deux premiers jours il marcha sur une terre stérile, mais où l'on n'enfonçoit pas, c'est-à-dire, qu'il suivit le rivage de la mer vers l'occident; car s'il avoit pris sa direction vers le sud, ou le sud-ouest, il seroit tout de suite entré dans le désert couvert de sables profonds. Arrivé à sept ou huit lieues de Parœtonium, il entra dans la solitude brûlante, & y marcha pendant quatre jours; alors il se dirigea directement vers l'habitation des Ammoniens, en suivant à-peu-près la ligne ponctuée tracée sur la carte. Ce qui me le persuade, c'est que Ptolémée marque la première Oasis, sous le parallèle du lac Mœris, & que Strabon (d) assure que le temple d'Ammon n'en étoit pas éloigné. Callisthènes qui fait par-

(c) L'idole avoit la forme d'un bélier, parce que cet animal étoit consacré à Jupiter Ammon, divinité symbolique, qui figuroit le soleil arrivé au signe du bélier. La nacelle dans laquelle on la portoit, répresentoit le vaisseau où les Egyptiens plaçoient le soleil décrivant son cours à travers les airs. Ces emblêmes seront expliqués dans les lettres suivantes.

(d) Strabon, liv. 17.

tir Alexandre de Parœtonium, ne s'écarte pas beaucoup de notre route. Il est possible que le conquérant se soit avancé jusqu'à cette ville, & qu'ensuite il ait remonté vers le midi.

Strabon (*e*) nous apprend que sous l'empire d'Auguste, les vers de la Sibylle, & la divination des Etrusques, avoient fait perdre à l'oracle d'Ammon beaucoup de son crédit. Au treizième siècle il étoit oublié; mais les Arabes assurent que cette contrée possédoit encore des habitans. Il paroît d'après leurs récits, que la fontaine du soleil, décrite par Quinte-Curce d'une manière merveilleuse, n'étoit autre chose qu'une source d'eau chaude qui sembloit avoir plus de chaleur pendant la nuit, & moins pendant le jour.

Sous les monarques du Bas-Empire, les Oasis devinrent un lieu d'exil. Ces princes entichés de théologie, science qui doit être réservée à ceux auxquels la religion en a confié le dépôt sacré, & occupés à faire triompher tantôt une secte nouvelle, tantôt la saine doctrine, y envoyèrent tour-à-tour, & les sectaires & les catholiques. Nestorius & St. Athanase y furent exilés. On lit ces mots dans le Digeste (*f*): » Il est une espèce d'exil qui consiste à bannir le » coupable dans les Oasis d'Egypte, où il se trouve » comme dans une île ". St. Athanase se plaint de cette barbarie dans son apologie. « Les Ariens, dit-il, » ont passé les ordres de l'Empereur, en reléguant » les vieillards & les Evêques au milieu des déserts » affreux; ceux de la Libye, dans la grande Oasis, » ceux de la Thébaïde, dans l'Oasis d'Ammon, afin » de les faire périr en traversant des sables brûlans ".

Ces habitations devenues fameuses par le bannis-

(*e*) Strabon, liv. 17.

(*f*) Livre 48, tit. 22.

ſement des plus ſavans perſonnages du Bas-Empire, n'étoient guères connues des Perſes. Cambyſe, après avoir ravagé l'Egypte, voulut enlever les dépouilles du temple de Jupiter Ammon (g). « Les troupes qu'il » envoya contre les Ammoniens partirent de Thèbes, » & arrivèrent à la ville d'Oaſis, habitée par les » Samiens de la tribu d'Eſcrionia. Cette contrée éloi- » gnée de ſept jours de marche de la capitale d'E- » gypte, eſt appellée par les Grecs, l'*île des Heureux*. » On rapporte que l'armée y arriva ; mais les Am- » moniens ſeuls ſavent ce qu'elle devint, car on n'en » a jamais entendu parler depuis. Ils diſent qu'étant » en marche pour ſe rendre au temple de Jupiter, » & ſe trouvant au milieu du chemin, elle fut en- » gloutie par les torrens de ſables embraſés qu'éle- » vèrent les vents du midi.

La route que tint cette armée, fait voir que des guides qui abhorroient les Perſes, les égarèrent au milieu des déſerts. En effet, pour arriver au temple d'Ammon, ils auroient dû partir des bords du lac Mareotis, ou des environs de Memphis. Les Egyptiens qui avoient deſſein de faire périr leurs ennemis, les conduiſirent de Thèbes à la grande Oaſis, diſtante de trois journées d'Abydus. Sans doute qu'après les avoir menés dans les vaſtes ſolitudes de la Libye, ils les abandonnèrent pendant la nuit, & les livrèrent à la mort.

L'Oaſis d'Ammon eſt peu connue des Egyptiens modernes. La ſeconde l'eſt davantage. Abulfeda y place une ville nommée *Behnéſé* (h), & différente de

(g) Hérodote, liv. 3.

(h) Abulfeda, deſcription de l'Egypte. Behnéſé, dit-il, eſt une ville ſituée auprès du canal de Joſeph. On trouve une autre ville de ce nom dans la contrée des Elouah, qui confine au pays des nègres, &c.

celle que l'on voit sur le canal de Joseph. Il en marque un autre plus haut qui correspond à celle d'Achmounain, & autour de laquelle on admire des restes magnifiques d'antiquité. La grande Oasis, la plus fréquentée des trois, parce qu'elle se trouve sur le chemin des caravanes d'Abissinie, possède un grand nombre d'habitans. Le Bey de Girgé y envoie un Cachef pour la gouverner & y lever des tributs. Lorsque les Abissins, qui partent d'Egypte pour s'en retourner, ont pris des rafraîchissemens dans cette vallée féconde, ils remontent vers le sud, & en trouvent une autre située sous le tropique. Le géographe de Nubie la décrit en ces termes : « La contrée des Elouah, située » à l'occident d'Assouan, étoit autrefois très-peuplée. » Aujourd'hui elle n'a plus d'habitans. On y rencontre » des sources abondantes, des ruisseaux & des arbres » fruitiers, avec des villes ensevelies sous leurs ruines ». C'est en passant de cette vallée dans l'Ethiopie, qu'une autre partie des troupes de Cambyse fut anéantie.

» Cambyse étant arrivé à Thèbes (i), choisit cinquante mille hommes auxquels il ordonna de piller & de brûler le temple de Jupiter Ammon. Il » marcha lui-même contre les Ethiopiens, avec le » reste de l'armée. Mais avant qu'il eût fait la cinquième partie du chemin, les vivres qu'on avoit » apportés furent épuisés. On mangea les chevaux. » Cette ressource ne dura pas long-tems. Si la sagesse » eût guidé ce prince, il seroit retourné sur ses pas; » mais conduit par une aveugle fureur, il passa outre. » Aussi long-tems que les soldats trouvèrent des herbes & des plantes, ils s'en nourrirent. Ce foible » secours leur ayant manqué au milieu des sables,

(i) Hérodote, liv. 3.

» ils se décimèrent, & ceux sur qui le sort tomba
» furent dévorés par leurs compagnons. A cette af-
» freuse nouvelle, le roi de Perse abandonna son ex-
» pédition d'Ethiopie, & retournant en arrière, ar-
» riva à Thèbes après avoir perdu la moitié de son
» armée (*k*).

Ce qui arrive actuellement dans cette traversée, rend cet évènement très-croyable. Les voyageurs qui partent de la vallée fertile, située sous le tropique, marchent pendant sept journées avant de gagner la première ville de l'Ethiopie. Ils se conduisent le jour en fixant des signes de reconnoissance, & la nuit en observant les étoiles. Souvent des collines de sable, que l'on avoit remarquées dans le précédent voyage, ayant été emportées par les vents, trompent les guides. Pour peu que ces erreurs les écartent de leur route, les chameaux, après avoir passé cinq ou six jours sans boire, succombent sous leur charge, & meurent. Les hommes ne tardent pas à subir le même sort, & quelquefois d'une nombreuse caravane il n'échappe pas un seul voyageur. D'autres fois les vents embrasés du midi élèvent des tourbillons de poussière qui étouffent les hommes & les animaux. Une caravane qui passe ensuite voit la terre couverte de cadavres entièrement desséchés. Ce spectacle épouvantable, ces dangers terribles n'effrayent point les Abissins, qui de toute antiquité apportent en Egypte de la poudre d'or, de la civette & des dens d'éléphant, tant l'habitude a d'empire sur les hommes!

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*k*) Il est bien probable que dans cette rencontre, comme dans la première, les guides égarèrent Cambyse qui avoit mis le feu à tous les temples de l'Egypte.



LETTRE XIV.

A M. L. M.

Observations sur la crue du Nil.

Au grand Caire.

LE Nil, Monsieur, est le fleuve le plus fameux de la terre. Les voyageurs de tous les âges ont parlé avec enthousiasme de la fécondité de ses eaux. Les poëtes ont chanté ses sept bouches, & toute l'histoire est remplie des merveilles de son inondation. Il doit sa célébrité à l'ancien peuple qui cultiva sur ses bords les arts naissans, & les perfectionna. Comblé de ses dons, il établit des fêtes en son honneur, & lui dressa des autels comme à un Dieu, ou comme au plus éclatant bienfait de la divinité. Si ce fleuve n'avoit nourri que des Turcs ou des Arabes, son nom, semblable à celui de tant d'autres, ne seroit connu que dans les mappemondes & les cartes de géographie; mais sa gloire fut liée à celle d'une nation célèbre, & des bouts de l'univers on vint admirer les grands ouvrages faits pour le contenir, & les monumens immortels élevés sur ses bords.

Les anciens, excepté les Egyptiens, ont ignoré son origine. Dans le siècle dernier, un Jésuite portugais prétendit l'avoir découverte. Voici ce qu'il en raconte : « Dans la province de Sahala, située à l'oc-
» cident du royaume de Goïam, & dont les habi-
» tans se nomment *Agous*, on trouve les sources du
» Nil. Ce sont deux fontaines profondes, placées
» dans un lieu élevé. La terre d'alentour est maré-
» cageuse, & tremble sous les pas. L'eau jaillit du

» pied de la montagne, avec un bruit semblable à
» celui du canon. Après avoir coulé quelque tems
» dans la vallée, elle reçoit un second ruisseau, qui
» vient du côté de l'orient. Réunis, ils dirigent leur
» cours vers le nord. Deux autres torrens s'y dé-
» chargent, & forment une rivière, qui se joint au
» fleuve Iemam, &, après de longs circuits vers le
» levant & le couchant, se jette dans un grand lac.
» Au sortir de ce lac, elle forme le fleuve du Nil, qui
» précipite son cours vers la Méditerranée ".

Quoi qu'il en soit de cette explication, ces eaux ne suffiroient point à l'inondation générale, qui couvre un espace de près de quatre cens lieues; car elle se fait sentir aussi dans l'Ethiopie. Mais aux mois de Mars, Avril, Mai & Juin, les vents du nord poussent les nuages vers les hautes montagnes placées au-delà de l'équateur. Arrêtés par cette barrière. Ils s'amoncèlent sur leurs cimes élevées, se résolvent en pluies, qui tombent en torrens, & remplissent les vallées. La réunion d'une foule innombrable de ruisseaux forment le Nil, & produit l'inondation. D'après le témoignage unanime des Abissins, qui apportent de la poudre d'or au grand Caire, ce fleuve, arrivé dans l'Ethiopie, se divise en deux branches, dont l'une, connue sous le nom d'*Aserac*, ou de rivière bleue, va rejoindre le Niger, &, traversant l'Afrique d'orient en occident, se jette dans l'océan atlantique. L'autre partie coule vers le septentrion entre deux chaînes de montagnes, &, rencontrant des rochers de granit qui barrent son lit, forme six cataractes bien plus effrayantes que celles de Siène.

Ces chûtes épouvantables empêchent absolument la navigation du fleuve. Arrivé à la première ville de l'Egypte, il tombe de onze pieds dans le gouffre qu'il a creusé, & dont les navigateurs osent franchir

les périls. Descendu dans ce beau royaume, il remplit les canaux, le lac, déborde sur les terres, y laisse un limon fécond, & se jette, comme autrefois, par sept bouches dans la Méditerranée.

Dès les premiers jours de Juin, le Nil commence à croître, mais sa crue n'est bien sensible qu'au solstice. A cette époque, ses eaux se troublent, prennent une teinte rougeâtre, & passent pour mal saines. Il faut les purifier pour en boire. On y parvient en répandant de la poussière d'amandes amères, broyées, & en les faisant tournoyer pendant quelques minutes, avec le bras plongé au centre d'une jarre remplie. Après cette opération, on les laisse reposer. Au bout de cinq ou six heures, toutes les parties hétérogènes se précipitent au fond du vaisseau, & l'eau devient claire, limpide & excellente à boire (*l*). Les habitans de l'Egypte attribuent cette fermentation du Nil à la rosée qui tombe alors en abondance. Plusieurs historiens ont même dit sérieusement qu'elle contribuoit à l'inondation. Il est bien plus naturel de penser que le fleuve, débordé dans l'Abissinie & l'Ethiopie, entraîne une grande quantité de sables & des millions d'œufs d'insectes, qui, éclosant vers le solstice, produisent la fermentation des eaux, & cette teinte rougeâtre qui les rend mal saines.

Le Nil continue de grossir jusque vers la fin d'Août, & souvent jusqu'en Septembre. Autrefois le nilomêtre d'Eléphantine servoit à indiquer l'inondation future. Des signes, fondés sur l'expérience de plusieurs

---

[*l*] J'ai essayé ce procédé que j'ai vu pratiquer dans toute l'Egypte, sur les eaux de la Seine, dans le tems où elles étoient troubles & jaunâtres, & j'ai éprouvé les mêmes résultats. Pour que l'opération réussisse bien, il faut que les vaisseaux soient grands.

ſiècles, l'annonçoient à ceux qui étoient chargés de cet examen. Ils ſe hâtoient d'en avertir les préfets des provinces. D'après cet avis on ordonnoit les travaux néceſſaires au bien de l'agriculture. Quand les Arabes conquîrent l'Egypte, le nilomètre étoit placé au bourg d'Halouan, en face de Memphis. Amrou ayant renverſé cette ſuperbe capitale, & bâti la ville de Foſtat, les Gouverneurs des Califes y établirent leur réſidence. Quelques ſiècles après on conſtruiſit le Mekias à la pointe de l'île Raouda, & l'on y plaça la colonne du meſurage au milieu d'une ſalle baſſe dont les murs ſont très-ſolides, & dont le fond eſt de niveau avec celui du Nil. Depuis ce moment le Mekias n'a point changé de place. Aujourd'hui des officiers prépoſés pour examiner les progrès de l'inondation, en font part chaque jour aux crieurs publics, qui la proclament dans les rues du grand Caire. Le peuple, que cet évènement intéreſſe, leur donne une légère rétribution. Il devient la nouvelle publique. L'Egypte ne devant point de tribut au grand Seigneur, quand les eaux ne montent pas à ſeize coudées, on déguiſe ſouvent la vérité, & l'on ne publie qu'elles ſont parvenues à ce point que quand elles l'ont dépaſſé.

Le moment de cette proclamation eſt un jour de réjouiſſance, & une fête ſolemnelle pour les Egyptiens. Le Pacha deſcend du château, accompagné de toute ſa Cour, & ſe rend en pompe à Foſtat, où commence le canal qui traverſe le grand Caire. Il ſe place ſous un pavillon magnifique, dreſſé à la tête de la digue. Les Beys précédés de leur muſique, & ſuivis de leurs mamlouks, forment ſon cortége. Les chefs de la religion y paroiſſent montés ſur des chevaux richement caparaçonnés. Tous les habitans, à cheval, à pied & en bateaux, s'empreſſent d'aſſiſter

à cette solemnité. Plus de trois cent mille hommes couvrent la terre & les eaux. La plupart des bateaux agréablement peints, artistement sculptés, sont ornés d'un dais, & de banderolles de diverses couleurs. On reconnoît ceux des femmes, à leur élégance, à leur richesse, aux colonnes dorées qui portent le dais, & sur-tout aux jalousies abaissées sur les fenêtres. Tout le peuple demeure en silence, jusqu'au moment ou le Pacha donne le signal. A l'instant des cris de joie s'élèvent dans les airs, les trompettes sonnent des fanfares, & le son des timbales & des autres instrumens retentit de toutes parts. Des travailleurs rassemblés renversent une statue de terre placée sur la digue, & que l'on nomme *la Fiancée*. C'est un reste de l'ancien culte des Egyptiens, qui consacroient une vierge au Nil, & qui dans des tems de calamité l'y précipitoient quelquefois. La chaussée est bientôt détruite, & les eaux ne trouvant plus d'obstacle, coulent vers le grand Caire. Le vice-roi jette dans le canal des pièces d'or & d'argent que des plongeurs habiles ramassent sur le champ. On peut regarder cette action comme un hommage rendu au Nil, la source des richesses de l'Egypte. Durant cette journée, les habitans paroissent dans l'ivresse. On se félicite, on se fait des complimens, & l'on entend de tous côtés des cantiques d'actions de grace. Une foule de danseuses parcourent les bords du Calich, & égaient les spectateurs par leurs danses lascives. On se livre à la bonne chère & à la joie, & le pauvre lui-même a ses festins. Cette allégresse universelle ne doit point surprendre. Le sort du royaume est attaché à l'inondation. Quand elle arrive, chacun y voit l'espérance de la récolte, l'image de l'abondance, & jouit d'avance de tous les biens qu'il se promet.

Les nuits suivantes offrent un spectacle encore plus

agréable. Le canal remplit d'eau les grandes places de la capitale. Le soir chaque famille se réunit dans des barques ornées de tapis, de riches coussins, & où la molesse a toutes ses commodités. Les rues, les mosquées, les minarets sont illuminés. On se promène de place en place, & l'on porte avec soi des fruits & des rafraîchissemens. L'assemblée la plus nombreuse se trouve ordinairement à Lesbekié. Cette place, la plus grande de la ville, a près d'une demi-lieue de circuit. Elle forme un immense bassin environné des palais des Beys, éclairés de lumières de diverses couleurs. Plusieurs milliers de bâteaux, aux mâts desquels des lampes sont suspendues, y produisent une illumination mobile dont les aspects varient à chaque instant. La pureté du ciel presque jamais voilé par des brouillards, l'or des étoiles qui étincellent sur un fond d'azur, les feux de tant de lumières répétées dans les eaux, font que l'on jouit dans ces promenades charmantes, de la clarté du jour & de la fraîcheur délicieuse de la nuit. Jugez, Monsieur, avec quelle volupté un peuple brûlé pendant douze heures par un soleil ardent, vient respirer sur ces lacs l'haleine rafraîchissante des zéphirs. Ce qui ajoute au plaisir de cette scène nocturne, c'est que rarement le calme des airs est troublé par l'haleine impétueuse des vents. Ils tombent au coucher du soleil, & un léger souffle agite doucement l'atmosphère. La bizarrerie des mœurs orientales contrarie un peu l'Européen qui assiste à ces spectacles. Les hommes se promènent avec les hommes, les femmes avec les femmes. Difficilement peut-on se procurer le charme de leur société. Le déguisement qu'il faut prendre, les dangers qui l'accompagnent avertissent la raison, & forcent à la prudence. On est aussi obligé d'entretenir des lampes toujours allumées. La sureté publique exige cette pré-

caution, & l'Ouali qui rode pendant la nuit, la fait ſoigneuſement obſerver. Si ce chef de la police rencontre des barques ſans lumière, il eſt en droit de couper la tête aux perſonnes qui s'y trouvent, & à moins d'un préſent capable d'arrêter le bras des bourreaux qui l'accompagnent, il exécute au moment même cette juſtice rigoureuſe.

Lorſque le Ramazan arrive pendant l'inondation, ce mois redouté du pauvre, eſt une fête continuelle pour le riche. Il ſe promène pendant la nuit ſur les eaux, & la paſſe en feſtins. Le jour il dort dans un vaſte ſalon où circule un air pur, près d'un baſſin de marbre, d'où s'élève un jet-d'eau limpide, & dont les bords ſont entourés de jaſmin d'Arabie, & de fleurs odorantes. Une fenêtre toujours ouverte, placée vers le ſommet du dôme, & tournée du côté du nord, entretient la ſalubrité dans cet appartement. Tandis que les laboureurs, brûlés dans la campagne, arroſent la terre de leurs ſueurs, il goûte un ſommeil délicieux au milieu de la fraîcheur & des exhalaiſons balſamiques des plantes. Vivre agréablement ſans s'occuper des affaires de ce monde, eſt toute l'ambition du Turc qui n'eſt point en place; les Beys au contraire, dévorés d'inquiétudes & de craintes, brillent un moment à la tête de la république qu'ils dévaſtent, pour périr enſuite par le fer de leurs collégues, ou le poiſon de leurs eſclaves.

Depuis le grand nombre de ſiècles que le Nil inonde l'Egypte, il en a prodigieuſement exhauſſé le ſol. Des obéliſques enterrés de quinze à vingt pieds, des portiques, à moitié enſevelis, atteſtent ce fait. Les anciennes villes conſtruites ſur des levées artificielles, les digues oppoſées à l'impétuoſité du fleuve annoncent que les Egyptiens craignoient baucoup plus les grandes crues que les moyennes,

Aujourd'hui que le terrein s'est considérablement élevé, rarement l'inondation parvient à un point nuisible pour la culture des campagnes. Lorsqu'elle demeure au-dessous de seize coudées, le peuple est menacé de la famine; depuis dix-huit jusqu'à vingt-deux coudées, il peut compter sur des années d'abondance. Au-dessus de ce terme, les eaux séjournant trop long-tems sur les terres empêchent de les ensemencer à tems. Cet évènement n'arrive guère; trop souvent on a des crues médiocres, & tous les champs élevés restent sans productions. Si l'on creusoit les canaux, si les digues étoient rétablies, & les grands réservoirs remplis, on pourroit arroser une bien plus grande étendue de pays, & procurer des récoltes infiniment abondantes.

Il seroit possible d'assurer à l'Egypte une inondation réglée, & une fertilité constante; mais il faudroit pour cela conquérir l'Ethiopie, ou former un traité avec les peuples qui l'habitent, par lequel ils permettroient d'établir des chaussées dans les endroits où les eaux du Nil se perdent dans les sables, & se répandent du côté de l'Occident.

» L'an 1106 (*m*), pendant le règne d'Elmestensor, Sultan d'Egypte, l'inondation manqua absolument. Ce prince envoya Michel, patriarche des Jacobites, vers l'Empereur d'Ethiopie avec de magnifiques présens. Le Roi vint à sa rencontre, lui fit un accueil favorable, & lui demanda le sujet de sa mission : le patriarche lui répondit que le défaut de la crue du Nil l'avoit amené, & que cet évènement qui faisoit craindre aux Egyptiens

[*m*] Elmacin, histoire des Arabes. Cet évènement arriva sous l'empire d'Aboulcasem, le vingt-septieme Calife Abasside, & le quarante-huitième depuis Mahomet.

» tiens les horreurs de la famine, les jettoit dans
» la consternation. Sur ces remontrances, l'Empe-
» reur fit couper une digue qui détournoit le fleuve;
» & les eaux reprenant leur cours ordinaire mon-
» tèrent de trois coudées en un jour. Michel revint
» de son ambassade, & fut reçu avec de grands
» honneurs ".

Ce trait démontre la possibilité de détourner le cours du Nil, mais il prouve en même temps qu'en arrêtant, par une digue, le grand bras qui communique avec le Niger, on augmenteroit prodigieusement le volume de ses eaux. Si un peuple puissant & éclairé possédoit l'Egypte, il lui seroit aisé d'opérer ces changemens merveilleux, qui la rendroient la contrée la plus riche de la terre. On a dans le pays un signe certain de l'inondation & du dégré où elle s'élèvera. Lorsque l'aquilon, pendant les mois dont je vous ai parlé, repoussé par les vents impétueux du midi, reflue vers les contrées septentrionales, les nuées se rendent en petite quantité dans la haute Abissinie, & la crue est très-foible. Les digues seroient alors d'une grande utilité. Quand au contraire le vent du nord domine dans cette saison, & repousse vers l'équateur les ouragans du sud, il y porte des nuages nombreux, & l'on est sûr que l'inondation sera favorable; il faudroit, dans cette circonstance, ouvrir les écluses de l'Ethiopie, & laisser aux eaux surabondantes leur ancien écoulement. On pourroit aussi se servir de cette augmentation pour tirer un canal depuis Cophtos jusqu'à Cosseir, & cet ouvrage seroit mis au nombre des plus fameux & des plus utiles de l'Egypte. Voilà, Monsieur, quelques idées jettées dans le vague du possible. Peut-être se réaliseront-elles un jour. L'ambition de plusieurs puissances tient les yeux ouverts sur ce beau royaume, gouverné par

des barbares incapables de le défendre. Il passera dans les mains de la première nation qui l'attaquera, & sans doute qu'il changera de face.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XV.

A M. L. M.

Gouvernement de l'Egypte.

Au grand Caire.

JE vous ai promis, Monsieur, des détails sur le gouvernement de l'Égypte, presque inconnu en France, & j'espère que des observations de plusieurs années me mettront en état de remplir mes engagemens; mais auparavant il convient de vous donner quelques notions qui jetteront du jour sur les objets que je vais offrir à votre discernement.

Les Arabes ont possédé l'Égypte depuis le milieu du sixième siècle jusqu'en douze cent cinquante. Durant ce tems elle fit partie du vaste Empire des Califes. Ils y envoyoient des Visirs, pour y commander en leur nom. Revêtus d'un pouvoir sans bornes, ces Vice-rois exercèrent l'autorité suprême. Ayant droit de vie & de mort, ne rendant compte de leur conduite qu'aux Califes, ils gouvernèrent ce pays au gré de leurs caprices. Quelle que fut leur tyrannie, la voix du peuple opprimé ne pouvoit arriver jusqu'au trône, parce qu'ils avoient soin de gagner, par de riches présens, les personnes qui l'entouroient. Ce gouvernement étoit donc despotique, & le bonheur ou le malheur d'une nation dépendoit des ver-

tus ou des crimes d'un ſeul homme. Pluſieurs de ces Viſirs écrasèrent cette contrée ſous un ſceptre de fer; quelques-uns y firent fleurir le commerce, l'agriculture & les arts. D'autres, du nombre deſquels fut le fameux Ebn Toulon, ſe révoltèrent contre leurs Souverains, & ſe firent déclarer Rois; mais rarement la couronne paſſoit à leurs enfans. Après la mort des rebelles, cette province retournoit à ſes maîtres.

L'an 982, Moaz, Roi de la côte occidentale de l'Afrique & deſcendant des Califes Fatimites, qui, depuis deux ſiècles, y avoient fondé un royaume, conquit l'Egypte par ſes Généraux, & vint y fixer le ſiège de ſon Empire. Sa poſtérité y règna juſqu'en 1189, que Salah Eddin y établit la dynaſtie des Aïoubites. Ce Prince guerrier, la terreur des Croiſés, qu'il chaſſa preſqu'entièrement de la Paleſtine, fut terraſſé par Richard cœur de lion, près des murs de St. Jean d'Acre, & le nom du Monarque anglois devint le ſignal de l'épouvante dans les contrées orientales. Le Gouvernement de Salah Eddin, & de ſes ſucceſſeurs, étoit monarchique, & pendant leur domination l'Egypte devint floriſſante. On voit encore de nos jours, au grand Caire, les débris des académies qu'ils fondèrent, & où ils attirèrent, par de riches penſions, les ſavans orientaux. En douze cent cinquante, immédiatement après la défaite de St. Louis, les Mamlouks (*n*) baharites, Turcs d'origine, maſſacrèrent Touran Chah, le dernier Prince de la famille des Aïoubites, & le fils de Nejm Eddin, leur bienfaiteur. En ſa perſonne finit la domination des Princes arabes ſur l'Egypte. Depuis ce moment elle a toujours été gouvernée par des étrangers.

[*n*] Mamlouk ſignifie acquis, poſſédé. Ils ſe nommèrent *Baharites* ou *maritimes*, parce que Nejm Eddin qui les avoit créés, leur donna le gouvernement des châteaux placés au bord de la mer, dans l'île de Raouda.

Les Mamlouks baharites changèrent la forme du gouvernement, & le rendirent républicain. Les principaux d'entr'eux élurent un chef, auquel ils confièrent une grande autorité. Il avoit droit de faire la guerre ou la paix en prenant l'avis du conseil dont ils formoient les membres. Il pouvoit créer des Ministres, des Ambassadeurs, des Gouverneurs, des Généraux, pourvu qu'il les choisît parmi les Mamlouks. La nécessité de gagner les suffrages des chefs marquoit les bornes de sa puissance. Sa politique consistoit à se concilier leur faveur, à s'assurer du parti le plus puissant, & à étouffer, dès leur origine, les trames que l'on formoit contre sa personne : car dans cette aristocratie, chacun des Mamloucks, parvenus aux premiers emplois, devoit tendre à renverser le Monarque du trône pour s'y asseoir à sa place. Quoique le peuple fut compté pour rien, le Prince devoit craindre son mécontentement, parce qu'un ambitieux en auroit profité pour lui enlever la couronne. On voit que le chef de cette république étoit environné de précipices, que la durée de son Empire dépendoit uniquement de ses qualités personnelles, & qu'il ne pouvoit transmettre sa puissance à ses enfans sans des talens distingués ; aussi dans l'espace de cent trente-six ans, que les Mamlouks baharites, gouvernèrent l'Egypte, ils eurent vingt-sept Rois, ce qui annonce des règnes bien courts & bien orageux.

Vers le milieu du quatorzième siècle, les Mamlouks circassiens détrônèrent les Baharites, & conservèrent la même forme de gouvernement. Ils possédèrent l'Egypte jusqu'à la conquête de Selim, Empereur des Turcs, qui la leur enleva en 1517. Avant de vous parler des changemens qu'il fit à sa constitution, il importe de vous offrir des idées claires &

précises des Mamlouks. On donne ce nom, dont vous connoissez la signification, à des enfans qui, enlevés par des marchands ou des voleurs dans la Georgie, la Circassie, la Natolie, & les diverses provinces de l'Empire Ottoman, sont vendus ensuite à Constantinople, & au grand Caire. Les grands de l'Egypte qui ont une semblable origine, les élèvent dans leur maison, & les destinent à succéder à leurs dignités. L'antiquité de cet usage remonte peut-être bien au-delà de Joseph qui, vendu de cette manière à Putiphar (o), grand-prêtre d'Héliopolis, devint l'intendant de l'Egypte. Aujourd'hui ces étrangers sont les seuls qui puissent avoir le titre de Bey, & remplir les charges de l'Etat. La loi est si expresse, que le fils d'un Bey ne sauroit être élevé à ce poste éminent. Il embrasse ordinairement le parti des armes. Le Divan lui assigne un honnête revenu, & le nomme *Ebn Elbalad*, enfant du pays (*p*).

Les Mamlouks sont presque tous de familles chrétiennes. Lorsqu'on les a achetés, on les force à embrasser le mahométisme, & on les circoncit. Des maîtres de langues leur apprennent le Turc & l'Arabe. Lorsqu'ils savent parfaitement lire & écrire, on leur enseigne le Coran, qui est le code de leur religion & de leurs loix. L'intelligence de ces loix claires, sim-

[*o*] Ce nom Egyptien vient de Potiphré, prêtre du soleil.

[*p*] D'après ce que je viens de dire, vous voyez, Monsieur, que le mot de Mamlouk differe beaucoup de celui d'Abd, qui signifie esclave. Les premiers sont destinés à remplir les postes les plus distingués, les autres servent aux emplois les plus vils, & ne parviennent jamais aux dignités. C'est donc improprement que les historiens donnent aux Mamlouks le nom d'esclave, & que dans l'histoire du bas-Empire on les appelle *Mammelus*. Les écrivains devroient s'attacher à ne point défigurer les noms des personnes & des choses, & à leur donner leur véritable signification. Alors l'histoire offriroit des idées distinctes, & des tableaux fidèles.

ples, & précises les met en état de juger sur le champ avec équité toutes les affaires qui se présentent. Le Mahométan qui possède bien ce livre, sait tout ce qu'il doit à Dieu & aux hommes. Il peut dès-lors remplir toutes les charges civiles, militaires, & ecclésiastiques.

Dès l'âge le plus tendre, on apprend aux Mamlouks à monter à cheval, à lancer le javelot, à se servir du sabre & des armes à feu. On les exerce continuellement aux évolutions militaires, à supporter avec constance la chaleur du climat & la soif dévorante des déserts. Ils doivent à ces exercices une forte constitution, & un courage indomptable. Il ne leur manque, pour former d'excellens soldats, que des maîtres instruits de la tactique européenne. Si ce corps étoit discipliné par nos officiers, il ne céderoit en bravoure à aucune des nations de la terre; mais ils combattent sans ordre, & ignorent absolument l'art de l'artillerie si perfectionné de nos jours.

A quinze & dix-huit ans, ces jeunes gens manient avec adresse des chevaux indomptés, parlent & écrivent plusieurs langues, ont une connoissance approfondie du culte & des loix du pays, & sont capables de remplir les emplois auxquels on les destine. Ils passent successivement par les divers grades de la maison des Beys, & c'est ordinairement le mérite qui les y élève. Parvenus au poste de Cachef (*q*), ils gouvernent les villes qui se trouvent dans la dépendance de leurs patrons. Il leur est permis alors d'acheter des Mamlouks qui suivent leur sort, & deviennent les compagnons & les artisans de leur fortune. Ils n'ont plus qu'un pas à faire pour monter au poste de Bey qui donne siège parmi les vingt-

[q] Les Cachefs sont les Lieutenans des Beys; ils commandent dans les villes dont leurs patrons, ont le gouvernement.

quatre membres du divan, ou conseil de la république; mais quand ils y sont parvenus, ils ne cessent point de se regarder comme les serviteurs de leur premier maître, & de conserver pour lui une profonde soumission. Telle est, Monsieur, l'origine des Mamlouks: telle est la carrière qu'ils ont à parcourir. Reprenons le fil de notre narration.

L'Empereur Selim ayant conquis l'Egypte, & terrassé les Mamlouks circassiens qui ne purent résister aux troupes innombrables avec lesquelles il leur livra de sanglantes batailles, fit pendre Thoman Bey, leur Roi, à l'une des portes du Caire. Cette action barbare avoit aliéné les esprits, & ils n'attendoient que le départ des Turcs pour reprendre les armes. Les fumées de la gloire, qui avoient enivré l'Empereur ottoman, s'étant dissipées, il sentit sa faute, & pour s'assurer cette conquête importante, il tâcha de regagner la bienveillance des Mamlouks. Pour y réussir, il changea peu de chose à la constitution de leur gouvernement, & leur accorda de grands privilèges spécifiés dans un traité dont voici les principaux articles.

» Quoique nos armées invincibles aient conquis
» avec l'aide du Tout-puissant le royaume d'Egypte,
» cependant, par un effet de notre bienveillance, nous
» accordons aux vingt-quatre Sangiaks (r) de ce pays
» un gouvernement républicain aux conditions sui-
» vantes ".

I. La république de l'Egypte reconnoîtra notre souveraineté & celle de nos successeurs, & pour marque de son obéissance, elle regardera comme notre représentant, le lieutenant qu'il nous plaira de lui envoyer, & qui fera sa résidence dans le château du

(r) On les nomme *Sangiaks* ou Beys.

grand Caire. Durant son administration, il n'entreprendra rien contre notre volonté, ni contre les intérêts de la république, mais il se concertera avec les Beys pour ce qui concernera le bien de l'Etat. Si notre lieutenant se rendoit désagréable aux Beys, s'il attentoit à leurs privilèges, nous les autorisons à le suspendre de ses fonctions, & à porter leurs plaintes à notre sublime Porte, afin qu'ils soient délivrés de son oppression.

II. En tems de guerre, la république sera obligée de fournir à nous & à nos successeurs, douze mille hommes de troupes commandées par des Sangiaks, & de les entretenir à ses frais jusqu'à la paix.

III. Chaque année la république lèvera cinq cent soixante mille Aslani (*s*), & les enverra sous l'escorte d'un Bey à notre sublime Porte, & il lui sera délivré par notre Defterdar, trésorier, une quittance en bonne forme, à laquelle seront apposés notre sceau & celui de notre Visir.

IV. La république lèvera un semblable Khasné, trésor, de cinq cent soixante mille Aslani, destiné à l'entretien de Médine & de la Caaba, ou temple de la Mecque. Ce trésor sera conduit tous les ans sous l'escorte du Scheik Elbalad (*t*), ou de l'Emir Hajj qui le remettra au Chérif, successeur de notre prophète, pour être employé au service de la maison de Dieu, & distribué aux personnes qui y résident,

---

[*s*] Cette somme a été portée depuis à huit-cent mille aslani; mais comme les Beys prétextent des dépenses excessives pour l'entretient des canaux & des forteresses, ils n'en envoient pas la moitié à Constantinople. L'aslani est une monnoie d'argent qui vaut environ trois livres tournois.

[*t*] Scheik Elbalad, signifie proprement le *Vieux du pays*, c'est le titre que prend le premier des Beys, qui est le chef de la république. Emir Hajj, signifie *Prince de la caravane*. C'est la seconde dignité de la république.

afin d'obtenir leurs prières pour nous & les fidèles qui croient le Coran (*u*).

V. La république ne pourra entretenir, en tems de paix, plus de quatorze mille soldats ou Janissaires; mais nous lui permettons d'augmenter cette armée pendant la guerre, afin qu'elle puisse s'opposer à nos ennemis & aux siens.

VI. La république prélèvera annuellement sur les productions du pays un million de couffe (*x*) de grains, six cent mille de froment & quatre mille d'orge, pour être versées dans nos magasins.

VII. En vertu de l'exécution de ces articles, la république jouira d'un empire absolu sur tous les habitans de l'Egypte; mais dans les affaires qui concernent la religion, elle prendra l'avis du Mollah, ou grand prêtre, qui sera soumis à notre autorité & à celle de nos successeurs.

VIII. La république aura, comme par le passé, le droit de battre monnoie, & d'y mettre le nom de *Masr* (*y*), mais elle y joindra notre nom & celui de nos successeurs. Le lieutenant que nous enverrons, aura l'inspection sur la fabrication des pièces, afin que le titre n'en soit point altéré.

IX. Les Beys éliront entr'eux un Scheik Elbalad, qui, confirmé par notre lieutenant, sera leur représentant, & nos officiers le reconnoîtront pour le chef de la république. Dans le cas où notre lieutenant se rendroit coupable de tyrannie, & passeroit

---

[*u*] On ne porte point ce trésor en argent, mais en bleds, grains, & en productions du sol de l'Egypte.

[*x*] Sorte de panier ovale, fait de feuilles de dattier qui contient environ cent soixante & dix livres pesant.

[*y*] Masr est le nom que les Arabes donnent à l'Egypte en général, & au grand Caire en particulier, parce qu'ils prétendent que ce pays a été peuplé par Misraim, petit fils de Noé.

les bornes de son pouvoir, le Scheik Elbalad aura droit de réprésenter à notre sublime Porte les griefs de la république. S'il arrive que des ennemis étrangers en troublent la paix, nous promettons, nous & nos successeurs, de la protéger de toute notre puissance, sans pouvoir exiger d'elle aucune indemnité des dépenses faites pour la secourir.

Fait & signé par notre clémence en faveur de la république d'Egypte, l'an 887 de l'hégire (1517 de notre ère).

Ce traité vous fait connoître, Monsieur, la dernière révolution qu'a éprouvée le gouvernement égyptien, devenu monarchique & aristocratique. Le premier est réprésenté par le Pacha, le second par les Beys, qui composent essentiellement la république. Le Vice-roi n'est, à proprement parler, qu'un fantôme, que l'on renverse d'un souffle. Les Sangiaks, à la tête des provinces & des armées, jouissent réellement de tout le pouvoir. Les peuples sont abandonnés à leur merci. Cet acte n'offre pas un seul mot en leur faveur. Ne diroit-on pas un marchand, qui, pour cinq cent soixante mille aslani, vend trois ou quatre millions d'esclaves à vingt-quatre étrangers? En effet, on leur met dans les mains une puissance absolue; on leur permet de lever des tributs arbitraires, & d'exercer toute espèce de tyrannie, sans qu'aucun frein les arrête. C'est donc ainsi que les despotes vendent les nations? Et elles souffrent cet opprobre! & elles ne réclament point les droits sacrés qu'elles ont reçus de la nature! Il paroît que Selim, dans la vaste étendue de son Empire, ne voyoit point d'hommes, mais un vil troupeau d'esclaves, dont il pouvoit disposer à son gré. Les Beys sentent parfaitement les avantages de leur position, & ils en abusent à l'excès. Un Pacha ne reste en place qu'aussi

long-tems qu'il favorise leurs desseins. S'il ose élever la voix pour défendre les intérêts de son maître, ou ceux des Egyptiens, il devient criminel d'état : le divan s'assemble, & on le renvoie. Voici la manière dont on reçoit & dont on congédie ces lieutenans de l'Empereur ottoman.

Aussitôt qu'un nouveau Pacha est débarqué au port d'Alexandrie, il donne avis de son arrivée au conseil de la république. Le Scheik Elbalad envoie les plus adroits des Beys pour le complimenter. Ils lui portent des présens, & lui marquent une grande soumission. Pendant qu'ils environnent sa personne, ils sondent adroitement ses dispositions, étudient son caractère, & tâchent d'apprendre de sa bouche, ou de celle de ses officiers, quels sont les ordres dont il est porteur. S'ils les trouvent contraires à leurs désirs, ils expédient un courier au Scheik Elbalad, qui assemble le divan, & défend au Pacha d'avancer. On écrit à la Porte que le nouveau Viceroi vient avec des intentions hostiles, propres à exciter une rébellion parmi ses fidèles sujets, & l'on demande son rappel, ce qui n'est jamais refusé. Lorsque les chefs de la république pensent n'avoir rien à craindre du lieutenant qu'on leur envoie, ils l'invitent à se rendre au grand Caire. Les députés le font monter sur une superbe galère, & l'escortent pendant la route. Tous les bateaux qui l'environnent sont agréablement pavoisés, & plusieurs remplis de musiciens. Il s'avance lentement à la tête de la petite flotte, & aucune barque ne peut dépasser la sienne. Malheur aux voyageurs qui remontent le Nil, car ils sont obligés de grossir son cortège! lorsqu'il est arrivé à Hellé (z), il s'arrête. Le Scheik Elbalad

(z) Petit village situé à une demi-lieue au-dessous de Boulak.

députe plusieurs Sangiaks pour le recevoir, ou il vient lui-même. A son débarquement, les chefs de la république le félicitent de nouveau, & le Janissaire Aga lui présente les clefs du château, & le prie d'y faire sa résidence. On le conduit en pompe dans la ville. J'ai vu l'entrée d'un Pacha, ainsi je puis vous en faire la description.

D'abord les divers corps d'infanterie, précédés de leur musique bruyante, défilèrent sur deux lignes, enseignes déployées. La cavalerie suivoit. Les cavaliers, au nombre de cinq ou six mille, s'avançoient en bon ordre. Leurs habits étoient formés des étoffes les plus éclatantes. Des robes flottantes, d'énormes moustaches, de longues lances, armées d'un fer luisant, leur donnoient un air majestueux & guerrier. Venoient ensuite les Beys, superbement vêtus, & accompagnés de leurs Mamlouks, montés sur des chevaux arabes pleins de feu, & couverts de housses brodées en or & en argent. Les brides de ceux des chefs étoient ornées de perles fines & de pierres précieuses. Les selles étinceloient d'or. Ces divers cortèges, car chaque Bey avoit le sien, étoient très-élégans. La beauté des jeunes gens, la richesse de leurs habits, l'adresse avec laquelle ils manioient leurs coursiers, formoient un coup d'œil fort agréable. Le Pacha terminoit la marche. Il s'avançoit gravement, précédé de deux cens cavaliers, & d'une troupe de musiciens. Quatre chevaux de main, conduits par des esclaves à pied, alloient au petit pas devant lui. Ils étoient couverts de housses traînantes, chargées d'une broderie en or & en perles. Le Vice-roi en montoit un Barbe d'une grande beauté, & portoit à son turban une aigrette de gros diamans, qui réfléchissoient en éclairs les rayons du soleil. Cette entrée me donnoit une idée de la pompe orientale, & du faste qui en-

vironnoit les anciens Monarques de l'Aſie, lorſqu'ils ſe montroient en public. La marche commença vers huit heures du matin, & dura juſqu'à midi.

Le lendemain, le Pacha aſſemble le Divan, & invite les Beys à s'y rendre. Il ſe tient dans une Tribune, devant une fenêtre grillée, comme le grand Seigneur. Son Kiaïa, ou lieutenant, lit les ordres de la Porte. Les Sangiaks s'inclinent profondément, & promettent d'obéir en tout ce qui ne ſera point contraire à leurs privilèges. Lorſque la lecture eſt finie, on ſert une collation, & au départ de l'aſſemblée, le Vice-roi fait préſent au Scheik Elbalad d'une riche fourure, & d'un cheval magnifiquement enharnaché, & aux autres Beys, d'un Caftan. Telle eſt, Monſieur, l'inſtallation du Pacha.

Le poſte qu'il occupe eſt une eſpèce d'exil. Il ne peut ſortir de l'enceinte de ſon palais, ſans la permiſſion du Scheik Elbalad. C'eſt véritablement un priſonnier d'état, qui, au milieu de la ſplendeur qui l'environne, doit ſentir le poids de ſes fers. Ses revenus, fixés ſur la douane de Suès, & ſur les marchandiſes qui arrivent par le golphe arabique, montent à près de trois millions de livres tournois. L'ambition des Beys lui offre une ſource féconde de richeſſes. Lorſque la connoiſſance de ſa poſition, & une politique raffinée lui ont appris à ſemer la diſſention parmi les chefs de la république, & à s'y former un parti puiſſant, chacun d'eux s'efforce de s'étayer de ſon crédit, & il reçoit l'or & l'argent à pleines mains. Les Sangiaks, nommés par le Divan, achètent auſſi du Pacha la confirmation de leur dignité. Les héritages des perſonnes qui meurent ſans enfans groſſiſſent encore ſes tréſors. C'eſt ainſi que le repréſentant du grand Seigneur peut ſe maintenir en place, & s'enrichir prodigieuſement dans un petit

nombre d'années ; mais la plus grande circonſpection doit toujours diriger ſes démarches. Dans le poſte gliſſant qu'il occupe, la moindre faute peut le perdre. Souvent même des évènemens inattendus renverſent tous les reſſorts de ſa politique. Si parmi les Sangiaks quelque jeune audacieux détruit, à force de courage & de forfaits, le parti favoriſé par le Pacha, s'il parvient à la dignité de Scheik Elbalad, il aſſemble le conſeil, & le Vice-roi eſt ignominieuſement renvoyé. L'ordre de ſon départ eſt confié à un officier habillé de noir, qui le porte dans ſon ſein, s'avance dans la ſalle d'audience, s'incline profondément, & prenant un des coins du tapis qui couvre le ſopha, dit en le relevant, Inſel Pacha, deſcends Pacha : il ſort après avoir prononcé ces mots. Le Vice-roi eſt obligé ſur le champ de plier bagage, & de ſe retirer dans l'eſpace de vingt-quatre heures à Boulak, où il attend les ordres de Conſtantinople. Ordinairement ſa perſonne eſt en ſureté ; mais ſi les Beys qui gouvernent ont des griefs contre lui, ils lui font rendre un compte rigoureux de ſon adminiſtration, des préſens qu'il a reçus, & partagent entr'eux ſes dépouilles. Pendant l'interrègne, le conſeil de la république élit un Caïmacam pour remplir ſa place, juſqu'à l'arrivée d'un nouveau Pacha. Voilà des évènemens, Monſieur, dont j'ai été témoin pluſieurs fois depuis mon ſéjour en Egypte. J'eſpère que ces détails ſerviront à vous faire connoître le gouvernement de ce pays. L'hiſtoire d'Ali Bey, & de quelques-uns de ſes ſucceſſeurs dont je vous tracerai le tableau dans les lettres ſuivantes, vous montrera les objets en ſcène, & vous fournira les moyens de faire l'application de ces principes.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XVI.

A M. L. M.

Histoire d'Ali Bey.

Au grand Caire.

ALI Bey nâquit en 1728 dans la Natolie, & reçut à sa naissance le nom d'*Iouseph*, Joseph. Daoud (*a*) son père, Prêtre grec d'une des familles les plus distinguées du pays, le destinoit à lui succéder dans sa dignité, & ne négligea rien pour son éducation; mais le sort en avoit ordonné autrement. A treize ans, Joseph, emporté par l'ardeur de son âge, chassoit avec des jeunes gens dans une forêt voisine. Des voleurs fondirent sur eux, & les emmenèrent malgré leurs cris & leur résistance. Le fils de Daoud ayant été conduit au grand Caire fut vendu à Ibrahim Kiaïa (*b*), ou lieutenant des Janissaires, qui le fit circoncire, le revétit de l'habit de Mamlouk, & l'appella du nom d'Ali, sous lequel il a été connu depuis. Il lui donna des maîtres de Turc, d'Arabe, & d'équitation. Contraint de céder à l'empire de la force, il déploroit dans son cœur la perte de ses parens, & son changement de religion. Insensiblement les bons traitemens de son patron, les dignités dont il flatta son amour-propre, & plus que tout cela, l'exemple de ses compagnons lui firent aimer son nouvel état. La vivacité de son esprit lui fournit les moyens de se

[*a*] Daoud, c'est-à-dire David.

[*b*] Le Kiaïa & l'Aga des Janissaires, c'est-à-dire, leur Lieutenant & leur Colonel ont le titre de Beys, jouissent ordinairement d'une grande considération.

diſtinguer. Dans peu d'années il poſſéda parfaitement les langues qu'on lui apprenoit. Il excella de même dans tous les exercices du corps. Aucun des Mamlouks ne manioit un cheval avec plus d'adreſſe, ne lançoit le javelot avec plus de force, & ne se ſervoit avec plus de dextérité du ſabre & des armes à feu. Son application à l'étude, & ſes manières gracieuſes l'avoient rendu cher à Ibrahim Kiaïa. Charmé de ſes talens, il l'éleva rapidement aux divers grades de ſa maiſon. Bientôt il parvint au poſte de Seliĉtar Aga, porte-épée, & de Khaznadar, tréſorier. L'intelligence qu'il montra dans ces emplois lui gagnèrent de plus en plus les bonnes graces de ſon patron, qui le créa Cachef à vingt-deux ans.

Devenu gouverneur de villes, il fit briller ſon équité naturelle dans l'adminiſtration de la juſtice, & ſon diſcernement dans l'acquiſition des Mamlouks, auxquels il tâcha de communiquer ſon génie. Dès-lors il jettoit ſourdement les fondemens de ſa grandeur future. Non-ſeulement il avoit gagné l'affection d'Ibrahim; mais, jugeant que la faveur du Pacha pourroit ſervir ſes deſſeins ambitieux, il s'étoit attaché à lui plaire. Ce Vice-roi ſe nommoit *Kahiph*; c'étoit un homme de mérite. Ayant reconnu dans le jeune Cachef, une ame droite & élevée, il lui avoit accordé ſon amitié, & s'étoit déclaré ſon protecteur. Il l'auroit en peu de tems élevé à la dignité de Bey, ſi une cataſtrophe imprévue n'eût dérangé ſes projets. Rahiph, doué d'un de ces caractères heureux, qui portent avec eux un charme auquel on ne peut réſiſter, avoit gagné la confiance des chefs de la république. Loin d'imiter ſes prédéceſſeurs, qui tous fondoient leur autorité ſur la diſſention qu'ils ſemoient parmi les Sangiaks, il s'étoit efforcé d'entretenir parmi eux la paix & l'union. Pour la pre-
mière

mière fois, le réprésentant du grand Seigneur, & les premiers du gouvernement, unis ensemble, tendoient uniquement au bien général. Les peuples jouissoient d'une administration paisible, & en désiroient la durée. Les Beys eux-mêmes aimoient le Pacha, & craignoient son rappel. Il n'en fallut pas davantage pour armer l'envie. Ce monstre veille sans cesse pour le malheur des humains, & d'un bout à l'autre du monde souffle ses poisons. Les membres du divan de Constantinople réprésentèrent au Sultan Mahmoud la bonne intelligence qui règnoit entre son lieutenant & les chefs de la république, comme une conspiration formée pour soustraire le pays à son obéissance. Ils colorèrent leurs calomnies de ces raisons spécieuses, qui, dans les cours, paroissent souvent des preuves convaincantes. Sans porter plus loin son examen, le grand Seigneur voulut essayer la fidélité de Rahiph. Il lui envoya un Firman, par lequel il lui commandoit de mettre à mort au plutôt le plus de Beys qu'il pourroit. Cet ordre inique révolta le Pacha; mais il falloit perdre la tête ou obéir. Il balança pendant trois jours. Enfin, il choisit le dernier parti. Ayant fait venir les plus fidèles de ses esclaves, il leur montra le Firman, & leur ordonna de tuer chacun un Bey à l'instant où ils seroient rassemblés dans la salle d'audience. Au moment donc où se tenoit le divan, les satellites, qui avoient caché des épées sous leurs robes, poignardèrent les malheureuses victimes de la calomnie. Quatre demeurèrent morts sur la place. Les autres n'ayant été que blessés se défendîrent vaillamment, & se sauvèrent. Encore aujourd'hui le marbre de la salle où ils furent assassinés est rougi de leur sang. J'ai vu plusieurs fois en frémissant, les signes de cette exécution barbare, com-

mandée sur un simple soupçon, par un gouvernement despotique.

L'étonnement des Sangiaks, échappés de cette boucherie, fut extrême. Ils ne pouvoient allier cette action atroce avec la conduite passée de Rahiph. Le conseil s'assembla; l'on résolut de punir un traître, & d'expier, par sa mort, l'outrage fait à la république. Mais lorsqu'on voulût s'assurer du coupable, il produisit le Firman de la Porte, & l'on se contenta de le bannir sur le champ. La Pachalie de Natolie, celle de Damas, & enfin le poste éclatant de grand Visir, devinrent la récompense de son crime.

Ce fâcheux évènement retarda l'élévation d'Ali. Il resta Cachef pendant plusieurs années. Son patron ayant été élu Emir Hajj, ou Prince de la caravane, qui est la seconde dignité de l'Egypte, il le prit avec lui pour escorter les pélerins. Durant la marche ils furent attaqués par les Arabes. Ali fondit sur eux à la tête des Mamlouks qu'il commandoit, & se comporta avec tant de valeur, qu'il repoussa les ennemis, & en laissa un grand nombre sur la place. Au retour, plusieurs tribus s'étant rassemblées, voulurent venger leur défaite. Le jeune Cachef leur livra combat. Il se précipita comme un foudre au milieu de leurs escadrons, & renversant tout ce qui s'opposoit à son passage, il remporta une victoire signalée. Les Arabes ne reparurent plus. Ibrahim fit valoir en plein conseil les services de son lieutenant, & proposa de le créer Sangiak. Ibrahim le Circassien, ennemi du premier, s'y opposa de tout son pouvoir, & employa toute son éloquence pour empêcher une nomination qui lui faisoit ombrage. L'Emir Hajj prévalut; le divan nomma Ali; Eddin Mohamed, Pacha, confirma ce choix, le revêtit d'un Caftan, & lui donna, suivant l'usage, le Firman de Bey.

Devenu l'un des vingt-quatre membres de la république, il n'oublia jamais ce qu'il devoit à son patron, & défendit ses intérêts avec une constance admirable. En 1758, l'Emir Hajj fut tué par le parti d'Ibrahim le Circassien. Dès ce moment Ali songea à la vengeance. Pendant trois ans, il enferma dans son cœur le ressentiment de ce meurtre, & employa toutes les ressources de son esprit pour parvenir au poste de Scheik Elbalad, la première dignité de la république. En 1763, il fut revêtu de ce titre dangereux, qui faisoit toute son ambition. Bientôt après il vengea le sang de son protecteur, en immolant de sa propre main Ibrahim le Circassien. La haine, plutôt que la prudence, l'avoit porté à commettre cette action désespérée ; en effet, elle lui suscita des ennemis nombreux. Tous les Sangiaks attachés au parti du Circassien, conspirèrent contre lui. En bute à leurs traits & sur le point d'être massacré, il se sauva par la fuite. Après avoir traversé rapidement les déserts de l'Isthme de Suès, il se rendit à Jérusalem. Ayant gagné les bonnes graces du Gouverneur de cette ville, il se crut en sureté. Mais l'amitié n'a point d'asyle sacré parmi les Turcs, lorsque le despote commande. Ses ennemis le craignoient, même dans son exil. Ils écrivirent à la Porte pour demander sa mort, & sur le champ elle envoya ordre au Gouverneur de lui couper la tête. Heureusement que Rahiph, son ancien ami, l'un des membres du divan, l'avertit à tems, & lui conseilla de fuir promptement. Ali prévint donc l'arrivée du Capigi Bachi (*d*), & se réfugia près de Scheik Daher, Prince de St. Jean d'Acre. Ce vieillard respectable, qui, depuis cinquante ans, défendoit sa petite principauté contre toutes les forces de l'Empire

(*d*) Messagers du grand Seigneur, qui munis d'un firman, s'en vont couper les têtes des grands disgraciés.

ottoman, reçut à bras ouverts l'infortuné Scheik Elbalad, & lui donna l'hospitalité, ce gage précieux de la sureté des hommes, dont jamais les Arabes n'ont violé la sainteté. Il ne tarda pas à reconnoître le mérite de son hôte, & dès lors il le combla de caresses, & le nomma son fils. Il l'exhortoit à supporter avec courage l'adversité, relevoit ses espérances, calmoit ses chagrins, & lui faisoit trouver des plaisirs au sein même de sa disgrace. Ali Bey eut pu couler des jours paisibles auprès de Scheik Daher; mais l'ambition dont il étoit dévoré ne lui permettoit pas de se livrer au repos. Il entretenoit un commerce secret avec quelques-uns des Sangiaks attachés à ses intérêts. Il échauffoit leur zèle par l'appât des meilleurs gouvernemens. Le Prince d'Acre, de son côté, écrivoit à ses amis du grand Caire, & les pressoit de hâter le rappel du Scheik Elbalad. Sur ces entrefaites, Rahiph, devenu grand Visir, prit hautement la cause de son ancien protégé, & employa le crédit dont il jouissoit, pour opérer son rétablissement. Ces divers moyens réussirent au gré des vœux d'Ali. Les Beys l'invitèrent à revenir au grand Caire, & à reprendre sa dignité. Il partit sur le champ, & fut reçu aux acclamations du peuple.

Le Scheik Elbalad rétabli, connoissoit parfaitement l'incertitude de sa position. Il ne pouvoit compter sur une administration tranquille. Les haines étoient assoupies & non éteintes. De toutes parts l'orage grondoit autour de lui. Tous ceux que le meurtre d'Ibrahim le Circassien, avoit révoltés, lui tendoient sans cesse des pièges. Il falloit toute sa pénétration pour les éviter. Ils n'attendoient qu'une occasion favorable pour faire éclater leur ressentiment. La mort de Rahiph, arrivée en 1765, la leur fournit. Ils levèrent le masque, & lui déclarèrent une guerre ouverte. Sur le

point de fuccomber, il fe fauva dans l'Arabie heureufe, vifita les côtes de la Mer rouge, examina l'état du pays, & revint fe réfugier auprès de Scheik d'Aher, qui le reçut avec la même tendreffe. Ce fage vieillard, inftruit par une expérience de quatre-vingts années, avoit éprouvé l'une & l'autre fortune. Il étoit propre à donner des confolations à un malheureux. Il charmoit, par la fageffe de fes difcours, les ennuis de fon hôte; il relevoit fon courage par l'efpoir d'un avenir heureux, & s'efforçoit de lui faire oublier fes malheurs. Tandis qu'il adouciffoit fon deftin, les Sangiaks du parti d'Ibrahim le Circaffien, croyant leur ennemi abfolument terraffé, s'abandonnèrent à toutes fortes de vexations, & perfécutèrent ceux qui étoient dévoués aux intérêts d'Ali. Cette imprudence ouvrit les yeux du plus grand nombre. Ils s'apperçurent qu'ils étoient les jouets de quelques ambitieux, & pour renforcer leur parti, rappellèrent l'ancien Scheik Elbalad, & s'engagèrent à le foutenir de tout leur pouvoir. Il partit auffi-tôt au milieu des embraffemens de Scheik Daher, qui fit des vœux pour fa profpérité.

De retour au grand Caire, en 1766, Ali tint confeil avec fes partifans. Il leur répréfenta que fa modération n'avoit fait qu'exciter à la vengeance les amis d'Ibrahim, que la fuite feule avoit pu le fouftraire à leurs complots, & que pour opérer la fureté commune, il falloit facrifier ces efprits turbulens. Toute l'affemblée applaudit à cette réfolution, & le lendemain, on fit couper la tête à quatre des profcrits. Cette exécution affura la tranquillité d'Ali. Il fe vit à la tête du gouvernement, & dans l'efpace de fix ans, il éleva feize de fes Mamlouks au pofte de Bey, & l'un d'eux à celui Janiffaire Aga. Les principaux étoient Mahamed-Abou-Dahab, Ifmaël, Mourad, Haffan, Tentaoui & Ibrahim. Le premier

étoit son compatriote. Il l'avoit acheté en 1758, & conservoit pour lui une affection particulière.

Chef suprême de la république, il prit toutes les mesures pour rendre sa puissance durable. Non content d'avoir fait monter jusqu'à six mille le nombre de ses Mamlouks, il soudoya dix mille Mograbi (e). Il faisoit observer parmi ses troupes une discipline sévère, & en les exerçant continuellement au maniement des armes, formoit d'excellent soldats. Il s'attacha les jeunes gens qui composoient sa maison, par les soins paternels qu'il prit de leur éducation, & sur-tout par son attention à répandre les graces & les faveurs, sur ceux qui en étoient les plus dignes. Son parti devint si puissant, que ceux de ses collègues qui n'étoient pas de ses amis, redoutoient son pouvoir & n'osoient contrarier ses desseins. Croyant son autorité établie sur une base solide, il s'occupa du bien des peuples. Les Arabes répandus dans les désérts & sur les frontières d'Egypte, y causoient des ravages qu'un gouvernement mobile ne pouvoit arrêter. Il leur déclara la guerre, envoya contre eux des corps de cavalerie qui les battirent par-tout, & les repoussèrent au fond de leurs solitudes. L'Égypte commença à respirer, & l'agriculture encouragée, fleurit dans cette riche contrée. Ayant rendu les chefs de chaque village responsables des crimes commis par les habitans, il les punissoit, jusqu'à ce que l'auteur du délit fut remis entre les mains de la Justice. De cette manière, les principaux citoyens veillèrent à la sureté publique, & pour la première fois, depuis la domination turque, le voyageur & le négociant purent parcourir l'étendue du royaume sans crainte

(e) Mograbi signifie *Occidentaux*. Les Egyptiens donnent ce nom général aux habitans de la côte de Barbarie.

d'être insultés. Connoissant les excès auxquels des soldats mercenaires se portoient, & dans la capitale, & dans les provinces, il ordonna aux personnes lézées de lui adresser directement leurs plaintes, & jamais il ne manqua de leur rendre justice. Parmi les traits nombreux que l'on cite de son équité impartiale, je n'en rapporterai qu'un seul. Un Sangiak ayant rencontré un négociant vénitien, près du vieux Caire, le fit descendre de sa monture, & lui arracha son châle. Ali en ayant été instruit, fit venir le coupable, le réprimanda fortement en présence de l'étranger, le força de lui faire des excuses publiques, & fut sur le point de lui trancher la tête. Cette intégrité qu'il observoit dans toutes les parties de l'administration, rendit les Egyptiens heureux. Ils crurent revoir le siècle d'or. Encore aujourd'hui ils ne cessent de bénir sa mémoire & de chanter ses louanges.

Ali Bey avoit acheté une esclave enlevée dans la Russie rouge. Elle étoit belle. Des cheveux blonds qui descendoient jusqu'à terre, une taille noble, un teint d'une blancheur éblouissante, des yeux bleus couronnés de sourcils noirs, étoient les moindres des trésors dont la nature avoit orné la jeune Marie. Elle avoit une ame au-dessus de la beauté. Jamais le malheur de son sort ne put la faire condescendre aux désirs de son maître. Il fit parler sa puissance, mais elle lui montra qu'elle étoit libre au milieu des fers. Il voulut l'éblouir par l'éclat qui l'environnoit. Elle parut insensible aux attraits de la grandeur. Charmé de la hauteur d'un caractère dont il portoit l'empreinte dans son ame, il lui parla en homme passionné, & lui offrit sa main à condition qu'elle renonceroit au christianisme. Marie, quoiqu'elle se sentit du penchant pour un homme qui l'avoit traitée avec tous les égards dus à son sexe, eut le courage de refuser. Enfin il lui

permit de rester dans la religion de ses pères, pourvu qu'elle n'en donnât pas de marques extérieures, & il obtint son consentement. Il l'aima tendrement & tant qu'il vécut il n'eut point d'autre femme.

Parvenu au faîte de la grandeur, Ali n'avoit point oublié ceux dont il tenoit le jour. S'étant raccommodé avec la Porte, il confia à Tentaoui l'escorte du Khasné que l'on envoie tous les ans à Constantinople, & le chargea de passer dans la Natolie, & de lui amener son père & sa famille. Ayant appris leur arrivée à Boulak, il marcha à leur rencontre, suivi d'un nombreux cortège. Aussitôt qu'il apperçut le vieux Daoud, il descendit de cheval, courut au-devant de lui & se jettant à genoux lui baisa les pieds en le nommant son père. Le vieillard répandoit des larmes de joie, & ce jour fut le plus beau de sa vie. Il embrassa sa sœur, & un neveu qu'on lui présenta. Après cette tendre reconnoissance, il les conduisit dans son palais qui donnoit sur la place de l'Esbekié (*f*). Les Mamlouks s'empressèrent de laver les pieds du père de leur maître, & lorsqu'il eut été revêtu d'habits magnifiques, on l'introduisit dans le harem, où l'épouse d'Ali le combla de caresses.

Daoud monté sur un superbe cheval, fut conduit à la salle du divan. Les Beys, le Pacha lui-même, le complimentèrent, & lui firent des présens. Après sept mois de séjour en Egypte, il voulut retourner dans sa patrie, & Ali le renvoya dans sa ville natale sur un vaisseau chargé de richesses. Il garda sa sœur & son neveu. Vous voyez, Monsieur, que des évènemens qui ont beaucoup de rapport avec l'histoire de Joseph se renouvellent souvent en Egypte (*g*).

(*f*) C'est le nom de la plus grande place du Caire. La plupart des Beys y ont leurs palais.

(*g*) Jacob étant arrivé en Egypte, Joseph monta sur son

Le Scheik Elbalad, désirant donner une nouvelle preuve de son amitié à Mahamed Aboudahah, & se l'attacher par des liens indissolubles, lui fit épouser sa sœur. On célébra pendant trois jours ce mariage, par des illuminations, des courses de chevaux & des fêtes brillantes. C'étoit accumuler des bienfaits sur un perfide, qui méditoit en silence la ruine de son bienfaiteur. Lié secrétement avec les restes de la famille d'Ibrahim, il aspiroit à la souveraine puissance. L'ambition & la soif de l'or (*h*) avoient corrompu son cœur. Tous les moyens qui pouvoient le faire parvenir à la dignité de Scheik Elbalad, lui sembloient légitimes. Les Sangiaks, avec lesquels il étoit d'intelligence, connoissant son avarice, lui donnèrent des sommes considérables, pour l'engager à se défaire d'Ali. Sachant combien sa vigilance & l'amour de tout ce qui l'entouroit, rendoient difficile l'exécution de ce complot, & craignant pour sa vie, s'il étoit découvert, il le remit à des tems plus favorables, & garda l'or. Mais, pour augmenter la confiance de son ami, & l'aveugler davantage, il lui découvrit la conspiration. Cet aveu réussit au-delà de son espérance. La tendresse d'Ali pour un gendre, auquel il croyoit devoir la sureté de ses jours, devint extrême. Cependant Abou Dahab ne perdoit point de vue son infâme projet. Il tenta la fidélité de Tentaoui, & il lui offrit trois cent mille livres, pour massacrer son patron, tandis qu'il joueroit avec lui aux échecs. Ce brave chef courut sur le champ avertir Ali de cette

---

char, & marcha au-devant de son père. L'ayant apperçu il descendit promptement, se jetta à son col, & l'embrassa en pleurant, ch. 46. Le nouveau Joseph ne montra pas moins de tendresse pour ses parens.

(*h*) On l'avoit nommé *Abou Dahab*, père de l'or, à cause de son avarice.

propofition. Le Scheik Elbalad, trop prévenu en faveur de Mahamed, ne fit qu'en rire. Le traître, n'ayant pu réuffir, effaya une autre voie. Il voulut forcer fon époufe à empoifonner un frère qu'elle aimoit, en lui préfentant une taffe de café. Elle rejetta fa propofition avec horreur, & envoya un efclave fidèle conjurer Ali de fe tenir fur fes gardes, & de craindre Abou Dahab comme fon plus dangereux ennemi. Tant d'avertiffemens auroient dû lui deffiller les yeux, mais fa tendreffe étoit à fon comble. Il ne put croire des crimes que fon cœur défavouoit, & fes bienfaits le raffurèrent.

En 1768, les Ruffes déclarèrent la guerre au grand Seigneur, & leurs flottes pénétrèrent dans la Méditerranée. Le Scheik Elbalad leva, fuivant la coutume, douze mille hommes, pour les envoyer au fecours de la Porte. Ses ennemis profitèrent de cette circonftance pour le perdre. Ils écrivirent au divan de Conftantinople, que les troupes qu'il raffembloit, étoient deftinées à fervir dans les armées des Ruffes, avec lefquels il avoit fait un traité d'alliance. La lettre étoit fignée de plufieurs Beys. La calomnie fut crue fans examen, & fur le champ le Sultan envoya un Capigi Bachi, avec quatre fatellites, pour lui trancher la tête. Heureufement qu'Ali avoit un agent fidèle dans le confeil. Il lui expédia promptement deux couriers, l'un par terre, l'autre par mer, pour lui apprendre cette trahifon. Ils arrivèrent avant les envoyés du grand Seigneur. Le Scheik Elbalad tint la chofe fecrète. Il fit venir Tentaoui, dans lequel il avoit beaucoup de confiance, & lui ayant découvert le myftère, lui commanda de fe déguifer en Arabe, & d'aller, avec douze Mamlouks, à vingt milles du Caire attendre les émiffaires de Conftantinople. Vous leurs enleverez, ajouta-t-il, les dépê-

-ches dont ils sont porteurs, & vous les mettrez à mort.

Tentaoui s'acquitta parfaitement de sa mission. Après avoir attendu quelque tems dans le poste qu'on lui avoit désigné, il vit paroître le Capigi Bachi & ses satellites. Il se saisit de leurs personnes, leur arracha l'ordre fatal, les fit massacrer, & ensevelir dans le sable. Muni du firman; le Scheik Elbalad assembla les chefs de la république, & après leur en avoir fait la lecture, il leur dit: « Jusqu'à quand serons-» nous les victimes du despotisme de la Porte otto-» mane? Quelle confiance pouvons-nous avoir dans » ses traités? Depuis quelques années, elle a fait » périr, contre toute justice, une partie des chefs » de cet état. Plusieurs d'entre vous ont assisté à » cette exécution sanglante, & en portent encore » les marques. Voyez le sang, dont quatre de vos » collègues ont rougi le marbre que nous foulons » aux pieds. Aujourd'hui on ordonne ma mort. De-» main on demandera la tête de celui qui remplira » ma place. Voici le moment de secouer le joug » d'un despote, qui, violant nos privilèges & nos » loix, semble disposer à son gré de nos vies. Unis-» sons nos armes à celles des Russes! Affranchissons » cette république de la domination d'un maître » barbare. Aidez-moi de vos efforts, & je vous » réponds de la liberté de l'Egypte ". Ce discours produisit tout l'effet qu'Ali avoit droit d'en attendre. Les seize Beys, qui étoient de son parti, crièrent d'une voix unanime qu'il falloit déclarer la guerre au grand Seigneur. Ceux qui lui étoient contraires, ne pouvant s'opposer à ce projet, promirent de le seconder de tout leur pouvoir. Sur le champ on signifia au Pacha l'ordre de quitter l'Egypte sous vingt-quatre heures. Le Scheik Elbalad fit part de cette résolution

au Prince d'Acre, & lui promit de joindre ses troupes aux siennes pour conquérir la Syrie.

Aussitôt que le divan de Constantinople eut connoissance de la rébellion des Beys, & de l'orage qui menaçoit la Syrie, il commanda au Pacha de Damas d'attaquer Scheik Daher, avant que les forces de l'Egypte l'eussent joint. A l'instant ce Vice-roi marcha, avec vingt mille hommes rassemblés à la hâte, pour surprendre Saint-Jean d'Acre. Le vieux Prince, qui toute sa vie avoit fait la guerre aux Turcs, ne fut point allarmé de leur approche. Il monte à cheval, appelle ses sept fils, qui tous commandoient dans des châteaux fortifiés, & se mettant à la tête de neuf mille cavaliers, marche droit aux ennemis. Tandis que l'un de ses fils les harceloit avec un corps de cavalerie légère, Scheik Daher alla se poster près du lac de Tybériade. Il étoit averti de tous leurs mouvemens. Lorsqu'il sut que dans peu les Turcs arriveroient, il partagea ses troupes en trois divisions. Il enjoignit aux deux premières de se cacher sur les montagnes jusqu'au moment du signal. Pour lui, ayant laissé dans la plaine un camp rempli de vivres, il se retira à quelque distance. Au commencement de la nuit, le Pacha, s'imaginant surprendre les Arabes, s'avançoit en silence à la faveur des ténèbres. Il arrive au camp, & le peu de troupes qu'on y avoit laissées, se retirèrent précipitamment, après une légère escarmouche. Il crut que la crainte avoit causé leur fuite, & ses soldats, échauffés par une marche forcée, regardèrent comme une conquête les provisions abondantes qu'ils trouvoient, & burent avidement du vin. Au point du jour, Scheik Daher donna le signal convenu, & les trois corps de cavalerie se précipitèrent ensemble dans le camp, le sabre à la main. N'ayant trouvé que des gens ivres,

ils n'eurent la peine que de les maſſacrer. Ils en tuèrent huit mille, firent un grand nombre de priſonniers, & s'emparèrent des tentes, des armes & des bagages du Pacha, qui s'enfuit pendant le tumulte, & ſe ſauva dans les murs de Damas. L'Emir ſe hâta d'envoyer un courrier au grand Caire, pour y porter la nouvelle de la victoire, & retourna dans ſa principauté.

Ali, voyant ſon allié en ſureté, tourna ſes armes d'un autre côté. Il avoit parcouru l'Iemen & la côte orientale de la Mer rouge. Jugeant combien il retireroit d'avantages du commerce & des productions de ces contrées, s'il pouvoit les ſoumettre à ſon empire, il leva deux corps d'armées, l'un de vingt-ſix mille hommes de cavalerie, l'autre de neuf. Il donna le commandement du premier à ſon gendre, & celui du ſecond à Iſmaël Bey. Abou Dahab devoit attaquer l'Arabie heureuſe & les provinces intérieures; Iſmaël les villes maritimes & les ports de mer. Il remit aux Généraux le plan qu'ils devoient ſuivre, & équippa une flotte pour côtoyer le rivage de la Mer rouge, & leur porter des proviſions. Il avoit calculé, en habile guerrier, les obſtacles qu'ils auroient à ſurmonter, & le ſuccès dépendoit de leur fidélité à exécuter ſes ordres. Les cohortes égyptiennes partirent du grand Caire en 1770. Tandis qu'elles marchoient à la conquête de l'Arabie, le Scheik El-balad demeura dans la capitale, où il s'occupa plus particulièrement de la police intérieure du royaume, & du bonheur des peuples.

Les douanes de l'Egypte étoient depuis long-tems entre les mains des Juifs qui commettoient des déprédations criantes, & vexoient impunément les étrangers. Il les leur ôta & en confia l'adminiſtration à des chrétiens de Syrie, en leur recommandant expreſ-

sément de favoriser les négocians européens. Il avoit senti combien l'Egypte pouvoit devenir florissante par le commerce. Son projet étoit de l'ouvrir aux nations de toutes les contrées du monde, & de la rendre l'entrepôt des marchandises de l'Europe, de l'Inde & de l'Afrique. Il ne falloit pour cela que veiller à la sureté des caravanes, & mettre les négocians sous la protection des loix. C'est ce qu'il fit, en réprimant de tous côtés les Arabes vagabonds, & en établissant au grand Caire Selim Aga, & Soliman Kiaïa des Janissaires pour protéger les marchands, & leur faire rendre justice. Dans la même vue, il avoit ordonné à ses généraux de laisser des officiers dans les ports dont ils s'empareroient, pour accueillir les vaisseaux de l'Inde, & les défendre contre l'avidité des naturels du pays. Il ne tarda pas à jouir de la sagesse de son administration. Il eut le bonheur de voir les Egyptiens soulagés, les étrangers traités favorablement, la sureté publique établie, l'agriculture encouragée, & la république élevée à un point de splendeur auquel elle n'étoit pas parvenue depuis son établissement.

Tandis que ces soins l'occupoient, ses généraux triomphoient dans l'Arabie. Abou Dahab conquit l'Iemen dans une campagne, détrôna le Chérif de la Mecque, & mit à sa place l'Emir Abdalla, qui, pour faire sa cour à Ali, le gratifia du titre pompeux de Sultan de l'Egypte & des deux mers. De son côté Ismaël se rendit maître de toutes les villes qui bordent la côte orientale du golphe arabique. Ils revinrent au Caire couverts de lauriers. Les habitans les reçurent avec de grandes acclamations, & on célébra leurs triomphes par des fêtes éclatantes.

Ali n'avoit point oublié l'expédition de Syrie. En 1771, il envoya Mahamed Abou Dahab à la tête

de quarante mille hommes, tenter cette conquête. Tandis que les troupes traversoient le désert, des vaisseaux, partis de Damiette, portoient à St. Jean d'Acre les provisions dont elles avoient besoin. Profitant en habile politique de la circonstance actuelle, le Scheik Elbalad écrivit au comte Alexis Orlow. alors à Livourne, pour former un traité d'alliance avec l'Impératrice de Russie. Il offroit à l'Amiral, de l'or, des vivres & des soldats, lui demandoit des ingénieurs, & promettoit de joindres ses forces à celles des Russes pour renverser le trône ottoman. Le comte remercia Ali, l'encouragea dans sa glorieuse entreprise, lui fit de grandes promesses qui ne se réalisèrent point, & l'assura qu'il alloit envoyer ses dépêches à sa souveraine.

L'année d'auparavant il avoit député un négociant vénitien, nommé Rosetti, vers la république de Venise pour lui offrir son alliance, & l'encourager à reprendre aux Turcs les îles & les belles provinces qu'elle avoit possédées dans la Méditerranée. Il promettoit de l'aider de toutes les forces de l'Egypte, & d'y rétablir son ancien commerce; mais la république n'adopta pas cette hardie entreprise.

Pendant ces négociations Abou Dahab, aidé des conseils & des secours du prince d'Acre, enlevoit aux Ottomans les villes de Syrie, & les chassoit devant lui comme un troupeau. Arrivé le 9 Mars près des murs de Gaza, munie d'une forte garnison, il la prit d'assaut dans trois jours. Rama lui coûta plus de peines & de tems. Les assiégés se défendirent avec tant d'intrépidité, qu'il ne pût y entrer par force. Il en forma le blocus, & après un mois elle capitula. Le gouverneur s'étoit sauvé craignant le sort qui l'attendoit. Les Turcs n'osoient paroître en rase campagne, & se défendoient à l'abri de leurs murailles. Après

ces deux conquêtes, le vainqueur alla mettre le siège devant Naplous, autrefois Neapolis. La résistance opiniâtre des assiégés, jointe au peu d'usage que les Egyptiens avoient de l'artillerie, fit traîner le siège en longueur. On combattit long-tems autour des murs sans de grands succès. Abou Dahab, désespérant d'emporter la place d'assaut, resserra ses lignes de circonvallation, & l'enleva par famine. Il tourna ensuite ses armes contre Jérusalem, que les Mahométans ainsi que les chrétiens, appellent la ville sainte, & pour laquelle ils ont une grande vénération, parce qu'ils prétendent que Mahomet y a été transporté miraculeusement, & qu'il y a prié dans la compagnie des prophêtes (i). L'ayant sommée de se rendre, le gouverneur & le grand-Prêtre, lui envoyèrent une députation avec des présens. Ils le conjurèrent de détourner l'orage des murs de Jérusalem, de respecter le lieu où le prophête avoit prié, & l'assurèrent que s'il réduisoit Damas sous son obéissance, ils suivroient le sort de la capitale, & lui ouvriroient leurs portes. Le Général égyptien acquiesça à leur demande, & conduisit ses troupes devant Jaffa, l'ancienne Joppé. Elle est bâtie sur un rocher qui s'avance dans la mer. Ses fortifications, & l'avantage de son assiette, rendirent le siège long & meurtrier. Pendant deux mois, Abou Dahab battit les murailles avec toute son artillerie; mais comme elle n'étoit ni considérable, ni dirigée par des ingénieurs habiles, il ne fit pas de grandes brêches. Les Egyptiens livrèrent plusieurs assauts, & les intrépides Mamlouks

(i) « Louange à Dieu! qui a transporté pendant la nuit son serviteur du temple de la Mecque au temple de Jérusalem, dont nous avons béni l'enceinte pour y laisser des marques de notre puissanc». Le Coran, chapitre 17.

Mamlouks parvinrent jusqu'au haut des remparts; mais ils furent repoussés avec perte. Cependant une partie des assiégés avoit péri. Ceux qui restoient, craignant d'être passés au fil de l'épée, si la place étoit emportée de force, capitulèrent. Le général, après y avoir laissé garnison, se rendit à St. Jean d'Acre au commencement de Septembre. Le Prince arabe l'y reçut avec joie, le félicita de ses succès, & lui fournit des vivres & des munitions.

Mahamed ayant laissé reposer ses troupes pendant quinze jours, alla attaquer Seide, l'ancienne Sidon, près de laquelle florissoit jadis la ville de Tyr, célèbre par son commerce, ses arts & sa marine. L'île sur laquelle elle étoit bâtie est jointe à la terre, & n'offre plus que des ruines. Seide se rendit à la première sommation. Maître des places les plus importantes de la Syrie, Abou Dahab conduisit son armée devant la capitale. Damas, située dans une riche plaine, est environnée de ruisseaux, & de jardins remplis d'orangers, de pistachiers, de grenadiers, & d'une multitude d'arbres fruitiers, dont les fruits sont délicieux. On en fait des pâtes excellentes qui servent à la composition du sorbet, & que l'on vend dans tout l'orient. Rien n'est plus beau, plus riant, plus frais, que les environs de cette ville. Ce ne sont de tous côtés que bosquets, ruisseaux, & pavillons charmans, où la mollesse turque s'endort sur des coussins de velours & de satin. Les Arabes la nomment *Echchams*, la ville du soleil. Les eaux y sont admirables pour la trempe de l'acier, & les armes, les poignards, les sabres qu'on y fabrique sont renommés dans tout le monde. Le Pacha s'y étoit enfermé avec une garnison nombreuse. Il la défendit pendant deux mois avec courage. A la fin de Novembre voyant les murs renversés, les forts avancés détruits, & les ennemis

prêts à monter à l'assaut, il s'enfuit pendant la nuit, & la ville fut rendue. La garnison s'étoit retirée dans la citadelle. Il fallut former un second siège, & ce ne fut qu'après bien des efforts que les Egyptiens s'en emparèrent.

Il ne restoit plus aux Turcs de place considérable qu'Alep. La prise de cette ville auroit assuré à la république d'Egypte la possession de la Syrie ; mais Abou Dahab craignoit que cette conquête ne retardât ses desseins. Il méditoit depuis long-tems la ruine d'Ali, son patron, son beau-frère & son ami. Le désir de gagner les soldats, en les rendant compagnons de ses victoires, avoit armé son bras, & dirigé ses démarches. L'intérêt de l'Egypte, que la réunion de la Syrie eût rendue indépendante de la Porte ottomane, n'entroit pour rien dans ses projets. Lorsqu'il fut sûr des officiers & des soldats, lorsqu'il leur eut fait prêter serment de fidélité, il leva l'étendard de la rébellion. Il tira toutes les garnisons des places conquises, & rendant inutile le fruit de tant de sang répandu, & d'une année de combats, il rentra dans l'Egypte. Aussi-tôt qu'il fut parti, les Turcs reprirent sans effort les villes qu'on leur avoit enlevées, relevèrent les murs, & y ajoutèrent de nouvelles fortifications. Abou Dahab, quoiqu'enflé de ses succès, n'osa d'abord attaquer la capitale, où son rival étoit trop puissant; il cotoya le rivage occidental de la mer rouge, traversa le désert, & se rendit dans la haute Egypte. Ce fut alors qu'il manifesta ouvertement ses coupables intentions. Il s'empara de Girgé & des villes importantes. Il gagna par force, ou par adresse, les Beys qui y commandoient, & descendit vers le Caire.

Ali Bey se répentit, mais trop tard, d'avoir plutôt suivi les mouvemens de son cœur que les conseils de la prudence, en mettant dans les mains d'un per-

fide le commandement qu'il n'auroit jamais dû lui confier. Il lui restoit des ressources, & il se hâta de les opposer à son ennemi. Ayant rassemblé vingt mille hommes, il mit à leur tête Ismaël Bey, sur l'expérience & la fidélité duquel il devoit compter. Abou Dahab étoit campé près de Gizé; Ali ordonna à son général de se poster au vieux Caire, & d'empêcher les ennemis de traverser le fleuve. Rien n'étoit plus aisé; mais le perfide Ismaël trahissant lâchement les intérêts de son patron, fit un traité d'alliance avec Abou Dahab, & passa dans son camp. La jonction des deux armées fut un coup de foudre pour le généreux Ali. Dans les premiers mouvemens de son désespoir, il résolut de s'enfermer dans le château du grand Caire avec le peu de braves qui lui restoient, & de s'ensevelir sous ses ruines. Les fils de Scheik Daher qui l'aimoient, lui réprésentèrent la folie de cette résolution, & le conjurèrent de se sauver avec eux à Saint-Jean d'Acre. Il goûta la sagesse de ce conseil, & en profita. Sur le champ, il écrivit au comte Alexis Orlow, pour le prier de lui envoyer en Syrie des munitions de guerre & quelques officiers. Il chargea de ses dépêches l'Arménien Jacob, qui s'étoit déja acquitté d'une semblable commission, rassembla ses trésors, & les fit charger sur vingt chameaux. Il envoya demander à Mallem Réisk, auquel il avoit confié l'intendance des revenus de l'Egypte, tout ce qu'il avoit d'argent; mais le fourbe s'étoit caché, & il fut impossible de le trouver. Au milieu de la nuit, Ali Bey, accompagné des fils de Scheik Daher, de Tantaoui, Rossuan, Hassan, Kalil, Mourad, Abd Errohman, Latif, Moustafa, Ibrahim, Zoulficar, Hacheph, Osman, Selim Aga, & Soliman Kiaïa des Janissaires, tous Beys de sa création, & d'environ sept mille hommes de troupes, sortit

pour la troisième fois du grand Caire, & s'enfuit à travers les déserts. Il emportoit avec lui quatre-vingts millions en or & en argent. Après cinq jours d'une marche forcée il arriva le 16 Avril 1772 aux portes de Gaza, & ses troupes commencèrent à respirer. La trahison de deux hommes à l'amitié desquels il avoit le plus de droits, navroit son ame de tristesse. Il frémissoit au nom seul d'Abou Dahab, & le sang bouillonnoit dans ses veines. Cette agitation jointe à la fatigue d'une route aussi pénible, le firent tomber dans une grave maladie. Livré à la plus sombre mélancolie, il attendoit la mort avec une sorte de consolation. La liberté procurée à l'Egypte, l'Arabie soumise à sa domination, la justice rétablie dans les villes, le commerce florissant, tout le bien qu'il avoit fait aux peuples, tous les avantages qu'il désiroit leur assurer encore, il les voyoit évanouis pour toujours, & cette idée mettoit le comble à ses maux. Tandis qu'il étoit dévoré de ces soucis cuisans, le Scheik Daher ce respectable vieillard, son ami fidèle, son protecteur dans l'adversité, vint le visiter dans sa tente. Il mêla d'abord ses larmes aux siennes, il l'appella son fils, & tâcha, par des discours pleins de sens & de tendresse, d'apporter du soulagement à ses peines. Il lui représenta que son sort n'étoit point désespéré, que l'escadre Russe approchoit, & qu'avec ce secours, il pourroit remonter au poste, d'où la trahison l'avoit précipité. Combien les tendres consolations de l'amitié ont de pouvoir sur les cœurs sensibles ! C'est un baume salutaire qui pénètre dans tous les sens, & guérit comme par enchantement, les blessures de l'ame & du corps. Ali en sentit l'effet, & l'espoir vint ranimer le flambeau de ses jours. Le Prince arabe avoit amené son médecin avec lui ; il le laissa auprès du malade, qui dans quelques semaines recouvra la santé.

Un détachement de l'escadre russe ayant paru devant St. Jean d'Acre, Ali profita de cette occasion pour écrire au comte Orlow. Il lui faisoit les mêmes demandes, le prioit de lui envoyer des canons, quelques ingénieurs, & un corps de trois mille Albanois. Il l'assuroit qu'aussi-tôt après son rétablissement au grand Caire, toutes les forces de l'Egypte seroient à sa disposition. Il adressoit en outre une lettre à la Czarine, par laquelle il sollicitoit son alliance, & lui proposoit un traité de commerce avec l'Egypte. Zulficar Bey, porteur de ces dépêches, étoit chargé de présenter à l'amiral russe trois superbes chevaux richement enharnachés. Il est certain que si la Russie eût envoyé ce foible secours au Scheik Elbalad, il auroit triomphé de ses ennemis, & se seroit fait déclarer Roi d'Egypte. On ne peut douter que la reconnoissance ne l'eût porté à faire passer entre les mains des Russes le commerce des contrées orientales, & à leur céder des ports dans la Mer rouge, & la Méditerranée. Cette alliance eût pu changer la face de l'orient. Les vaisseaux russes mirent à la voile pour Paros, le 18 Mai 1772, & conduisirent l'ambassadeur d'Ali.

La retraite précipitée d'Abou Dahah avoit donné le tems aux Turcs de rentrer dans leurs possessions & de s'y fortifier. Ali tenta de les en chasser une seconde fois. Ayant formé un corps de six mille hommes, il en donna le commandement au brave Tentaoui, & lui ordonna d'attaquer Seide. Scheik Lebi, & Scheik-Crim, l'un fils, l'autre gendre du prince d'Acre, se joignirent au chef égyptien, & marchèrent de concert. Ils rencontrèrent dans leur route, Hassan Pacha qui les attendoit dans un poste avantageux à la tête de treize mille hommes. Malgré leur infériorité, ils ne balancèrent pas à lui livrer combat.

Leur cavalerie étoit excellente. Ils fondirent tous ensemble sur les Turcs, les enfoncèrent, en taillèrent un grand nombre en pièces, & mirent le reste en fuite. Les fuyards portèrent l'allarme dans Seide, qui ouvrit sur le champ ses portes aux vainqueurs. Tentaoui ayant laissé une garnison dans la ville sous les ordres de Hassan Bey, revint au camp, où il reçut les complimens d'Ali, & du prince d'Acre.

Le 13 Août, de la même année, Ali marcha contre Jaffa, accompagné des vaillans fils de Scheik Daher. Ce Prince équippa deux vaisseaux pour porter aux assiégeans des munitions & des vivres. Aussitôt que les troupes furent en présence de la place, le général somma le commandant de la rendre, & sur son refus l'assiégea. Il battit les murailles pendant quarante jours; mais son artillerie trop foible ne fit que des brêches peu considérables. Néanmoins il donna le signal de l'assaut; & ses soldats s'y portèrent avec intrépidité. La difficulté de l'escalade, & la valeur des assiégés, les forcèrent à la retraite. Ne croyant pas pouvoir l'emporter de force il la bloqua, & résolut de la prendre par famine. Pendant le blocus il envoya Tentaoui avec un détachement de cavalerie pour surprendre Gaza. Ce brave chef partit comme un éclair, enleva la place d'emblée, & après y avoir laissé garnison, retourna au camp couvert de lauriers. Les habitans de Jaffa recevant des secours par mer, se défendoient avec constance. La seule chose dont ils manquassent absolument, étoit le bois. La campagne des environs est délicieuse; elle est entrecoupée de jardins où les orangers, les citroniers forment de charmans ombrages. Des sources abondantes qui coulent du pied de la montagne les arrosent, & entretiennent leur verdure éternelle. Ces beaux arbres sont, une partie

de l'année, chargés de fleurs & de fruits. Ali les avoit épargnés. S'étant apperçu que les assiégés venoient les abattre & les enlever à la faveur des ténèbres, il les fit couper sur le champ, & détruisit ces riantes plantations.

Sur ces entrefaites, l'ambassadeur d'Ali & l'Arménien Jacob revinrent de leur mission à bord d'un vaisseau anglois, commandé par le capitaine Braoun. Le comte Orlow lui envoyoit deux officiers russes, avec des dépêches par lesquelles il l'assuroit de son amitié, & lui promettoit des secours puissans. Ces officiers lui présentèrent de la part de l'amiral trois canons de fonte de quatre livres de balles, sept barils de poudre, & cinq cens boulets. C'est à quoi se bornèrent les magnifiques promesses du comte Alexis.

Le siége continuoit toujours. Clinglinoff, capitaine russe, éleva une nouvelle batterie de trois canons de douze livres de balles, avec laquelle il fit beaucoup de mal à la ville. Il avoit déja renversé une partie de la muraille, lorsque voulant voir l'effet de l'artillerie, il regarda par une embrasure, & fut tué d'un coup de mousquet. Peu de tems auparavant ce brave officier s'étoit embarqué avec un seul homme pendant la nuit, pour brûler les vaisseaux turcs qui mouilloient dans le port. Ayant été découvert, avant d'avoir pu exécuter son dessein, le feu des remparts l'avoit forcé de se retirer précipitamment.

Le capitaine Braoun ajouta six canons à ceux qui tiroient déja contre la place. Ces diverses batteries formèrent des brêches praticables. Ali sonna la charge, & ses troupes montèrent à l'assaut. Malgré leur ardeur, elles furent obligées de céder à la valeur d'une garnison nombreuse, qui recevoit sans cesse de nouveaux renforts par mer. Plusieurs vaisseaux russes, à la prière d'Ali, s'approchèrent de Jaffa, bombardè-

rent la ville, pendant deux jours, & renversèrent une partie des maisons; mais craignant d'être jettés à la côte, si les vents d'ouest souffloient avec violence, ils quittèrent cette rade dangereuse. Ces attaques multipliées avoient réduit les assiégés à une grande extrémité. Ils ne voyoient autour d'eux que des monceaux de ruines. Le gouverneur effrayé se sauva pendant la nuit, & trompant la vigilance des ennemis, gagna Naplous où commandoit son frère. Le lendemain, 31 Janvier, Ali entra dans la ville. Ce siége meurtrier lui coûta trois Beys, & un grand nombre de Mamlouks. Il remit la place au prince d'Acre, qui avoit approvisionné son armée de vivres & de munitions.

Pendant qu'il campoit devant Jaffa, Mallem Reisk, intendant des douanes d'Egypte, vint le trouver dans sa tente, déguisé en Dervich. Son visage brûlé par le soleil, sa maigreur, ses vêtemens sales & déchirés le rendoient méconnoissable. Il dit pour s'excuser, qu'aussi-tôt qu'il avoit appris l'élévation d'Abou Dahab, craignant l'avarice de ce traître, il avoit enfoui ses richesses, s'étoit sauvé dans les déserts, où, depuis un an, il traînoit une vie misérable. Ali le voyant malheureux, eut pitié de son sort, oublia sa perfidie, & lui fit donner des habits & de l'argent. Dans le même tems, le camp fut témoin d'un autre exemple de la vicissitude des choses humaines. L'Emir Abdalla qui, par l'ordre d'Ali, avoit été élevé à la principauté de la Mecque, à la place du Cherif, venoit implorer son assistance. On avoit rétabli son rival, & il s'étoit vu contraint de prendre la fuite. Ali le consola, le combla de présens, & il s'en retourna à Médine. C'est ainsi que la disgrace du chef de la république d'Egypte, entraîne le malheur de toutes les personnes attachées à son parti.

Après la prise de Jaffa, le Scheik Elbalad conduisit ses troupes devant Rama, qui fut emportée l'épée à la main. Ces succès relevoient l'espérance de ses partisans, & leur donnoient la confiance de rentrer triomphans au grand Caire. Ali n'avoit point cessé d'entretenir des liaisons avec les chefs des Janissaires, qui ont beaucoup de pouvoir dans la capitale. Les promesses dont il les flattoit, & l'aversion que leur inspiroit l'avarice d'Abou Dahab, les déterminèrent à prendre ouvertement son parti, & à demander son rappel. Ils lui écrivirent qu'il pouvoit revenir, & qu'ils défendroient ses intérêts. Cette nouvelle le combla de joie; il en fit part à ses amis, & il se disposa à rentrer en Egypte. Scheik Daher étoit d'un avis contraire. Il lui conseilloit d'attendre les secours promis par la Russie; de fomenter la division parmi les chefs de la république; de s'assurer davantage de la disposition des troupes à son égard, & de ne pas hasarder légèrement sa fortune & sa vie. Ces conseils dictés par la prudence, ne furent point suivis. Ali impatient de retourner au grand Caire, & d'humilier ses ennemis, crut marcher à la victoire. Il réunit les garnisons des villes conquises, y leva des contributions, arriva le 21 Mars à Gaza, & en partit le 4 Avril 1773.

Toute sa cavalerie consistoit en deux mille hommes, & deux cent cinquante Mamlouks. Trois mille quatre cens Mograbi composoient son infanterie. Tentaoui, Kalil, Latif, Hassan, Abd Errohman, Mourad, Selim Aga & Soliman Kiaïa des Janissaires étoient les seuls Beys qui lui restoient. Six cent soixante chevaux, commandés par le fils & le gendre de Scheik Daher, se joignirent à cette petite armée qui formoit, en tout, six mille trois cent dix combattans.

Abou Dahab avoit envoyé douze mille hommes

à Salakia, ville située dans l'isthme de Suès, pour empêcher Ali de passer outre. Aussi-tôt donc qu'il s'approcha de cette place, ces troupes s'avancèrent à sa rencontre, & se mirent en ordre de bataille. Le Scheik Elbalad, sans balancer, leur livra combat. Il fondit sur elles avec la rapidité de l'éclair. Il combattoit le sabre à la main à la tête des Mamlouks, qui, encouragés par sa présence, portoient le ravage dans tous les rangs. Les ennemis soutinrent ce choc terrible pendant quatre heures. Enfin, enfoncés de toutes parts, ils s'enfuirent dans le désert, & laissèrent un grand nombre des leurs sur la place. Cette victoire glorieuse encouragea la petite troupe d'Ali, qui, sous un si brave chef, se crut invincible. Profitant de l'ardeur de ses guerriers, il marcha droit au grand Caire. Les fuyards y portèrent la nouvelle de leur défaite, & de son approche. Abou Dahab assembla les Beys, vendus à ses intérêts, & les principaux du peuple, & leur parla en ces termes : « Braves chefs de la république, & vous Egyptiens, » qui chérissez la loi de notre prophête, vous connoissez Ali. Il est chrétien dans le cœur, & a » contracté des alliances avec les infidèles. Il veut » soumettre ce pays pour abolir la réligion de » Mahomet, & vous forcer à embrasser le christianisme. Rappellez-vous ce que les Européens ont » fait dans l'Inde; les Musulmans de ces riches contrées les ont accueillis avec bonté, les ont reçus » dans leurs ports, leur ont accordé des comptoirs, » & ont formé avec eux des traités de commerce. » Qu'en est-il arrivé? Les Chrétiens ont ravagé » leurs provinces, détruit leurs villes, conquis leurs » royaumes, & après les avoir réduits en esclavage, » ont établi l'idolâtrie (*k*) sur les ruines de la vraie

(*k*) Les Mahométans nous appellent idolâtres, parce que

» réligion. Fidèles Musulmans, un pareil sort vous » attend. Ali, l'allié des Européens, va renverser » la constitution de votre empire, ouvrir l'Egypte » aux infidèles, & vous forcer à devenir Chrétiens. » Aidez-moi à repousser l'ennemi de la république, » de vos loix, & de Islamisme, ou préparez-vous » à tous les maux qu'ont soufferts vos frères du » Bengale. Choisissez entre lui & moi". En finissant ce discours, Abou Dahab fit semblant de vouloir abdiquer la dignité de Scheik Elbalad, & de se retirer. Mais toute l'audience cria d'une voix unanime anathème contre Ali, & promit de verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour défendre la cause commune. Profitant adroitement de ce moment d'enthousiasme, Abou Dahab fit publier par la ville que quiconque aimoit sa réligion & sa patrie eût à prendre les armes, & avant la fin du jour, vingt mille hommes se rangèrent sous ses drapeaux. Il partit sur le champ à la tête de cette armée, pour attaquer son ennemi. Les Janissaires fideles à leur parole, refusèrent de le suivre, & attendirent tranquillement le succès du combat.

Ali n'étoit point préparé à cet évènement. Lorsqu'il apprit qu'Abou Dahab approchoit avec des troupes, trois fois supérieures aux siennes, il s'abandonna au désespoir, & tomba dangereusement malade. On lui conseilla de retourner à St. Jean d'Acre, mais il déclara qu'il mourroit plutôt que de faire un pas en arrière.

Le 13 Avril 1773, l'armée du grand Caire parut devant son camp. Aussi-tôt il rangea ses troupes en ordre de bataille. Scheik Lebi & Scheik Crim eurent le commandement de l'aîle gauche. Il donna celui

ne pouvant comprendre nos mystères, ils disent que nous adorons plusieurs dieux.

de la droite à Tentaoui, & plaça ſon infanterie au centre. Après avoir fait ces ſages diſpoſitions, & exhorté les chefs à combattre vaillamment, il ſe fit tranſporter dans ſa tente, car il étoit ſi foible qu'il ne pouvoit ſe tenir à cheval. La bataille ſe livra vers onze heures du matin. Les deux partis ſe chargèrent avec fureur, & malgré l'infériorité des troupes d'Ali, elles eurent d'abord l'avantage. Scheik Lebi & Scheik Crim repouſsèrent glorieuſement la cavalerie égyptienne. Tentaoui, accompagné des braves Mamlouks, renverſa tout ce qui ſe trouvoit devant lui. La victoire ſe déclaroit pour Ali, lorſque les Mograbi, ces troupes mercenaires toujours conduites par l'appât du gain, ſe laiſsèrent corrompre par les offres magnifiques d'Abou Dahab, & paſsèrent de ſon côté. La fortune changea de face. Les fuyards ſe rallièrent, & n'ayant plus que trois mille hommes à combattre, les enveloppèrent de toutes parts, & en tuèrent un grand nombre. Le généreux Tentaoui ne put ſurvivre à ſa défaite. Il ſe précipita au milieu des eſcadrons, & tomba percé de coups ſur un monceau de morts qu'il avoit immolés. Scheik Lebi, le vaillant fils du prince d'Acre, ſe défendit pendant long-temps avec les Arabes qu'il commandoit, & mourut en combattant. Scheik Crim s'ouvrant un paſſage à travers les égyptiens, courut à bride abattue à la tente d'Ali, & les conjura de ſe ſauver avec lui à St. Jean d'Acre. Mourad, Ibrahim, Soliman, & Abd Errohman y arrivèrent auſſi, & lui firent les mêmes remontrances. Mes amis, leur répondit-il, fuyez, je vous le commande; pour moi mon heure eſt venue. A peine l'avoient-ils quitté que les troupes victorieuſes l'environnèrent. Les Mamlouks qui ſe trouvoient devant ſa tente, défendirent leur maître juſqu'à la dernière goutte de leur

sang, & périrent tous les armes à la main. Le désespoir ayant donné des forces au malheureux Scheik Elbalad, il se leva & tua les deux premiers soldats qui voulurent le saisir. On fit feu sur lui, & il fut blessé de deux balles. Dans ce moment le lieutenant d'Abou Dahab ayant paru le sabre à la main, Ali le renversa d'un coup de pistolet. Noyé dans son sang, il se battoit comme un lion, mais un soldat l'ayant terrassé par derrière d'un coup de sabre, on se jetta sur lui, & on l'emporta dans la tente du vainqueur. Le traître poussant la perfidie jusqu'au bout, répandit des larmes feintes en le voyant dans cet état, & voulut le consoler de sa disgrace. Ali détourna les yeux, & ne lui dit pas une parole. Il mourut huit jours après de ses blessures. D'autres m'ont assuré qu'elles n'étoient pas mortelles, & que son infâme beau-frère le fit empoisonner. C'étoit mettre le comble à ses attrocités, & l'on ne peut sans frémir voir à quelles horreurs l'ambition porte les hommes.

Ali étoit d'une taille au-dessus de la moyenne. Il avoit les yeux grands & pleins de feu. Son air étoit noble & gracieux, & son caractère franc & généreux. La nature l'avoit doué d'un courage indomptable, & d'un génie élevé. Bien éloigné de cet orgueil barbare qui porte les Turcs à mépriser les étrangers, il les aimoit à cause de leurs talens, & payoit généreusement leurs services. Il désiroit ardemment des officiers pour discipliner ses troupes, & leur apprendre la tactique européenne. Il mourut victime de l'amitié. Son malheur vint d'avoir nourri & élevé un traître qui profita de ses bienfaits pour empoisonner ses jours, & le conduire à la mort. Si la Russie eût profité de ses offres, si elle lui eût accordé des ingénieurs, & trois ou quatre mille

hommes de troupes, il se seroit rendu souverain de la Syrie & de l'Egypte, & eût fait passer dans les mains de son alliée le commerce de l'Arabie & de l'Inde. Il périt à l'âge de 45 ans. Les Egyptiens pleurèrent sa perte, & se virent replongés dans les maux dont il les avoit délivrés.

Aussi-tôt que Scheik Daher apprit la mort d'Ali, & celle de son fils, il s'abandonna à la douleur & aux regrets. Le malheureux vieillard se jetta la face contre terre, se couvrit de poussière, & versa des torrens de larmes. Bientôt il fallut songer à défendre sa vie & ses états. Abou Dahab, glorieux de son triomphe, voulut se venger de la protection que le Prince arabe avoit accordé à Ali. Il marcha contre la Syrie avec toutes les forces de l'Egypte, & laissa Ismaël pour gouverner en son absence. Jaffa fût la première ville attaquée. Scheik Crim la défendoit avec courage, & le siège traînoit en longueur. Malheureusement un Européen, gagné par les promesses d'Abou Dahab, creusa une mine, dont l'effet renversa une partie considérable des murs. Les Egyptiens entrèrent par la brêche, & passèrent au fil de l'épée tous les habitans. Après cette barbare exécution, ils marchèrent vers St. Jean d'Acre. Scheik Daher qui aimoit ses peuples, & qui craignoit de les exposer à un sort aussi cruel, leur conseilla d'ouvrir les portes de la ville au vainqueur, & se retira dans les montagnes avec ses enfans. Abou Dahab n'ayant trouvé aucune résistance, épargna le sang. S'imaginant que les moines de Nazareth gardoient les trésors du prince, il les fit venir, & leur commanda de les livrer sur le champ. Ces malheureux assurèrent vainement qu'ils n'en avoient aucune connoissance. Il fit trancher la tête à trois d'entr'eux. Non content de cette cruauté, il fit mourir dans les

tortures Mallem-Ibrahim Saba, intendant de Scheik Daher, pour le forcer à découvrir ces trésors imaginaires. Quelques-uns des fils du Prince arabe, éprouvèrent un pareil sort sans plus de succès.

Ici finirent les crimes d'Abou Dahab. Un matin on le trouva mort dans son lit. On prétend qu'il fut empoisonné par un de ses esclaves; mais ce fait est incertain. A cette nouvelle les troupes égyptiennes reprirent la route du grand Caire, & Ismaël fut élu Scheik Elbalad. Aussi-tôt le prince d'Acre descendit des montagnes, & rentra dans sa principauté. Les peuples célébrèrent son retour par des cris de joie, & des fêtes solemnelles.

Pendant que ces choses se passoient, une escadre turque vint mouiller sur la côte de Syrie. Le Capitan Pacha ayant obtenu de Scheik Daher la permission de le visiter, lui apporta un firman du grand Seigneur, qui accordoit à lui & à ses descendans la souveraineté d'Acre, & le pardon du passé. Le vieillard fut au comble de la joie. Si près du tombeau, il dit qu'il y descendroit sans regret, puisqu'il voyoit légitimer une puissance qu'il avoit achetée par soixante ans de guerres & de travaux. Il traita magnifiquement l'amiral turc, & le combla de présens. Le Capitan Pacha lui en témoigna ses remercîmens, & avant de partir, le pria instamment de venir dîner à son bord. Le Prince arabe, après le firman qu'il avoit reçu, n'eût aucun soupçon de la trahison qu'on méditoit, & se rendit à son invitation. Aussi-tôt qu'il fut entré dans le vaisseau, on le salua d'une décharge d'artillerie, & un instant après l'amiral tira de son sein un autre firman qui ordonnoit sa mort, & lui fit trancher la tête. Ce respectable vieillard si lâchement trahi, avoit 86 ans. Il étoit adoré des peuples qu'il avoit défendus toute sa vie contre la tyran-

nie des Pachas. C'est ainsi que le divan de Constantinople traite les grands de sa domination ! Mais un gouvernement qui emploie de pareils moyens pour faire rentrer dans le devoir les princes & les gouverneurs, décèle son impuissance; & un empire qui n'a d'autres armes pour conserver ses provinces, que la perfidie, est sur le penchant de sa ruine. Lorsque les Empereurs grecs, corrompus par la mollesse, la flatterie & l'esprit de secte, détruisirent par le fer & le poison tous ceux qui leur faisoient ombrage dans l'étendue de leurs états, ils ne tardèrent pas à être détrônés, & Constantinople passa dans les mains d'un peuple plus généreux. Aujourd'hui que les Ottomans avilis usent de semblables moyens, un pareil sort les attend. Je crois que ces réflexions sont justes, car en parcourant avec attention les Annales de l'Histoire, on voit les royaumes s'éteindre avec la vertu & les mœurs des nations.



LETTRE XVII.

A M. L. M.

Suite de l'histoire d'Ali.

Au grand Caire.

J'ESPÈRE, Monsieur, qu'il vous sera agréable de connoître des évènemens qui pourront servir de suite à l'histoire d'Ali, & de la plûpart desquels j'ai été spectateur. Après la mort de ce vaillant chef, & celle de Mahamed Abou Dahab, Ismaël jouissoit tranquillement du fruit de sa trahison. Elu Scheik Elbalad, il gouvernoit l'Egypte en souverain. Ayant distribué

diſtribué les provinces à ſes créatures, il ne voyoit autour de lui que des protégés, & règnoit au grand Caire. Pour aſſurer ſa domination, il l'étaya du crédit du Pacha, homme adroit & entreprenant. Lorſqu'il eût gagné le Vice-roi, & les officiers des Janiſſaires, il envoya ſes ordres d'un bout à l'autre de l'Egypte, & ſes volontés devinrent des loix. Elevé par Ali, il étoit exercé au métier des armes, avoit du courage, & une grande intelligence des affaires. L'avarice terniſſoit ces qualités. Il raſſembloit l'or de toutes parts, & au lieu de s'occuper du bien des peuples, & de la gloire de l'état, il ne ſongeoit qu'à groſſir ſes tréſors. Tandis qu'il croyoit n'avoir rien à craindre, Mourad & Ibrahim brûloient du déſir de venger la défaite de leur patron. Le premier, plein de feu & d'ardeur, étoit courageux, franc, mais inconſidéré; l'autre, joignoit à un caractère modéré, un eſprit fin, propre à former un parti. S'étant jurés une amitié fidèlle, ils partirent de Syrie avec un petit nombre de Mamlouks attachés à leur ſort, traversèrent les déſerts, & ſe rendirent dans le Saïd. Avant qu'ils euſſent pu s'y former des partiſans, Iſmaël envoya une armée contr'eux. Mourad vouloit combattre avec une poignée de ſoldats, la prudence d'Ibrahim l'en empêcha, & ils ſe retirèrent au fond des ſolitudes où les ennemis n'osèrent les pourſuivre. Tandis qu'ils y ſéjournoient, ils mirent dans leurs intérêts un Prince arabe indépendant, & lui promirent d'augmenter ſes états, ſi, par ſon moyen, ils pouvoient rentrer dans la capitale. L'Emir, charmé d'accorder ſa protection à des Beys diſgraciés, contre Iſmaël qui avoit voulu lever des contributions ſur ſes terres, jura qu'il les aideroit de tout ſon pouvoir. Sur le champ, il ordonna aux Arabes de ſa domination de prendre les armes,

& dans un inſtant ſix mille cavaliers ſe rangèrent ſous ſes drapeaux. Avec cette petite armée, ils cotoyèrent le fleuve, s'emparèrent des principales villes ſituées ſur ſes bords, & deſcendirent vers le Caire. Après avoir battu différens partis qu'Iſmaël leur avoit oppoſés, ils vinrent, en 1777, camper près de Gizé. Le Scheik Elbalad ſortit du château à la tête d'une armée nombreuſe, pour les arrêter au paſſage du Nil. Tandis que les troupes étoient en préſence, les généraux s'envoyèrent réciproquement des députés, & parlèrent d'accomodement. Iſmaël, qui redoutoit la valeur impétueuſe de Mourad, & la ſageſſe d'Ibrahim, ne voulut pas expoſer ſa fortune au ſort d'un combat, & leur offrit de reprendre leur place parmi les membres de la république. La paix fut ſignée à cette condition. Ils entrèrent donc dans la capitale, précédé du Prince arabe, qui, monté ſur un cheval ſuperbe, marchoit à la tête de ſes cavaliers, armés de ſabres & de lances. Après avoir demeuré trois jours au Caire, voyant ſes deſſeins accomplis, il retourna dans ſa principauté, chargé de préſens & de promeſſes flatteuſes. La réconciliation n'étoit qu'apparente. Iſmaël avoit attiré ſes ennemis pour les détruire ſans combattre. Poſſédant les tréſors & la puiſſance, il penſoit qu'il viendroit facilement à bout de ce deſſein. Les nouveaux Beys marchoient donc environnés de précipices. Il falloit beaucoup d'adreſſe pour éviter les pièges qu'on leur tendoit. En 1778, le Scheik Elbalad craignant que, s'il les attaquoit dans leur palais, où ils ſe tenoient ſur leurs gardes, le peuple ne prît parti pour les reſtes de la maiſon d'Ali, forma, avec le Pacha & ſes partiſans, la réſolution de les maſſacrer le premier jour où ils ſe rendroient au divan. Ils eurent avis du complot, & ſe ſauvèrent pendant la nuit dans la haute Egypte. Ils ſe forti-

fièrent dans Girgé, appellèrent les Arabes à leurs secours, & attendirent de pied ferme leur ennemi. Ismaël envoya un corps de cavaliers à leur poursuite. Les fugitifs leur livrèrent combat, & les mirent en déroute. Il vint lui-même avec trente mille hommes de troupes. Plein de confiance dans ses forces, il comptoit sur une victoire certaine. Mais l'adroit Ibrahim employa contre lui la ruse qui avoit si bien servi Abou Dahab. Connoissant son avarice, & sachant qu'il payoit mal ses soldats, il leur offrit une paye beaucoup plus considérable, & promit d'avancer les Officiers. Il n'en fallut pas davantage pour débaucher une partie de ces troupes mercénaires, toujours disposées à se vendre au plus offrant. Aussi-tôt qu'Ismaël s'apperçut qu'il étoit abandonné, il s'enfuit précipitamment au Caire, chargea cinquante chameaux d'or, d'argent & de ses effets les plus précieux, & se sauvant à travers l'Isthme, se réfugia dans la Syrie. Ce lâche, justement puni d'avoir trahi son ami & son maître, a traîné depuis ce moment une vie misérable, dans les diverses provinces de l'Empire ottoman. On m'a assuré qu'il s'étoit rendu à Constantinople sur la foi des promesses de la Porte, dont il avoit rétabli l'autorité en Egypte, & que le divan, après l'avoir dépouillé de ses trésors, l'avoit livré à son malheureux sort.

La retraite d'Ismaël rendoit Ibrahim & Mourad maîtres du Royaume. Ils rentrèrent triomphans au grand Caire, & le peuple les reçut avec de grandes acclamations. L'un se fit nommer Scheik Elbalad & l'autre Emir Hajj. Leur premier soin fut de déposer le Pacha qui avoit eu l'imprudence de prendre parti contr'eux, en les déclarant ennemis du grand Seigneur. L'émissaire habillé de noir se rendit à son appartement, plia le coin du tapis, & le Vice-roi se

retira sur le champ à Boulak, où il attendit les ordres de Constantinople. Lorsqu'on leur en eût envoyé un nouveau, ils songèrent à élever leurs Mamlouks à la dignité de Bey. J'assistai à cette nomination à la faveur de mon habit turc. Les Sangiaks étoient assis à l'extrémité de la salle du conseil, près de la grille où se tenoit le Pacha. Le peuple remplissoit le reste de l'appartement. Après qu'ils eurent remis au Kiaïa le nom de ceux qu'ils vouloient créer, il les lut à haute voix, les revêtit d'un caftan, leur donna le firman de Sangiak, & ils furent proclamés Beys. Lorsque la cérémonie fut finie, ils reconduisirent en pompe le Scheik Elbalad, & l'Emir Hajj à leurs palais. La marche étoit très-brillante. Ibrahim & Mourad, montés sur des chevaux couverts d'or & de diamans, saluoient à droite & à gauche le peuple rangé en haie, qui répétoit leurs noms avec des cris de joie, & leur souhaitoit toutes sortes de prospérités. Ces deux chefs jettoient à chaque instant des poignées de médins, de piastres & de sequins que les Egyptiens ramassoient avec avidité. Ils étoient précédés de six cens Mamlouks magnifiquement vêtus, & montés sur des coursiers richement caparaçonnés. Les Janissaires, les Azabs, & les différens corps de troupes, suivoient en bon ordre. Cette pompe dura pendant deux heures. Plus de quatre cent mille hommes en furent spectateurs. J'étois bien surpris qu'un troupeau aussi nombreux se soumit volontairement à sept ou huit mille étrangers qui ne s'occupent qu'à le dévorer. Mais les naturels de l'Egypte, doux, paisibles, sans force & sans énergie, paroissent destinés à un éternel esclavage. Courbés depuis des siècles sous le joug du despotisme, ils souffrent tous les maux, sans jamais lever la tête. S'ils étoient soumis à un gouvernement modéré, il n'y auroit point de peuple plus heureux sur la terre.

Malgré les malheurs de leur sort, ils aiment leur pays avec passion, & rien ne peut les en arracher.

Ibrahim & Mourad ayant chassé Ismaël du grand Caire, résolurent d'éteindre entièrement les rejettons de sa maison. Ils redoutoient sur-tout Hassan Bey, qui, par sa générosité, sa justice & sa valeur, avoit gagné la faveur du peuple & des grands. N'ayant pu le faire périr par la ruse, ils employèrent la force ouverte. S'étant retirés dans le château, ils dressèrent une batterie de six canons contre son palais & distribuèrent des corps de troupes dans les environs, pour l'assaillir de toutes parts. Hassan se défendoit courageusement avec ses Mamlouks, & repoussoit tous les assauts qu'on lui livroit. Le bruit de l'artillerie jetta l'effroi dans le cœur des habitans. La guerre se faisoit au milieu des rues, & du haut des toits. On entendoit de tous côtés le tumulte des combattans, les maisons qui s'écrouloient, & les cris des malheureuses victimes de la dissention. Des bandes de scélérats, profitant du désordre, couroient dans tous les quartiers de la ville, enfonçoient les portes, entroient dans les maisons & mettoient tout à feu & à sang. Les négocians françois étoient dans la consternation. Ils s'attendoient à chaque instant de voir la porte de leur contrée renversée, leur fortune détruite, & à périr au milieu de leurs femmes & de leurs enfans. J'assistai à cette tragédie, & résolus avec quelques jeunes gens de défendre l'entrée de la rue, jusqu'à la dernière goutte de notre sang, & de mourir au moins en combattant. Nos alarmes n'étoient pas sans fondement. Environ deux cens brigands vinrent avec des haches & des armes de toute espèce, pour abattre la seule porte qui nous mettoit à l'abri; mais comme elle étoit très-forte, & qu'ils s'attendoient à trouver de la résistance, ils tournèrent leurs pas d'un autre

côté, & pillèrent les maisons voisines. Cette scène d'horreur dura deux jours & deux nuits, pendant lesquels le bruit du canon, de la mousquetterie, & les cris du désespoir ne cessèrent point de se faire entendre. Nous pûmes en juger à notre aise, car personne d'entre nous n'eût envie de se livrer au sommeil. Enfin, le troisième jour du combat, nous apperçûmes du haut des terrasses, Hassan Bey, qui, accompagné de deux cens Mamlouks, s'ouvroit, le sabre à la main, un passage à travers les ennemis, & se sauvoit du grand Caire. Ayant voulu gagner la Syrie, il rencontra dans le désert un corps de trois mille Arabes du parti ennemi, qui lui coupèrent la retraite. Il s'efforça de se faire jour à travers leurs escadrons, & combattit en désespéré. Tous ses Mamlouks périrent à ses côtés. Quoique couvert de sang, il se défendit pendant une heure. Ayant été pris, les Arabes le ramenèrent vers la capitale. Arrivé à Boulak, il les conjura de lui permettre d'entrer un instant dans la maison d'un Scheik de ses amis, pour lui dire un dernier adieu. Ils acquiescèrent à sa demande, & dépêchèrent un courier pour avertir Mourad qu'ils amenoient son ennemi prisonnier. A cette nouvelle, l'Emir Hajj envoya deux cens satellites pour lui couper la tête. Ils environnèrent la maison, & le demandèrent à haute voix. Le Scheik le refusa, & déclara qu'il ne violeroit jamais les loix de l'hospitalité, en leur livrant son ami. Ils se disposèrent à l'enlever par force. « Je » ne souffrirai point, lui dit Hassan, que vous soyez » exposé à la violence de ces forcénés, qui massa» creroient vous, votre femme & vos enfans. Laissez» moi sortir ». En finissant ces mots, il s'arrache des bras du Scheik, monte sur la terrasse, passe de-là sur une autre, & s'étant apperçu que la porte de la maison n'étoit gardée que par un soldat, il descend sans faire

de bruit, l'ouvre, arrête le bras qui va le frapper, renverse le cavalier, lui arrache son sabre, saute sur son cheval & fuit à bride abattue, vers le grand Caire.

A ce spectacle, les satellites demeurèrent comme immobiles de surprise. Revenus à eux, ils firent feu sur le fugitif, & le poursuivirent de toute leur force. Deux des cavaliers l'avoient atteint; il les renversa à coups de sabre, & continua sa course. Toutes les rues du grand Caire ont des portes pour la sureté publique. Il en fit fermer plusieurs, & emportant les clefs avec lui, arrêta ses ennemis. S'étant rendu au palais d'Ibrahim, il entra par la cour du harem, se couvrant le visage de son chale, pour n'être pas reconnu. L'épouse du Scheik Elbalad étoit sa parente: il la pria d'intercéder pour lui auprès de son mari. Elle alla se jetter à ses genoux, & lui demanda la vie de son cousin. Ibrahim se laissa fléchir, prit Hassan sous sa protection, le fit guérir de ses blessures, & résista long-tems à Mourad, qui sollicitoit sa mort. Voyant que l'Emir Hajj se préparoit à lui faire la guerre, s'il n'obtenoit sa demande, il se racommoda avec lui, en consentant que le prisonnier fût rélégué à Gedda. On le conduisit à Suès, & on le remit au patron d'un petit bâtiment, qui reçut ordre de le transporter au lieu de son exil. Deux de ses esclaves, compagnons volontaires de son infortune, l'avoient suivi par attachement. Ils surent que le capitaine étoit chargé d'un firman, signé de Mourad, qui condamnoit la tête de leur maître, aussitôt qu'il seroit débarqué, ils se hâtèrent de l'en instruire. Hassan, feignant d'ignorer sa destinée, pria le patron de le descendre sur le rivage de l'Egypte, au lieu de le conduire à Gedda. Ses promesses & ses menaces ne purent l'y faire consentir. Sur son refus, il se saisit pendant la nuit des armes qui étoient à bord, &, aidé de ses

deux esclaves, coupa la tête du capitaine & de trois matelots, précipita les autres dans la mer, & prenant le gouvernail du vaisseau, le conduisit à Coseir, d'où il se rendit dans le Said, emportant avec lui une somme de quatre cent mille livres, qu'il trouva dans le vaisseau. Depuis ce moment, il travaille à s'y faire des partisans, & peut-être parviendra-t-il un jour à rentrer au Caire, où les vœux du peuple le rappellent.

La mort de six Beys du parti d'Ismaël, & la fuite des autres, rendoit Ibrahim & Mourad maîtres absolus au grand Caire. Rien ne leur faisant plus d'ombrage, l'Emir Hajj se disposa, suivant la coutume, à conduire la caravane de la Mecque. Les pélerins se rassemblèrent de toutes parts dans la plaine de Hellé, voisine de la ville. Environ dix mille tentes y furent dressées. Elles couvroient une grande étendue de terrein. Celles des officiers & des chefs étoient composées de toiles peintes, revêtues intérieurement de soie & de satin, & ornées de coussins, couverts d'étoffes brochées en or & en argent. Pendant la nuit on alluma autour de chaque tente un grand nombre de petites lampes de verre coloré, qui produisoient une illumination brillante & diversifiée. Les reflets de la lumière, dorant le feuillage des orangers & des dattiers, répandus dans la campagne, formoient un charmant spectacle. Les parens & les amis des pélerins vinrent passer cette nuit avec eux. Au point du jour l'Emir Hajj donna le signal avec le tambour & les trompettes. Chacun plia sa tente & chargea ses bagages & ses provisions sur des chameaux, & l'on se mit en route. L'avant-garde, escortée par un corps de cavaliers bien montés, partit d'abord. On vit ensuite le chameau qui portoit le tapis destiné à couvrir le Caaba, ou la maison de Dieu. Sa tête étoit ornée d'un panache superbe, & son dos cou-

vert d'un drap d'or. Des prêtres l'entouroient en chantant les hymnes du Coran. Environ quarante mille pélerins ſuivoient à pied, à cheval & ſur des chameaux. Cinq mille hommes de cavalerie diſtibués en divers corps; ſous les ordres de l'Emir Hajj, marchoient ſur les flancs de la caravane. Un petit nombre de dames, portées dans des litières, faiſoient auſſi le voyage. Rien n'eſt plus magnifique que le départ de la caravane. Les hommes, proprement vêtus, paroiſſent pleins de vigueur & de ſanté; les chevaux ſont remplis de feu & d'ardeur. Au retour tout eſt changé: les animaux, maigres & languiſſans, & les pélerins pâles, décharnés, brûlés par le ſoleil, reſſemblent à des ſquelettes. En effet, ce voyage, extrêmement pénible, dure quarante jours, à travers des déſerts, où l'on fait quelquefois cinquante lieues, ſans trouver une ſeule goutte d'eau bonne à boire. L'ardeur du ſoleil eſt exceſſive, & la pouſſière qui s'élève de deſſous les pieds de cette multitude d'hommes & d'animaux, obſcurcit l'air, remplit les yeux & la bouche, & ôte la reſpiration. Quelquefois les vents empeſtés du ſud-eſt en roule des tourbillons ſi terribles que trois ou quatre cens hommes périſſent dans un jour. Ce fléau produit de grands avantages à l'Emir Hajj, qui hérite des bagages & des objets de commerce de tous ceux qui meurent dans la route. Auſſi revient-il ſouvent au grand Caire avec le tiers des biens qui en ſont ſortis.

La caravane que Mourad conduiſoit, après avoir tourné l'extrémité de la Mer rouge, entra dans l'Arabie déſerte. Les Arabes ſe préſentèrent, & voulurent exiger le tribut accoutumé. Il fit couper la tête aux chefs, & les autres, n'étant pas aſſez forts pour lui diſputer le paſſage, emportèrent dans leurs tentes le déſir de la vengeance. La caravane parvint heu-

reusement à Bedder, où elle se joignit, suivant l'usage, à celle de Damas, &, après six jours, elles arrivèrent à la Mecque. Pendant les quatorze jours que les mahométans, rassemblés de toutes les parties du monde, restent dans cette ville pour vaquer aux devoirs de la religion, il s'y fait un commerce immense. Une partie des pélerins s'y rendent, pour remplir le précepte qui ordonne à tout musulman de visiter, une fois en sa vie, la maison de Dieu. Les autres y sont attirés par l'appât du gain, & y transportent les choses les plus rares de leur pays. On y trouve abondamment les étoffes précieuses & les diamans de l'Inde, les belles perles du golphe persique, le baume si recherché des orientaux, les armes d'acier de Damas, le café Moka, la poudre d'or de l'Afrique & les sequins du grand Caire. C'est peut-être la foire la plus riche du monde. Plus de cent mille marchands y sont rassemblés; & comme le tems est court, on ne peut nombrer à combien de millions se monte la vente qui s'y fait dans quatorze jours. Il seroit bien à souhaiter qu'un Européen, instruit de la langue arabe, & déguisé en marchand, pût assister à cette solemnité & en donner des détails, que nous sommes forcés de recevoir de la bouche de ceux qui s'y sont trouvés, & qui ne peuvent jamais inspirer une confiance parfaite, parce que les musulmans ne s'entretiennent pas volontiers avec les infidèles de ce qui concerne leur culte. Des vaisseaux, qui, à cette époque, aborderoient à Gedda, chargés de certaines marchandises de l'Europe & de l'Inde, seroient assurés de vendre en peu de momens leurs cargaisons, qui seroient payées sur le champ en or. Les Anglois ont fait avec succès quelques expéditions de cette nature, & ils auroient continué sans doute, si des vues politiques & des disputes élevées entr'eux & les naturels du pays, n'y eussent mis obstacle.

Mourad Bey ne fut pas aussi heureux à son retour qu'il l'avoit été en allant. Diverses tribus arabes avoient réuni leurs armes pour venger le sang de leurs chefs. Ils attendirent le moment où la caravane passoit entre des montagnes, & l'attaquèrent avec avantage. Ce ne fut d'abord que désordre & confusion parmi ce grand nombre d'hommes, qui se culbutoient les uns les autres pour prendre la fuite. Il y en eut un grand nombre d'écrasés, & beaucoup de tués par le feu continuel des ennemis. L'Emir Hajj ayant réuni ses troupes, se mit en devoir de les repousser. Il marcha à la tête des Mamlouks, & malgré les décharges de l'artillerie des Arabes, il gravit les montagnes, & leur livra un sanglant combat. Il perdit beaucoup de monde, & eut la cuisse & le bras percés de deux balles. Ces blessures ne l'empêchèrent pas de vaincre les Arabes & de les forcer à prendre la fuite en désordre. Durant la route, ils ne reparurent plus. Il arriva au grand Caire épuisé de fatigue, & presque mourant. Mr. Grace, médecin françois, fut appellé, & le guérit, non sans de graves inquiétudes; car sa vie répondoit de celle du malade. Tous les habitans du grand Caire sortirent pour recevoir leurs parens & leurs amis. Les uns pleuroient la perte d'un frère, d'un père, d'un époux, & se répandoient en lamentations. Des mères désolées déchiroient leurs habits, & se couvroient la face de poussière. D'autres, joyeuses du retour des personnes qu'elles chérissoient, remplissoient l'air de leurs cris d'allégresse, & bénissoient le ciel. Il est impossible d'exprimer les sentimens divers que ce spectacle inspiroit. On voyoit tour-à-tour & l'excès de la douleur, & l'ivresse de la joie. En rentrant dans sa maison, chaque pélerin trouvoit, suivant son état, un appartement préparé. On avoit peint les murs;

tous les meubles, les tapis, les ſophas, les couſſins étoient renouvellés, comme ſi quelque choſe d'ancien eût été indigne d'appartenir à un homme qui arrivoit du ſaint pélerinage. Ces traits atteſtent, Monſieur, la tendreſſe filiale des Egyptiens & leur piété, & l'idée ſublime qu'ils ont de leur religion. Les perſonnes arrivées de la Mecque prennent pour le reſte de leurs jours le ſurnom de *Hajji* (*l*), & le portent comme un titre honorable. Les riches, qui redoutent les fatigues du voyage, croient remplir le précepte en envoyant quelqu'un à leur place, & en le défrayant pendant la route.

Ayant quitté l'Egypte, à la fin de 1779, je ne puis donner un détail circonſtancié des évènemens qui y ſont arrivés depuis. Seulement j'ai appris par des lettres du grand Caire, que le fougueux Mourad, voulant parvenir au poſte de Scheik Elbalad, avoit déclaré la guerre à ſon rival, qu'ils s'étoient battus, réconciliés, & qu'en 1784, brouillés de nouveau, ils étoient chacun à la tête d'une armée & prêts à combattre. J'ignore le ſuccès du combat; mais quel que ſoit le vainqueur, il s'efforçera d'élever ſes créatures, & d'exterminer tous les Beys du parti ennemi, juſqu'à ce que la trahiſon ou la victoire lui aient fait éprouver une ſemblable deſtinée.

Vous jugez bien, Monſieur, quel doit être le ſort de l'Egypte livrée au brigandage de huit mille étrangers qui en dévorent les riches provinces, & leur font ſans ceſſe éprouver les horreurs de la guerre. Mais quelque idée que vous vous formiez de ſes malheurs, elle eſt au-deſſous de la réalité. L'agriculture détruite, les canaux qui portoient par-tout l'abondance, comblés, des tributs arbitraires levés avec vio-

(*l*) Pélerin.

lence, les gens de bien dépouillés & massacrés, des brigands dans tous les emplois, la guerre, la peste, la famine, suites ordinaires de la discorde des chefs; tels sont les maux auxquels le peuple d'Egypte est condamné.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XVIII.

A M. L. M.

Observations sur l'agriculture du pays.

Au grand Caire.

L'AGRICULTURE, Monsieur, étoit en honneur parmi les anciens Egyptiens. Ils l'avoient rendue très-florissante dans toute l'étendue de leur empire, témoins les travaux immenses qu'ils ont faits, pour la distribution des eaux & l'arrosement des terres. Actuellement on y compte encore quatre-vingts canaux semblables à des rivières, tous creusés de main d'homme, & dont plusieurs ont vingt, trente & quarante lieues de long. Ils reçoivent l'inondation, & la distribuent dans les campagnes. Six seulement ont de l'eau toute l'année. Les autres presque comblés, tarissent lorsque le Nil est bas. Les grands lacs de Mœris, de Behiré, de Mareotis, formoient de vastes réservoirs propres à retenir les eaux surabondantes, & à les verser ensuite sur les plaines des environs. On les faisoit monter sur les terreins élevés par le moyen des roues à chapelets, dont l'invention est due aux Egyptiens. Un bœuf suffit pour les tourner, & pour arroser un vaste champ. Ces roues don-

nèrent à Archimède, lors de ſon voyage en Egypte, l'idée du chapelet ingénieux dont on fait encore uſage de nos jours. Outre ces réſervoirs, toutes les villes, un peu éloignées du Nil, ſont environnées de ſpacieux étangs deſtinés aux beſoins des habitans, & aux avantages de la culture. De grandes digues, dont on voit encore les débris, ſervoient à contenir le fleuve; d'autres arrêtoient les torrens de ſable qui tendent ſans ceſſe à couvrir la ſurface de l'Egypte. Des aqueducs portoient les eaux juſqu'au ſommet des collines. Elles étoient reçues dans des baſſins immenſes creuſés dans le rocher, d'où elles couloient enſuite au milieu des déſerts qu'elles transformoient en campagnes fécondes. On reconnoît près de Babain les ruines d'un de ces aqueducs qui dirige ſon cours du côté de la Libye. Il porte l'empreinte de la majeſté des ouvrages Egyptiens. Ces travaux, non moins merveilleux que les pyramides & les coloſſes de la Thébaïde, avoient plus d'utilité. Ils prévenoient les ravages des crues extraordinaires, ſuppléoient au défaut des médiocres, & nourriſſoient des millions d'habitans.

Depuis 1200 ans que ce pays eſt ſoumis à des peuples qui ne ſont point agriculteurs, ils ont laiſſé dépérir la plûpart de ces grands ouvrages. La barbarie du gouvernement actuel achèvera de les detruire. Chaque année, les limites de l'Egypte cultivée ſe reſſerrent, & les ſables ſtériles s'y accumulent de toutes parts. En 1517, époque de la conquête des Turcs, le lac Mareotis s'approchoit encore des murs d'Alexandrie, & le canal, qui conduit les eaux dans cette ville, étoit navigable. Aujourd'hui ce lac a diſparu, & les terres qu'il arroſoit, & qui au rapport des hiſtoriens, produiſoient en abondance du bled, du vin, & des fruits divers, ſont changées en déſerts où le voyageur attriſté ne trouve ni arbriſſeau, ni plante,

ni verdure. Le canal lui-même, l'ouvrage d'Alexandre, nécessaire à la subsistance des habitans de la ville qu'il avoit bâtie, est presque comblé. Il ne reçoit les eaux que lorsqu'elles sont parvenues au plus haut point de l'inondation, & ne les garde que peu de tems. Il y a quarante ans qu'on ôta une partie du limon que le fleuve y dépose, & il conserva l'eau pendant trois mois de plus. En le creusant entièrement, il reprendroit son ancienne utilité. La branche pélusiaque qui se déchargeoit dans la partie orientale du lac de Tanis ou Menzalé, est absolument détruite. Avec elle ont péri la belle province qu'elle fertilisoit, & le fameux canal commencé par Necos (*m*), & achevé par Ptolémée Philadelphe. Il étoit tiré de cette branche à Aggeroud (*n*), l'ancienne Arsinoé, placée à l'extrémité de la mer rouge. Comme on craignoit qu'en ouvrant cette communication, le golphe arabique que l'on croyoit d'onze pieds plus élevé que la Méditerranée, n'inondât le pays, on avoit placé à son ouverture de grandes écluses. Mais je pense que cette supposition étoit sans fondement, puisque d'autres canaux, tirés depuis du Nil au golphe arabique, n'ont point produit cet inconvénient. Ces ouvrages immortels, exécutés par des Rois qui faisoient leur bonheur de la prospérité des peuples, & de la gloire de leur Empire, n'ont pu résister aux ravages des conquérans, & au despotisme qui détruit tout, jusqu'à ce qu'il soit enseveli, sous les débris des royaumes, dont il a sappé les fondemens. Enfin, le canal d'Amrou, le dernier des grands travaux faits

(*m*) Strabon, Pline, attestent ce fait.

(*n*) Depuis Ptolémée jusqu'à nos jours, la Mer rouge s'est retirée de deux lieues, car Aggeroud est aujourd'hui à cette distance du Suès.

en Egypte, & qui communiquoit de Foſtat à Colzoum, ne s'étend qu'à quatre lieues au-delà du Caire, & ſe perd dans le lac des pélerins. Tel eſt, Monſieur, l'état actuel du pays. On peut aſſurer que plus d'un tiers des terres cultivées autrefois, ſe ſont changées en déſerts dont l'aſpect épouvante le voyageur.

Il en eſt de même de la population. L'Egypte ancienne fourniſſoit à la ſubſiſtance d'environ huit millions d'habitans & nourriſſoit encore l'Italie & les provinces voiſines. Aujourd'hui on n'en compte pas la moitié. Je ne croirai point avec Hérodote & Pline qu'il y ait eu vingt mille villes dans ce royaume, du tems du Pharaon Amaſis; mais les ruines étonnantes qu'on y trouve à chaque pas, & dans des lieux inhabités, annoncent qu'elles ont dû être trois fois plus nombreuſes qu'elles ne le ſont de nos jours. Si vous avez daigné lire avec attention le tableau que je vous ai tracé du gouvernement actuel, vous ne ſerez point étonné de la décadence de cette contrée. La population d'un état n'eſt jamais qu'en proportion des moyens de ſubſiſtance. Elle s'accroît, diminue, & s'éteint avec eux. Aujourd'hui que huit mille étrangers dépouillent à leur gré les négocians & les laboureurs, les uns abandonnent les ſoins du commerce, les autres renoncent aux travaux de l'agriculture, & le pays ſe dépeuple ſenſiblement.

Toutes les terres appartiennent aux chefs. Ils les vendent aux particuliers. A la mort des propriétaires elles retournent au fiſc. Le fils eſt obligé d'acheter l'héritage de ſon père, mais il n'eſt pas ſûr de l'obtenir. Le plus offrant, ou celui qui a plus de crédit s'en fait accorder l'inveſtiture. Que peut faire pour l'amélioration des campagnes le laboureur qui n'eſt pas aſſuré de tranſmettre ſes poſſeſſions à ſes enfans? Il ne ſonge qu'à vivre, & laiſſe en friche une partie

de

de ſes domaines. Les Cachefs & les Sangiaks autoriſés par le traité du grand-Seigneur à lever des tributs arbitraires, commettent des vexations inouies. Souvent le malheureux agriculteur, au milieu de l'abondance qui l'entoure, manque du néceſſaire, & vend les inſtrumens du labourage pour payer les impoſitions. Cette tyrannie le met dans l'impuiſſance de cultiver les plus riches campagnes du monde.

Un autre mal qui produit des ravages non moins funeſtes réſulte de la viciſſitude du gouvernement. Tandis que les Beys ſe font la guerre, les peuples prennent parti dans leurs querelles, & employent le fer & le feu pour ſe détruire mutuellement. J'ai vu plus d'une fois des villages incendiés, tous les habitans maſſacrés par leurs voiſins, & le fruit de la récolte périr dans les flammes.

Les chefs de la république, retiennent ſur le tribut qu'ils envoyent chaque année à Conſtantinople des ſommes conſidérables qu'ils doivent employer à l'entretien des édifices publics & des canaux. Leurs diſſentions continuelles, le beſoin qu'ils ont d'amaſſer de l'or pour acheter des Mamlouks, ſoudoyer des troupes, & groſſir leur parti, les empêchent de s'occuper de ce travail indiſpenſable. Cette négligence porte un coup mortel à l'agriculture. Tout un canton, qui devoit ſa fertilité & ſes richeſſes aux eaux d'un canal, n'en recevant plus une quantité ſuffiſante, devient inculte & abandonné. Le Nil dans un cours de neuf cens lieues, traverſant des déſerts & des pays arides, entraîne une quantité prodigieuſe de ſable & de limon. J'ai vu creuſer des ruiſſeaux, où pendant un an de ſéjour, il avoit dépoſé trois pieds de vaſe : jugez avec combien de rapidité il doit combler les canaux les plus utiles, ſi l'art humain ne veille con-

tinuellement à leur entretien. Ce fait seul vous expliquera pourquoi des lacs immenses sont aujourd'hui desséchés, & des provinces autrefois fécondes, sont stériles & inhabitées.

Combien ils sont coupables, ceux qui laissent ainsi tarir les sources de la fécondité? car par-tout où l'on conduit les eaux bienfaisantes du Nil, la terre se couvre de trésors : elle ne demande qu'à produire. Dans le Delta, comme au Saïd, on se sert de la charrue pour labourer. Lorsque le bœuf y a tracé un sillon peu profond, on hache la glebe avec la houe, & on l'égalise comme celle d'un jardin. Lorsqu'on y a confié la semence, on la herce légèrement. Ici finissent les travaux du laboureur jusqu'à la moisson, qui est extrêmement abondante, & ne manque jamais qu'avec la crue du Nil. Lorsque l'orge & le bled sont mûrs, on les coupe, & on les étend sur l'aire. Un laboureur assis sur une charette, dont les roues sont tranchantes, & traînée par des bœufs, un bandeau sur les yeux, se promène sur la paille, & la hache en morceaux. On la sépare du grain avec le van. Ce grain est jaune, gros, & d'une très-bonne qualité. Les Egyptiens en font un pain roux, à moitié cuit, & mauvais, parce qu'au lieu d'employer les moulins à eau & à vent, ils ne se servent que de la meule à bras, & ne bluttent point assez la farine. Le boulanger des François faisoit avec ce même bled, du pain blanc comme la neige & d'un goût excellent. Le riz, comme je vous l'ai déja dit, demande un peu plus de soins. Il faut inonder le champ qu'on lui destine, en arracher les racines des herbes étrangères, l'arroser tous les jours lorsqu'il est planté, ce qui se fait par le moyen des roues à chapelets. Au bout de cinq mois, on le coupe, & on recueille ordinaire-

ment quatre-vingts boisseaux pour un. Outre ces grains, l'Egypte produit abondamment, du doura ou millet d'Inde, du lin, autrefois si renommé, du chanvre, du chartame, ou safranon, & une multitude de melons exquis, & de légumes dont les peuples se nourrissent pendant les chaleurs.

Le tems des semailles est différent suivant les provinces, & l'exposition des terres. Près de Siène, on seme l'orge & le bled en Octobre, & l'on récolte en Janvier. Vers Girgé, on les coupe au mois de Février, & en Mars, aux environs du grand Caire. Telle est la marche ordinaire des moissons dans le Saïd. Il y en a une foule d'autres particulières, suivant que les terreins sont plus près ou plus loin du fleuve, plus bas ou plus élevés. Dans la basse Egypte, on seme & on recueille toute l'année. Par-tout où l'on peut jouir des eaux du fleuve, la terre ne se repose jamais, & donne trois récoltes par an. C'est-là que le voyageur a sans cesse sous les yeux le spectacle charmant des fleurs, des moissons & des fruits, & que le printems, l'été, & l'automne, offrent à la fois leurs trésors. En descendant des cataractes, au commencement de Janvier, on apperçoit les bleds presque mûrs, plus bas ils sont en épis, & en s'avançant davantage les plaines se couvrent de verdure.

La luzerne, que l'on coupe trois fois depuis Novembre jusqu'en Mars, est le seul foin des Egyptiens. Il sert principalement à la nourriture des troupeaux. Les chevaux, les ânes, les mulets & les chameaux paissent dans les prairies pendant l'hiver. Le reste de l'année ils mangent de la paille hachée, de l'orge & des fèves. Cette nourriture entretient leur santé, & leur donne beaucoup de force & d'ardeur. Les Arabes accoutument leurs chevaux à la plus grande

ſobriété. Ils ne les mènent boire qu'une fois le jour, & les nourriſſent avec un peu d'orge & de lait.

Les Egyptiens, ne cultivant guère l'olivier, achètent leur huile en Crète & en Syrie. Mais, comme ils ont reçu de leurs pères le goût des illuminations, ils tirent de l'huile de différentes plantes. La plus commune eſt celle que produit le ſéſame, & qu'ils nomment *ſireg*, huile à brûler. Ils en font auſſi avec la graine de chartame, du lin, du pavôt & de la laitue. Le peuple mange de celle du chartame.

Je vous ai parlé, Monſieur, de l'art avec lequel les Egyptiens font éclore les poulets, & qui leur eſt particulier. Leur manière d'élever les abeilles n'eſt pas moins extraordinaire, & annonce beaucoup d'intelligence. Comme la haute Egypte ne conſerve ſa verdure que pendant quatre ou cinq mois, que les fleurs & les moiſſons y paroiſſent plutôt, les habitans de la baſſe profitent de ces momens précieux. Ils raſſemblent ſur de grands bateaux, les abeilles des différens villages. Chaque propriétaire leur confie ſes ruches, déſignée par une marque particulière. Lorſque la barque eſt chargée les hommes qui doivent la conduire, remontent doucement le fleuve, & s'arrètent dans tous les lieux où ils trouvent de la verdure & des fleurs. Les abeilles, à la pointe du jour, ſortent par milliers de leurs cellules, & vont cueillir les tréſors dont elles compoſent leur nectar. Elles reviennent pluſieurs fois chargées de butin. Le ſoir elles rentrent dans leur maiſon, ſans que jamais ces travailleurs intelligens ſe trompent de demeure. C'eſt ainſi qu'après trois mois de ſéjour ſur le Nil, les abeilles ayant moiſſonné les parfums de la fleur d'orange du Saïd, l'eſſence des roſes du Faïoum, les tréſors du jaſmin d'Arabie & des fleurs diverſes, ſont

rapportées dans les lieux dont on les avoit enlevées, & où elles trouvent de nouvelles richesses. Cette industrie procure aux Egyptiens un miel délicieux & de la cire en abondance. Au retour, les propriétaires paient aux bateliers une rétribution proportionnée au nombre des ruches qu'ils ont promenées d'un bout à l'autre de l'Egypte.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Fin du second Volume.



TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.



LETTRE PREMIERE, *page* 1.

Route du vieux Caire à Tamieh, dans la province du Faïoum.

LETTRE II, *pag.* 16.

Description des monumens de la province d'Arsinoé, aujourd'hui le Faïoum.

LETTRE IX, *page* 80.

Voyage de Cous à Thèbes. Description de la partie orientale de cette ville.

LETTRE X, *page* 90.

Description de la partie occidentale de Thèbes.

LETTRE XI, *page* 99.

Route depuis Thèbes jusqu'à Esné.

Fin de la Table du second Volume.



